Sophie EGOROFF

Bouddha-Çakya-Mouni

PERSONNAGE HISTORIQUE

qui a vécu vers 390-320 avant Jésus-Christ

Premier Sublime Socialiste

Sa Vie et ses Prédications

Son influence bienfaisante sur la Civilisation du monde entier.

DEUXIÈME ÉDITION, REVUE ET AUGMENTÉE

PARIS
1907

Prix : 3 Fr.

VIVE L'HUMANITÉ

EMPORTÉE PAR UN NOUVEAU TORRENT DES IDÉES SOCIALES, TENDANT VERS LA PAIX, LA FRATERNITÉ, L'ÉGALITÉ ET LA CIVILISATION.

QU'IL SOIT MENTIONNÉ ET HONORÉ

BOUDDHA-ÇAKIA-MOUNI,

PREMIER SUBLIME SOCIALISTE,

QUI INSPIRA LES LUMINEUSES IDÉES DE LA COMMUNAUTÉ FRATERNELLE ENTRE TOUS LES HOMMES ET PAR SA MAIN VIGOUREUSE TOURNA LA ROUE DE LA LOI ET DIRIGEA L'HUMANITÉ VERS LA VOIE DE LA PAIX, DE L'ÉGALITÉ, DE LA FRATERNITÉ ET VERS LE BONHEUR DU SAVOIR.

BIENTOT SES VŒUX LUMINEUX, L'UNION DES PEUPLES DU MONDE ENTIER, SERONT RÉALISÉS.

INTRODUCTION

Le 31 mai 1905, j'ai fait, au Musée Guimet à Paris, une conférence sur le Bouddha-Cakya-Mouni considéré comme personnage historique.

J'ai déterminé l'époque de sa vie, vers 390 jusqu'en 320 avant Jésus-Christ. J'ai parlé de sa vie, du caractère de ses prédications et du style de son temps. Tout ce qui a été dit et écrit sur la vie de Bouddha, avant ma conférence, se basait sur les ouvrages religieux bouddhistes qui furent composés au commencement du Ier siècle de notre ère comme par exemple « Lalita Vistara » par des moines bouddhistes. Ces livres sont pleins de descriptions de miracles qui accompagnèrent la naissance de Bouddha et eurent lieu durant sa vie.

C'est précisément en considération de cela qu'il y avait deux opinions sur Bouddha-Cakya-Mouni. Les Bouddhistes le considéraient comme une divinité et lui adressaient leurs prières. Les hommes de science le regardaient plutôt comme un personnage légendaire, car ils n'avaient pas confiance en des livres pleins de récits miraculeux ; on faisait remonter à cinq cents ans avant notre ère l'apparition du Bouddhisme.

Senart écrivait dans son ouvrage : « Essai sur la légende de Bouddha » que Bouddha n'est pas un personnage historique ; la naissance de Bouddha, les combats qu'il soutient, sa mort enfin ne sont pas d'un homme. Dès les temps les plus anciens, dit Senart, les Indiens, aussi bien que les Grecs et les Germains, s'entendent à nous entretenir des aventures du héros solaire : il naît, nous dit-on, du sein de la nue matinale qui, à peine lui a-t-elle donné naissance,

doit s'évanouir devant la splendeur rayonnante de son fils ; il lutte victorieusement contre le démon ténébreux du nuage d'orage ; puis il s'avance en triomphe à travers le firmament, jusqu'à ce qu'enfin le jour décline, et que le héros lumineux succombe aux ténèbres de la nuit.

Dans l'histoire de la vie du Bouddha, Senart, reconnaît l'histoire de la vie du héros Soleil : comme le soleil, des nuages nocturnes, le Bouddha sort des ténèbres du sein maternel de Mâyâ; à sa naissance un trait de lumière traverse tous les mondes; Mâhâ meurt, pareille à la nuée matinale qui s'évanouit, devant les rayons du soleil. Comme le héros solaire fait du démon de l'orage, le Bouddha triomphe dans une lutte ardente, sous l'arbre sacré de Mâra le tentateur; l'arbre, c'est l'arbre céleste, les ombre Arbre-des-nuées, et la bataille de l'orage se déchaîne autour de lui.

La victoire est gagnée : le Bouddha se met en marche pour prêcher au monde son évangile, « pour faire tourner la roue de la loi : c'est le dieu du soleil qui fait tourner au firmament sa roue resplendissante. Enfin la vie de Bouddha penche vers son déclin : il assiste de son vivant à la chute pleine de terreur de toute sa maison, de la race des Çakyas que ses ennemis anéantissent : ainsi à la chute du soleil les puissances lumineuses se meurent dans les rougeurs sanglantes des nuages du soir. Sa fin à lui-même est venue ; les flammes du bûcher ou l'on brûle son corps sont éteintes par des torrents d'eau qui pleuvent du haut des airs : ainsi le héros soleil se meurt dans la mer de feu de ses derniers rayons et, à l'horizon, dans les vapeurs humides du soir, s'évanouissent les dernières flammes de ses divines funérailles ».

Dans plusieurs ouvrages, traitant des croyances mythologiques, Bouddha figure comme un mythe, comme une incarnation de Visnou, troisième personnification du dieu Brahma.

Ces ouvrages ont contribué à répandre parmi le public l'opinion que Bouddha est un personnage légendaire,

et ont écarté de la sorte le public de la vérité historique.

Minaeff ne doutait pas qu'à l'origine des grands mouvements historiques, toujours et partout apparaissent des personnalités importantes. Il en fut ainsi, écrit Minaeff, dans son ouvrage, « Recherches sur le Bouddhisme », certainement dans l'histoire du Bouddhisme, et son développement, on ne saurait le contester, commence par l'œuvre d'un fondateur.

Longtemps avant l'apparition des troupes macédoniennes sur les rives de l'Indus, continue Minaeff, au fond de Hindoustan oriental, non loin du pied de l'Himalaya, naquit un des plus grands ascètes et chefs spirituels de l'Inde.

Il vécut longtemps et mourut entouré de ses disciples en un endroit que les archéologues n'ont point recherché jusqu'à ce jour. Il mourut, mais ce qu'il avait fait ne resta pas sans résultat pour le monde. La doctrine enseignée par lui à ses disciples ne périt point : peu de temps avant le commencement de notre ère, ou bientôt après, elles s'était déjà fait jour dans des contrées lointaines, au delà de l'Hymalaya et de l'Hindoukousch, et plus tard, non seulement elle conquit une grande partie du continent asiatique, mais encore elle parvint à s'étendre dans beaucoup d'îles de l'Océan Indien.

Sur la vie, de ce maître d'une autorité universelle, honoré aujourd'hui comme un dieu par des millions d'hommes de langue et de nationalité différentes, par des peuples de races diverses, on ne sait à peu près rien, (sur ce point Minaeff s'égarait), mais, continue Minaeff, ce n'est pas faute de récits et de légendes. Les bouddhistes même font commencer leur chronologie, non, du jour de sa naissance, mais de l'année et du jour de sa mort. Dans la masse des légendes et des traditions qui se rapportent à Bouddha Çakya-Mouni, ce qu'on aperçoit ce n'est pas le désir de conserver un récit véritable de sa vie, ce n'est pas une tendance d'esprit historique, c'est la recherche d'un idéal par un cœur croyant, c'est la puissance créatrice du sentiment religieux. Dans ces légendes, souvent poétiques, parfois originales et

étranges, la disposition morale de la communauté des ascètes se montre clairement: leur esprit et leur cœur cherchaient à qui adresser des prières et un culte, et cette disposition devait naturellement donner une couleur particulière à toutes les légendes qui avaient cours parmi les ascètes et les fidèles.

Les légendes, continue Minaeff, et les récits sur la vie et l'œuvre du fondateur du bouddhisme forment une masse énorme: des récits de sa vie, de ses prédications, de ses miracles et de ses voyages dans le vaste pays de l'Inde, sont arrivés jusqu'à nous dans l'original ou traduits dans les langues des divers peuples qui, jusqu'à présent, confessent le bouddhisme. Mais malgré cet amas de récits sur la vie du fondateur du bouddhisme, par suite de la disposition d'esprit qu'on vient de signaler dans la communauté, la question de la personnalité historique du sage de la tribu des Çakyas reste jusqu'à présent ouverte.

La plupart des récits sont pleins de détails légendaires, de traits invraisemblables ou même incroyables au plus haut degré. Pour écrire une biographie scientifique du grand docteur, on est obligé de recourir à des sources dont le caractère non historique saute aux yeux, et, à l'aspect de ces matériaux, le savant peut arriver aisément à une conclusion toute négative; il déclarera que ces sources ne méritent aucune confiance, et de cette manière, la question de la vie historique du sage de la tribu des Çakyas, sera écartée, mais non résolue. Cette grande personnalité se montre entourée d'un brouillard de légendes et d'inventions que nous ne sommes pas en mesure de dissiper. La critique scientifique est forcée de renoncer à l'examen des sources, parce que leur nature exclut toute application possible de ses procédés. Ce même savant peut encore essayer de traiter avec quelque confiance les sources qui se présentent à lui; il en séparera toute la matière légendaire, en écartera tout ce qui, à son avis, est invraisemblable et indigne de foi; et ayant ainsi fait le départ dans ses sources, se fondant sur les faits qui lui paraissent mériter créance,

il composera un portrait du docteur et de l'ascète. Le résultat, en effet, sera un récit très vraisemblable de la vie romanesque d'une personnalité que les traits fondamentaux de son caractère rendent poétique et séduisante. »

Un essai de ce genre a été fait par Olgenberg dans son ouvrage « Bouddha, sein Leben, etc. ».

Quant à Burnouf, il était persuadé que les rédacteurs des livres sacrés bouddhistes, en notant avec soin les noms des rois qui assistaient à l'enseignement de Çakya, et ceux des Brâhmanes qui lui résistèrent ou qui se firent ses disciples, en rappelant les lieux où il naquit et où il vécut et en fixant avec une précision remarquable le théâtre de ses prédications, ont obéi à un instinct historique qu'on chercherait vainement dans les compositions des Brâhmanes, où les Dieux tiennent tant de place que l'homme et son histoire y disparaissent complètement. Enfin, dit Burnouf, (*) il y a un fait décisif et tout à l'avantage de la littérature buddhique, c'est que l'histoire de l'Inde ne commence à s'éclaircir qu'à l'époque de Çakya-Muni. A partir de ce sage, l'Inde centrale se couvre de monuments et d'inscriptions véritablement historiques; on voit s'établir de précieux synchronismes entre ce pays et l'histoire des peuples occidentaux ; les livres buddhiques enfin s'enrichissent de détails et d'indications d'un caractère réellement positif, qui sont encore les plus intéressants de ceux que nous possédons sur l'état de l'Inde depuis le VIe siècle environ avant notre ère. J'ajoute, continue Burnouf, que, quoique fondée sur l'étude personnelle des livres buddhiques, l'appréciation que j'en fais ici ne m'est pas particulière : Benfey date de l'époque de Çâkya l'histoire de l'Inde ; et Lassen, dans ses recherches sur les antiquités de ce pays, prend également cette époque pour le point de départ assuré de tous les travaux relatifs à l'histoire de l'Inde dans les temps antérieurs et postérieurs au dernier Bouddha ».

(*) Burnouf. Voir son ouvrage : « Introduction à l'histoire du Bouddhisme indien ».

L'opinion, comme j'ai dit, sur Bouddha, largement répandue parmi le public, fut celle d'un personnage légendaire; quant à la doctrine, on croyait qu'elle contenait principalement la propagation de l'ascétisme (*); cette question sur Bouddha et sa doctrine posée ainsi présentait peu d'intérêt et n'attirait pas le public à étudier les documents historiques que l'Inde nous a laissés et à connaître ainsi son histoire.

Cependant, étudier l'histoire du monde et ignorer l'histoire de l'Inde, c'est avoir une idée injuste sur le développement des événements historiques et avoir une idée toute fausse sur l'histoire de la civilisation du monde entier. C'est surtout en Italie que je fus bien surprise de voir qu'on n'avait aucune idée (sauf quelques personnes qui s'occupaient de l'Inde) de tous ces documents historiques que l'Inde nous a laissés, tels que les lois de Manou, les inscriptions du roi Açoka, le Vinaya Bouddhique, les stances de Bouddha, etc...; on ne connaissait pas les traditions qui se sont conservées sur la vie de Bouddha et qui sont pleines d'enchantement, si intéressantes au point de vue philosophique et artistique. Cependant, le Bouddhisme qui est étroitement uni avec l'histoire de la civilisation du monde entier, qui porta énergiquement l'humanité en avant vers tout ce qui est sain, vers l'instruction, la bonté et la joie, devrait être la propriété de tous les hommes instruits; les artistes doivent s'intéresser à l'Inde parce que l'histoire de ses beaux-arts est liée à celle du monde entier; le style mauresque provient du style aryen, et les Arabes s'instruisirent chez les Aryens dans les mathématiques de même qu'ils profitèrent de leur architecture. Les écrivains, eux aussi, devraient s'y intéresser puisque l'Inde a influencé la littérature des autres pays et peut être considérée comme le berceau de la fable. Enfin l'Inde donna au monde un personnage tel que le fut Bouddha Çakya-Mouni, dont les idées, comme le témoigne le roi

---

(*) C'est une altération de la doctrine de Bouddha; il ne prêcha pas l'ascétisme. Voir la page 30 de ce livre.

Açoka (*), furent transmises aux autres peuples, qui agirent en se conformant aux enseignements de Bouddha Çakya-Mouni, en marchant dans la voie de la vérité, c'est-à-dire dans la voie de la douceur et de l'instruction.

Dans mon travail, dans mes recherches scientifiques, c'était un instinct de la vérité historique qui m'inspirait, m'animait, me poussait à l'étude et me guidait dans mes analyses de documents historiques.

Ces recherches m'ont permis de formuler cette heureuse conclusion : que Bouddha a réellement vécu, qu'il accomplit beaucoup de bien comme proclamateur de la paix, de toutes les idées lumineuses, hors du fanatisme religieux, qu'il exerça une influence salutaire sur la civilisation du monde entier et que l'époque de sa vie fut vers 390 jusqu'en 320 avant notre ère.

En même temps mon imagination très vive d'artiste, qui d'ailleurs s'est développée par des voyages dans différents pays, accompagnés d'études longues et sérieuses, m'aidait dans mes travaux tout en me procurant beaucoup de joie.

Je me livrais à mon travail avec enthousiasme. En lisant les Védas, Mahabharata Ramayana, le code de Manou, le Vinaya bouddhique, les stances de Bouddha, les inscriptions du roi Açoka, etc... en étudiant les documents historiques y compris les monuments, manuscrits, je m'imaginais clairement la vie des Aryens, leurs coutumes, leurs sentiments et leurs pensées. Les Aryens se représentaient à mon imagination comme s'ils agissaient et pensaient, comme s'ils étaient vivants devant mes yeux ; c'était vraiment une résurrection du passé.

Considérant qu'il serait bien triste que l'opinion sur Bouddha se conservât telle qu'elle était auparavant, comme si tout ce qu'il y a de plus noble, un grand esprit uni à une grande bonté de cœur, s'appliquait seulement aux divinités et aux personnages légendaires, voulant amener le public à

(*) Souverain du nord de l'Inde, vers 250 avant notre ère.

la vérité historique, servir à son instruction, j'ai fait des conférences sur ce sujet.

En donnant ces conférences j'étais aussi dirigée par le désir de répandre la doctrine de Bouddha dans toute sa pureté, non pas telle que la transmettaient les Bouddhistes de l'époque postérieure qui en y faisant affluer le fanatisme religieux diminuaient la force et le charme des enseignements de Çakya-Mouni. La première conférence fut donnée à Paris, (*) au Musée Guimet, devant un tableau de Bouddha (voir page 72), en 1905.

Ensuite des conférences, où la même idée sur Bouddha fut présentée d'une façon plus large et plus claire, appuiée sur un nombre plus grand de documents historiques, avec des projections lumineuses, à Rome, au cercle artistique international, le 19 janvier 1906, et, à l'Université populaire de Milan. J'ai envoyé mes conférences sur Bouddha dans des académies de sciences de divers pays, j'ai reçu leurs remerciements et mes conférences furent transmises aux bibliothèques des Académies (**); enfin, pour servir plus largement à l'instruction publique, j'ai envoyé mes conférences sur Bouddha aux différentes sociétés et universités populaires de divers pays (***).

J'espère que tous ceux à qui le progrès et le bien de l'humanité sont chers, qui travaillent pour l'instruction publique, voudront largement répandre la doctrine de Bouddha, et tout ce qui regarde sa vie. Chaque socialiste doit connaître la vie et les enseignements de Bouddha, qui présentent la source la plus noble et la plus pure des idées sociales et y puiser les salutaires intentions, la force et l'énergie né-

---

(*) Mes profonds remerciements au fondateur du Musée Guimet, M. Emile Guimet, qui a eu la bonne idée de fonder ce Musée si intéressant et plein de précieux documents.

(**) J'ai envoyé aussi mes conférences sur Bouddha-Çakya-Mouni aux monarques de l'Europe et à l'empereur du Japon.

(***) Senart lui aussi reconnaît maintenant que Bouddha fut un personnage historique, il l'a déclaré dans sa conférence : « Origines bouddhiques », donnée au Musée Guimet en 1907.

cessaires pour mener à bien le noble but qu'il se propose.

Il est temps maintenant d'enrichir le programme des enseignements secondaire et supérieur en faisant connaître aux étudiants l'histoire de l'Inde, qui se documente de plus en plus par les recherches modernes. Il est nécessaire de faire connaître la biographie de Bouddha. Que cet idéal d'homme, union d'un grand esprit avec une grande bonté de cœur, soit posé dans les pages de l'histoire, qu'on étudie sa vie et qu'elle serve de bon exemple pour le présent et pour l'avenir.

A côté du règne des Ptolémées en Égypte et des Séleucides en Asie, il est fort important d'étudier le règne du roi Açoka-Piyadasi, souverain du nord de l'Inde, ardent propagandiste de la doctrine de Bouddha qui exerça une influence salutaire sur les Ptolémées et les Séleucides qui à leur tour gouvernèrent leurs peuples avec beaucoup de douceur tout en protégeant tout ce qui servait au progrès de la civilisation. C'est d'Alexandrie et d'Antioche qui devinrent deux centres de philosophie et de sciences, que se répandit énergiquement dans le monde le mouvement philosophique et scientifique. Qu'on sache que le Bouddhisme ou pour mieux dire la loi de Çakya-Mouni (c'est sous ce nom que se répandait la doctrine de Bouddha par ses premiers disciples qui appelaient leur maître le sage de la tribu des Çakyas, Çakya-Mouni, et se nommaient eux-mêmes fils des Çakyas), qu'on sache donc que la loi de Çakya-Mouni qui prêchait l'effort vers la science, le bonheur du savoir, fut un moteur énergique de la civilisation.

On voit aussi les traces du bouddhisme, de son influence sur l'Égypte dans les cercueils des momies, qui furent trouvées à Antinoé (Égypte) par M. Gayet et transportées au Musée Guimet. Sur les vêtements de ces momies on voit le svastica ou croix à quatre crochets emblème du bouddhisme et au milieu du front de quelques unes on aperçoit la protubérance lumineuse qui caractérise le parfait Bouddha (*).

(*) Voir sur ce sujet, la conférence très intéressante de M. E. Guimet: « Les symboles asiatiques ».

Ces personnes de religion païenne ou chrétienne qui désirèrent être accompagnées dans leurs tombeaux par les symboles bouddhiques nous témoignent de la sorte, qu'elles étaient profondément impressionnées par la loi de Bouddha et nous expriment toute leur admiration envers la loi pure et lumineuse de Bouddha-Çakya-Mouni.

Chapitre I

Pour bien comprendre comment se forma le caractère de Bouddha, pour avoir l'idée juste sur la doctrine de ce réformateur vigoureux, qui occupe une si grande place dans l'histoire de la civilisation du monde entier, il est nécessaire de connaître l'époque de la vie des Aryens, qui le précède, connaître les événements historiques et toutes les conditions qui préparèrent la venue du réformateur. Cette époque qui précède Çakya-Mouni se divise en deux périodes : védique et brahmanique.

Nous avons une idée de la vie des Aryens en commençant 1500 ans avant J. C. par les livres religieux des Védas, dont l'apparition remonte à 1000 ans avant J. C. et qui furent écrits en quelques siècles. C'est par ces livres des Védas que nous connaissons la vie des Aryens, leur religion, leurs coutumes et leurs mœurs. Les Védas se divisent en Rig-Véda, Yadjour-Véda, Sâma-Véda et Atharva-Véda, d'origine plus récente que les trois autres Védas. Le plus ancien et le plus important est le Rig-Véda. Ces antiques compositions (il n'y a pas un siècle qu'elles sont connues en Europe), inspirèrent à leurs traducteurs un étonnement et une admiration pour la richesse du sentiment artistique des Aryens et pour leur éloquence. Ces œuvres poétiques religieuses des Aryens nous prouvent que leur intelligence était déjà dans une phase développée, loin de l'intelligence de la phase primitive et que ce peuple avait déjà derrière lui un long passé.

Dans leurs cerveaux germaient déjà les lueurs de scepticisme, qui se développèrent plus tard et conduisirent à l'anéantissement du fanatisme religieux dans les esprits

éclairés ainsi qu'en témoigne la loi lumineuse de Bouddha.

Nous en trouvons la preuve dans ce bel Hymne védique à l'âme suprême, que je cite sur la page 9 de mon livre.

« Qui le sait, qui le dira d'où est sorti cette création ? Les dieux sont venus plus tard qu'elle ? Qui donc dira d'où elle vient ? « D'où vient cette création et si elle est l'œuvre d'un créateur ou non, celui qui contemple toute chose du haut du firmament, celui-là le sait. Peut-être lui-même ne le sait-il pas ? »

Sur cette question de la création du monde que se posait l'Aryen de l'époque védique, on s'arrête souvent de nos jours et ceux qui suivent les enseignements des religions chrétienne, juive, mahométane, etc. ont pour réponse que le monde fut créé par la volonté de Dieu, créateur de toute chose, tandis que les libres penseurs expliquent cette création scientifiquement par le développement et les combinaisons progressives des cellules, ou, comme le disait aussi Bouddah, les substances sont nées en s'appuyant l'une sur l'autre !

Premièrement, chaque Aryen exerçait plusieurs fonctions : sacrificateur, guerrier, cultivateur. Plus tard, tandis que les uns se consacraient aux compositions des hymnes, et à l'accomplissement des cérémonies religieuses, les autres s'adonnaient aux exercices et aux expéditions guerrières. On peut suivre dans les Védas la progression de la distance entre les prêtres et les guerriers.

Cependant la terre demandait à être cultivée et ceux qui se vouèrent à ce travail formèrent la troisième classe de la société, celle des agriculteurs. La quatrième classe des soudras (peuples conquis, réduits en esclavage) se composa bien plus tard ; d'abord elle ne se distinguait pas trop, parce que les peuples annexés se mêlaient aux vainqueurs dans des repas en commun et s'unissaient par des mariages, mais avec le temps de hautes barrières s'élevèrent entre eux.

La plus importante et la première division fut celle des prêtres et des guerriers. Intermédiaires entre les hommes et les dieux, les prêtres, Brahmanes, devinrent de plus en

plus exigeants et finirent par se considérer et par se faire honorer comme des êtres presque divins.

Les Aryens possédaient d'abord la terre en commun ainsi que le riz, qui était leur principale nourriture. On constate dans les Védas la propriété privée qui augmentait à mesure que les Aryens faisaient de nouvelles conquêtes territoriales et de nouvelles aquisitions de richesses. On s'aperçoit aussi qu'avec le temps l'inégalité entre les fortunes s'accentue davantage.

Nous trouvons dans les Védas des descriptions éloquentes de la magnificence des richesses et des douleurs des malheureux, éprouvés par la misère ; on supplie les dieux d'éloigner la pauvreté. La passion des Aryens pour les jeux de hasard, surtout pour le jeux des dés, les entrainait souvent dans une misère prompte et profonde ; parfois en un jour ils perdaient leurs trésors, leurs champs, leurs maisons, leurs enfants et leurs femmes, quelquefois même leur propre liberté. Un hymme des Védas d'une grande beauté nous décrit les douleurs qu'amenait souvent cette passion pour les jeux.

« Le joueur arrive à la réunion. Il se dit, le corps tout échauffé : Je gagnerai ! Les dés s'emparent de l'âme du joueur qui leur livre tout son avoir.

« Les dés sont comme le conducteur de l'éléphant armé d'un croc avec lequel il le presse. Ils brûlent le joueur de désirs et de regrets, remportent des victoires, distribuent le butin, font le bonheur et le désespoir des jeunes gens, et, pour les séduire, ils se couvrent de miel.

« Ils ne cèdent ni à la colère, ni à la menace. Le roi lui-même se baisse devant eux.

« Roulant par terre, secoués dans l'air, ils sont privés de bras, et ils commandent à celui qui en a. Ce sont des charbons célestes qui tombent sur le sol, et qui glacent et brûlent le cœur.

« L'épouse du joueur, abandonnée, s'afflige ; sa mère se désole, ne sachant ce qu'est devenu son fils. Lui-même, poursuivi par un créancier, tremble ; la pensée du vol lui est venue ; il ne rentre chez lui que la nuit. »

Dans un des plus beaux et poétiques épisodes, de Mahabharata « Nalo et Damayanti » les conséquences de cette passion pour le jeu des dés sont décrites avec de vives couleurs.

Le Mahabharata et le Ramayana sont de grandioses épopées qui, outre les Védas, nous reflètent les talents poétiques des Aryens, leur fantaisie, leur éloquence et nous représente la période védique. Nous avons l'idée de la période brahmanique par le code-recueil des lois du législateur Manou, qui devint code civil et politique de l'Inde.

On a cru d'abord que ce recueil était assez ancien. William Jones (1) le faisait remonter à 800 ans avant notre ère ; mais plus on étudiait cette question, plus on rapprochait le code de notre ère ; ainsi il y a des auteurs qui le font remonter à 500 ans ; une opinion plus récente ne le fait dater que deux ou trois siècles avant notre ère. Cette opinion s'appuie sur certaines mentions faites par Manou : celles des Yavanas (Jônes ou Grecs), des Sakas (Scythes) et des Pahlavas, dont le nom serait une corruption de Parthavas, nom indigène des Parthes. (Voir le code de Manou livre dixième).

§ 42. Par le pouvoir de leurs austérités, par le mérite de leurs pères, ils peuvent tous, dans chaque âge, parvenir ici-bas, parmi les hommes, à une naissance plus élevée, de même qu'ils peuvent être ravalés à une condition inférieure.

§ 43. Par l'omission des sacrements et par la non-fréquentation des Brâhmanes, les races suivantes de Kchatriyas sont descendues par degrés, dans ce monde, au rang de Soûdras.

§ 44. Ce sont les Pôdracas, les Odras, les Dravidas, les Câmbodjas, les Yavanas, les Sacas, les Pâradas, les Pahlavas, les Tchînas, les Kirâtas, les Daradas et les Khasas.

§ 45. Tous les hommes issus des races qui tirent leur origine de la bouche, du bras, de la cuisse et du pied de Brahmâ, mais qui ont été exclus de leurs classes pour avoir négligé leurs devoirs sont appelés Dasyous (voleurs) soit qu'ils parlent le langage des Barbares (Mlétchhas) ou celui des hommes honorables (Aryas).

Les mentions faites par Manou sur ces races donnèrent

---

(1) Le premier traducteur du célèbre drame de Kalidasa la Sacountala (1789).

l'idée que le code avait été composé après l'invasion grecque-macédonienne, apparition des grecs dans l'Inde. M. Buhler détermine comme limite de la plus haute antiquité *du Mânava Dharmc Sâstra* le troisième siècle avant notre ère.

En étudiant le code de Manou et ses mentions faites sur les Grecs, Scythes, Parthes, j'en suis venue à une autre conclusion: les Grecs apparurent dans l'Inde non seulement après l'invasion grecque-macédonienne d'Alexandre de Macédoine, mais on les y vit parmi les esclaves à une époque plus reculée. Les marchands phéniciens longtemps avant notre ère faisaient le commerce avec l'Inde, ils importaient des esclaves grecs en échange d'or, d'ivoire et de pierres précieuses. Les Grecs, les Scythes et les Parthes qui se trouvaient parmi les esclaves de l'Inde provenaient aussi de la Perse avec laquelle l'Inde était en relations de commerce.**

A mon avis il faut faire remonter le code de Manou à 400 ans avant notre ère, raison que j'expliquerai dans le cours de cet ouvrage.

L'époque qui précède Çakya-Mouni se divise donc en deux périodes: védique et brahmanique; védique, quand les Aryens vivaient tout le long du bassin de l'Indus, leurs demeures étaient simples, primitives, ils n'avaient que des villages. Ils dérivaient des Aryas, primitivement établis sur les bords de l'Oxus, au pied de la chaine élevée de Hindou-Kouch. Ces Aryas se divisèrent en deux branches: une par la gorge du Kaboul pénétra dans l'Hindoustan et l'autre branche se dirigea vers le plateau de l'Iran et de là vers l'Europe. Les populations de l'Europe et de l'Inde ont une com-

** Quand Xerxès, roi de Perse, en 480 avant J. C. (seconde guerre médique) reprit les armements de son père Darius, dirigés contre la Grèce, il avait dans son armée des Perses, des Mèdes, des Assyriens, des Saces, de race scythique, des Indiens, des Aryens, des Parthes.

mune origine; cela se confirme par la parenté évidente des langues européennes avec le sanscrit, la langue sacrée des Hindous et par la ressemblance du type Caucasien avec le type Aryen qui s'est conservé parmi les Cachemiriens et les Rajpouts, race la plus belle et la plus pure de l'Inde.

Les Aryens, cette race n'ayant la peau que légèrement basanée et le corps robuste et bien proportionné, le visage ovale et les traits réguliers, empreints de beauté, vivaient et étaient sous l'impression d'une nature variée, changeante, parfois calme, solennelle, douce et belle, parfois menaçante orageuse.

Cette nature offrait à la vue différents paysages, souvent souriants: des champs couverts des tapis dorés du riz, ou d'autres cultures; tantôt brillait une rivière sinueuse, disparaissant parfois dans la verdure et se montrant de nouveau; tantôt on voyait un étang sacré, non loin un village, dont les maisonettes se cachaient quelquefois dans la verdure des arbres tels que magnolias, sâlas, tamarins, manguiers et d'autres encore. Les villages cherchaient quelquefois un asile aux pieds des montagnes, souvent ils se campaient assez loin d'elles et l'on discernait leurs silhouettes à l'horizon. En s'éloignant du village on rencontrait la forêt souvent majestueuse, mais souvent aussi sauvage et quelquefois déplaisante et inaccessible par ses marécages.

Ces forêts étaient animées par la présence des doux et agréables animaux, comme par exemple les confiantes et gracieuses gazelles, aux grands yeux, que les Aryens attrapaient et apprivoisaient; toutes sortes d'oiseaux (parmi lesquels peu de chanteurs), mais la plupart remarquables par l'admirable combinaison des diverses couleurs de leur plumage; ces forêts où en même temps vivaient des animaux féroces entre-autres des tigres, des lions, des pantères etc., l'éléphant majestueux et les perfides serpents. Cette nature impressionnant fortement les Aryens, servait au développement de

l'imagination, de la fantaisie, ils s'inclinaient, admiraient et aimaient sa beauté et sa richesse, et palpitaient devant ses menaçantes et furieuses manifestations. La force d'imagination leur figurait en tout la présence de puissantes divinités, tantôt bonnes, douces, répandant leurs dons abondamment, tantôt menaçantes, qu'ils tachaient d'attendrir par les sacrifices. Sous l'influence d'une nature si varié, riche et belle, qui contribuait au développement des sentiments, des pensées, de l'imagination et de la fantaisie, tout ce qu'ils pensaient, sentaient, et s'imaginaient, ils l'exprimaient éloquemment et voulant donner au discours la plus jolie forme musicale, suave, charmante, réjouissant le sens de l'ouïe, ils composaient des vers. Ils chantaient par cœur des hymnes en l'honneur des divinités et des héros, ces plus braves et courageux des hommes, qui, malgré toute la puissance des divinités, arrivaient à vaincre les forces démoniaques et à en triompher.

Ils chantaient l'adolescence, l'harmonie de l'amour, qui s'engendrait entre le jeune homme et la jeune fille, ils admiraient leur force, leur pureté et leur beauté et ils chantaient la jeune épouse, les joyeux enfants et tout le bonheur du foyer de la famille.

Ils croyaient au Dieu suprême Brahm.

« Brahm, disent les Védas, est l'éternel, l'être par excellence, se révélant dans la félicité et dans la joie. Le monde est son image ; mais cette existence première qui contient tout en soi est seule réellement subsistante. Tous les phénomènes ont leur cause dans Brahm ; pour lui, il n'est limité ni par le temps ni par l'espace ; il est impérissable, il est l'âme du monde, l'âme de chaque être en particulier.

L'univers est Brahm, il vient de Brahm, il subsiste dans Brahm et il retournera dans Brahm. Brahm est l'être existant par lui-même, il est la forme de la science et la forme des mondes sans fin. Tous les mondes ne font qu'un avec lui, car ils sont par sa

volonté. Cette volonté éternelle est innée en toute chose. Elle se révèle dans la création, dans la conservation et dans la destruction, dans le mouvement et dans les formes du temps et de l'espace. »

Ils croyaient à une multitude de génies et de divinités qui personnifiaient les diverses formes et les diverses qualités du Dieu Brahm.

Le soleil-Sourva; le feu Agni; le ciel Indra; les nuages-Gandharvas; tous étaient des divinités, qui venaient de Brahm et lui étaient subordonnées, et Brahm paraît sous la forme de trois personnages: Trimourti-prince Brahma-créateur; Siva-destructeur et rénovateur; Vichnou-conservateur. Ils croyaient à la transformation perpétuelle: mourir, c'est quitter une forme pour renaître dans une autre. C'était la mission de Siva de détruire, et de renouveler.

Cette croyance apparut à la fin de la période védique, se développa à la période brahmanique et fut exposée de façon bien claire, dans les lois de Manou.

Je citerai maintenant deux hymnes védiques, consacrées au Soleil et à l'âme suprême.

Hymne védique au Soleil.

« Voici qu'à la vue du monde entier, les rayons de la lumière annoncent le dieu qui sait tout, le soleil. Devant ce soleil qui vient tout éclairer, les étoiles disparaissent à la manière des voleurs, en même temps que les ombres de la nuit. Étincelants à l'égal du feu, ses rayons saluent toutes les créatures. Tu passes, tu te montres aux yeux de tous les êtres, tu produis la lumière, ô soleil, et de ta splendeur tu remplis les airs; tu te lèves devant la troupe des dieux, devant les hommes, devant le ciel, pour que chacun te voie et t'admire. O Dieu qui purifie et qui soulage, de cette même clarté dont tu couvres la terre chargée d'hommes, tu inondes les cieux et l'air immense, créant les nuits et les jours et contemplant tout ce qui vit.

Sept cavales au poil fauve traînent le char qui te porte, radieux soleil ! Dieu qui regarde tout, ta belle chevelure est couronnée de rayons..... Et nous, après le départ des ténèbres, revoyant une lumière plus belle chaque jour, nous venons nous prosterner en face de celui qui brille entre tous les dieux, et qui est le plus éclatant de tous les astres. »

Hymne védique à l'âme suprême.

« Autrefois rien n'existait : ni l'être, ni le néant, ni le monde, ni le ciel, ni l'éther.

Où était donc l'enveloppe de toutes choses, le réceptacle de l'eau, l'emplacement de l'air ? Alors point de mort ni d'immortalité, point de jour ni de nuit. L'Être seul respirait sans rien inspirer, absorbé dans sa propre pensée : il n'y avait rien en dehors de lui. Les ténèbres étaient enveloppées d'autres ténèbres ; l'eau n'avait nul éclat : tout était confondu en lui. L'Être reposait dans le vide qui le portait ; enfin, par la force de sa volonté, l'univers fut produit. En son esprit un désir se forma, première semence de tout.

Ainsi l'ont proclamé les sages, méditant avec leur cœur et leur intelligence : leur regard a pénétré en haut, en bas, partout, parce qu'ils avaient en eux des germes féconds, de grandes pensées. L'essence de l'Être suprême survivra à tous, comme elle a tout précédé. Mais qui connaît exactement ces mystères ? qui peut les révéler ? d'où viennent ces êtres et cet univers ? Les dieux sont nés parce qu'il a bien voulu, lui, les faire naître. Mais qui saura d'où il est sorti lui-même, d'où est émanée cette création immense ? .... »

Les Aryens conservaient aussi la tradition du déluge, événement réellement accompli, se confirmant par les traditions des peuples, qui se conservaient en se transmettant d'une génération à l'autre et par les recherches scientifiques : la découverte sur les montagnes de sel

de mer, ainsi que de coquilles, d'animaux et d'algues marines pétrifiés.

« La terre, disent les Védas, s'était corrompue par l'oubli de la parole divine. Satyavrata régnait dans ce temps-là et il était si pieux que les eaux faisaient sa seule nourriture. Un jour qu'il s'acquittait de ses ablutions, Vichnou lui apparut sous la figure d'un petit poisson, qui, recueilli par le saint monarque, devint progressivement si gros, dans les diverses demeures qu'on lui donna, qu'à la fin Satyavrata fut obligé de le placer dans l'Océan. De là, le dieu adressa ces paroles à son adorateur qui l'avait reconnu : « Encore sept jours, et toutes choses seront plongées dans une mer de destruction ; mais, au milieu des vagues meurtrières, un grand vaisseau paraîtra devant tes yeux.

Tu prendras alors toutes les plantes médicinales, toute la multitude des graines, et, accompagné de sept saints, entouré de couples de tous les animaux, tu entreras et tu établiras là ta demeure. »

Comme les Aryens croyaient à l'immortalité de l'âme, ils croyaient aussi que les âmes des défunts ancêtres jouissent d'un plein bonheur, à condition que les sacrifices et prières s'accomplissent pour eux régulièrement. De là l'adoration du dieu Agni et du breuvage Sôma qu'on versait pour augmenter la flamme, l'estime envers la femme qui préparait le Sôma, et qui avec son mari faisait les sacrifices. Le mari était le chef de la famille, le sacrificateur, en même temps agriculteur et guerrier. On considérait bien la famille et la race, et il était nécessaire d'avoir la famille, car un individu n'avait pas d'existence indépendante de celle de ses ancêtres et de ses descendants. Un homme qui mourait sans laisser d'enfant mâle, périssait tout entier et entraînait avec lui ses ancêtres dans une irrémédiable ruine.

Dans la période védique les Aryens n'avaient pas de rois, mais ils avaient des chefs en temps de guerre. Quand ils sont passés dans la vallée du Gange, alors

commença la période brahmanique, division en castes, pour éviter le mélange avec la race touranienne qu'ils ont vaincue. Les castes au nombre de quatre : celle des Brahmanes ou prêtres ; celle des Kchatryas ou guerriers ; celle des Vaisyas, cultivateurs, marchands, et celle des Soudras, qui étaient en esclavage. De la caste des Kchatryas provenaient les rois.

Dans le code de Manou est exposé le symbole brahmanique, d'après lequel chacune des castes serait issue d'une partie du corps de Brahma, ainsi que les devoirs spéciaux à chaque caste.

« Pour la propagation de la race humaine, de sa bouche, de son bras, de sa cuisse et de son pied, le souverain maître produisit le Brahmane, le Kchatrya, le Vaïsya et le Soudra.

Pour la conservation de cette création entière, il assigna des occupations différentes à ces classes différentes.

« Il donna en partage aux Brahmanes l'étude et l'enseignement des Védas, l'accomplissement du sacrifice, la direction des sacrifices offerts par d'autres, le droit de donner et celui de recevoir.

« Il imposa pour devoir au Kchatrya de protéger le peuple, d'exercer la charité, de sacrifier, de lire les livres sacrés et de ne pas s'abandonner aux plaisirs des sens.

« Soigner les bestiaux, donner l'aumône, sacrifier, étudier les livres saints, faire le commerce, prêter à intérêt, labourer la terre sont les fonctions allouées au Vaïsya.

« Mais le souverain maître n'assigna au Soudra qu'un seul office, celui de servir les classes précédentes sans déprécier leur mérite. »

Le but de la composition du code de Manou était principalement de mettre fin au mélange de la race aryenne avec la touranienne, mélange qui, malgré la division en classes, se faisait lentement et menaçait de s'étendre grandement et de faire disparaître la race

aryenne. On voit par le Code de Manou qu'il le donnait aux personnes qui étaient à un degré de civilisation assez élevé: lui-même était le reflet de la civilisation de son temps. Son Code coopérait à la puissance des Brahmanes et les élevait au degré de pouvoir que nous décrit le témoin historique Mégasthène.

Ambassadeur de Seleucus Nicator, un des princes guerriers qui se partagèrent l'empire d'Alexandre de Macédoine, Mégasthène nous décrit aussi la puissance des Brahmanes, la civilisation des Aryens; il décrit la grande cité Pataliputra et exprime son admiration pour le palais du roi, les bazars, les boutiques pleins d'objets précieux, les cortéges brillants qui parcouraient les rues. Mégasthène était à Pataliputra 300 ans avant notre ère; il accompagnait la jeune princesse, fille de Séleucus, qui se maria avec Chandragupta, un des plus puissants souverains indous. Nous avons une description plus complète d'une des cités de la période brahmanique, c'est dans la Ramayana.

Le temps du législateur Manou n'était pas loin du temps de Mégasthène; mais voilà ce qui nous prouve que leurs temps ne pouvaient pas coïncider, comme nous le disent certains auteurs, en faisant remonter le recueil des lois de Manou vers 300 ans avant J.-C. et, comme on sait, Mégasthène était à Pataliputra 300 ans avant notre ère et en même temps on compte l'apparition du bouddhisme vers 500 ans avant J.-C. Si Manou avait connu l'existence et les idées de Çakya-Mouni, il en aurait parlé en composant ses lois, et suivant son caractère il se serait énergiquement opposé à Bouddha, comme les Brahmanes s'opposèrent aux moines bouddhistes, ainsi qu'en témoigne Mégasthène.

Des lois, comme celles de Manou ne pouvaient être composées et établies après Bouddha-Çakya-Mouni, qui trouva partout une réponse à ses lumineuses idées et d'ardents propagandistes de sa doctrine.

Le code de Manou fut composé et était en pleine

vigueur avant Bouddha; le code reflète la période brahmanique, il coopéra à la puissance des brahmanes et en même temps rendit la vie des castes inférieures bien pénible, surtout celle des Soudras, qui étaient en plein esclavage. Voici un extrait du livre 1er de Mânava Dharma-Sâstra « La Création. »

§ 57. Ainsi en s'éveillant et en dormant (tour à tour) l'Éternel anime et détruit perpétuellement toute cette (collection d'êtres) mobiles et immobiles.

§ 58. Après avoir composé ce Livre (des lois) il me l'enseigna lui-même d'abord, selon la règle, et moi je l'ai enseigné (à mon tour) à Marîtchi et aux autres Sages.

§ 59. Bhrigou que voici vous récitera ce livre d'un bout à l'autre, car ce sage l'a appris en entier de moi. »

Je citerai maintenant quelques passages, extraits des lois de Manou:

« Une obéissance aveugle aux ordres des Brahmanes versés dans la connaissance des saints livres, maîtres de maison et renommés pour leur vertu, est le principal devoir d'un Soudra et lui procure le bonheur après sa mort, c'est-à-dire une naissance plus relevée. »

J'ai déjà dit que vers la fin de la période védique apparut la croyance de la transmigration des âmes, la transformation perpétuelle, cette croyance se développe et est exposée d'une façon bien claire dans les lois de Manou.

« Que l'homme, considérant par le secours de son esprit que les transmigrations de l'âme dépendent de la vertu et du vice, dirige toujours son esprit vers la vertu. Suivant qu'une existence a été bien ou mal remplie, celle qui suivra sera plus noble ou plus basse et l'âme s'en ira animer soit un Brahmane, un Saint ou un Dieu, soit un Tchandala, le plus vil des hommes (Tchandala, celui qui est issu de l'union d'un homme de haute caste avec une Soudra. Il est au-dessous des Soudras eux-mêmes). L'âme d'un criminel passe dans le corps d'un chien, d'un âne, d'un bouc, d'une

bête sauvage, d'un Tchandala, etc., suivant la gravité du crime.

« Servir les Brahmanes est déclaré l'action la plus louable pour un Soudra ; toute autre chose qu'il puisse faire est pour lui sans récompense.

« Un Soudra ne doit pas amasser de richesses superflues, même lorsqu'il en a le pouvoir ; car un Soudra lorsqu'il a acquis de la fortune vexe les Brahmanes par son insolence.

« Un homme de la basse classe qui s'avise de prendre place à côté d'un homme appartenant à la classe plus élevée, doit être marqué au-dessous de la hanche et banni.

« S'il a levé la main ou un bâton sur un supérieur, il doit avoir la main coupée ; si, dans un mouvement de colère, il lui a donné un coup de pied, que son pied soit coupé.

« S'il le désigne par son nom et par sa classe d'une manière outrageuse, un stylet de fer, long de dix doigts, sera enfoncé tout brûlant dans sa bouche. »

Un homme devait se marier dans sa caste, ou à la rigueur dans une caste inférieure, mais celui qui épousait une Soudra était déshonoré, perdait sa caste, encourait le mépris dans ce monde et les peines éternelles dans l'autre. Les Soudras ne pouvaient se marier qu'entre eux. Un Brahmane pouvait épouser la fille d'un Kchatrya ou même celle d'un Vaïsya ; mais ni un Vaïsya ni un Kchatrya ne pouvaient épouser la fille d'un Brahmane. D'après la croyance des Aryens, un père de caste supérieure transmettait en partie ses qualités à son fils, même si la mère était de caste inférieure.

« Nul crime n'est plus coupable que l'adultère, car c'est de l'adultère que naît dans le monde le mélange des classes, et du mélange des classes provient la violation des devoirs destructrice de la race humaine et qui cause la perte de l'univers.

« Si une femme, fière de sa famille et de ses qualités, est infidèle à son époux, que le roi la fasse dévorer par des chiens dans une place très fréquentée. Qu'il condamne l'adultère son complice à être brûlé sur un lit de fer, chauffé au rouge et que les exécuteurs alimentent sans cesse le feu avec du bois, jusqu'à ce que le pervers soit brûlé. »

La grande sévérité envers le mélange des classes et puis cette idée de la transformation perpétuelle fermement établie rendait la vie bien difficile et bien triste car chacun comprenait ses propres fautes et voyait encore pire la perspective de la vie à venir. En outre cette croyance de la transformation perpétuelle et de la migration de l'âme produisait une influence pénible sur les facultés et le désir de se débarasser d'une atmosphère si accablante ne tarda pas à provoquer un doute et dans les esprits plus éclairés une négation complète. Nous voyons dans le code de Manou, qu'il s'oppose aux nastikas (négateurs d'un autre monde, athées).

Manou prescrit de bannir les athées.

Parmi ces athées, il y avait justement des personnes, qui désiraient ardemment la venue d'un réformateur, qui aurait tourné la roue de la loi, en donnant de la sorte toute une autre direction aux opinions, aux croyances et aux actions publiques, un réformateur, qui éclairerait les esprits et leur apporterait de la joie.

C'était la première lumière, qui apparût à l'horizon, après elle se leva le soleil Bouddha, et perça par ses rayons, idées lumineuses, l'atmosphère ténébreuse de l'ignorance, de l'hypocrisie et de l'arrogance . . . . . .

Et la masse du peuple répondit avec une grande joie à la voix de Çakya-Mouni, qui parlait de la paix, de la bonté qui inspirait l'idée de la communauté fraternelle et de l'égalité.

Entre l'apparition du Code de Manou et le commencement des prédications de Bouddha environ 40 années se sont écoulées. Cette période ne pouvait être très longue, car les peuples se sentaient opprimés, la vie devenait ainsi bien pénible et ce qui pouvait encore leur donner la consolation, c'était l'espérance, que le libérateur viendrait peut-être, qu'il les soulagerait et leur rendrait la vie plus douce. Les prophètes soutenaient cette idée, ils comprenaient que le libérateur ne pouvait apparaitre que dans la classe royale, parce que selon ce temps, où existait la sévère division des classes, le roi seul pouvait se faire entendre des autres rois, faire suivre son exemple, c'est-à-dire entraîner par ses idées. Du roi dépendait la question de la paix ou de la guerre et la permission d'établir telle ou telle autre loi.

Citons donc la chronologie; l'erreur ne doit pas être de plus de 10 ans; à mon idée, vers 400 ans avant J.-C. remonte le code de Manou, vers 390 la naissance de Çakya-Mouni, ici aussi je répète l'erreur ne doit pas être de plus de 10 ans.

Toutes les narrations bouddhistes nous transmettent que Bouddha-Çakya-Mouni abandonna son royaume dans la fleur de la jeunesse; quelques-unes des traditions le représentent quittant son palais à l'âge d'environ 21 ans, les autres traditions nous racontent, que Bouddha disait à ses disciples qu'il abandonna son royaume étant âgé de 29 ans.

Pour un tel tempérament noble, pur et élevé, comme fut celui de Bouddha, qui en même temps possédait un corps fort et beau, et l'âge de 29 ans représentait la fleur de la jeunesse; dans un tel corps et un tel tempérament à l'âge de 29 ans aussi bien qu'à l'âge de 20 ans il devait exister toute l'ardeur de l'adolescence, le plein enthousiasme et l'énergie.

Six ans après avoir abandonné son royaume il prêcha sa doctrine à Bénarès et continua à propager ses idées durant 45 ans jusqu'à sa mort; avant de mourir il dit

à ses disciples: « je meurs, mais je serai remplacé par ma loi. »

Bouddha, comme nous le disent les livres bouddhistes, a vécu de nombreuses années, cela est très vraisemblable, puisqu'en ce temps-là, où les communications n'étaient pas faciles, les idées nouvelles se répandaient lentement, et Çakya-Mouni était obligé de faire de longues tournées, d'un pays à l'autre, pour proclamer ses idées; sa vie dû être longue, jusqu'à ce que les gens eussent été pénétrés de sa doctrine. La tradition nous transmet, que Bouddha lui-même déclara à ses disciples avant de mourir, qu'il était âgé de 80 ans. Mégasthène, parlant des moines bouddhistes, ne dit rien de Çakya-Mouni; ce qui est la preuve que Bouddha ne vivait déjà plus et que, depuis sa mort, quelques années s'étaient écoulées, puisque déjà un grand nombre de ses disciples faisaient la propagande de sa doctrine.

Quarante ans après le témoignage de Mégasthène, vers 260 avant notre ère, le roi Açoka-Piyadasi, le petit fils du roi Chandragupta, qui est devenu souverain de la partie du Nord de l'Inde, nous déclare dans ses édits, qu'il avait fait graver sur des colonnes et des pierres des rochers qu'on peut voir, jusqu'à présent dans les différentes parties de l'Inde: — « tout ce qu'a dit Bouddha il l'a bien dit, et que lui Açoka se propose comme but de sa vie de faire vivre longtemps la loi religieuse de Bouddha. »

Les bouddhistes commencent leur chronologie après la mort de Bouddha, mais les chronologies, des bouddhistes septentrionaux et méridionaux, contiennent quelques divergences; on voit ainsi qu'ils n'étaient pas très sérieusement préoccupés d'établir la chronologie exacte des événements historiques qui suivaient la mort de Çakya-Mouni.

Ils étaient tellement pénétrés du sentiment d'admiration envers Bouddha, qu'ils allèrent jusqu'à le diviniser, et un rapport plus simple et naturel, un sérieux souci de

décrire sa vie sous une forme simple, sans miracles et de citer dans un ordre chronologiquement juste les événements de sa vie, pouvait leur paraître un acte, diminuant le mérite de Bouddha, et indigne de ses vrais admirateurs.

Après la mort de Çakya-Mouni, parmi les propagandistes de ses idées, se trouvaient des personnes qui, d'après l'opinion des vrais bouddhistes, contemporains de Bouddha et de ses disciples, se sont écartés des véritables idées du maître et y ont porté l'hérisie.

Pour éloigner cette hérisie on convoqua des conciles, durant lesquels les Paroles de Bouddha, et le récit des événements de sa vie se chantaient et se transmettaient ainsi à l'assemblée des auditeurs. Bouddha, ce grand philosophe et prédicateur exposait souvent ses voeux et ses paroles en vers, les Gâthas, et par ses lumineuses idées, ses belles paroles, prononcées d'une voix mélodieuse et douce il inspira plusieurs poëtes, musiciens et chanteurs. Ces poëtes, contemporains et successeurs immédiats de Çakya-Mouni, étant les disciples et les adhérents de Bouddha, exposèrent les paroles et les actions du maître, ainsi que les événements de sa vie, aussi en vers, en Gâthâs, pourqu'on puisse les apprendre par cœur et de la sorte transmettre à la posterité, sans changement, le réel récit de la vie de Bouddha et ses prédications.

Les bardes chanteurs, ayant la voix douce, rappelant la voix du maître, chantèrent les Gâthâs en présence des grandes assemblées et accompagnèrent leurs chants du son mélodique des instruments.

Ces Gâthâs nous sont transmis dans le Lalita-Vistara, l'histoire divine et humaine de Bouddha-Çakya-Mouni, écrite en vers et en prose. Les Gâthâs forment la partie principale contenant le récit de la vie de Bouddha, ses prédications, tandis que les parties en prose contiennent des récits et des descriptions composées pour relier les récits entre eux, contenus dans les Gâthâs.

Ces parties en prose furent composées à une époque

postérieure à celle des Gâthâs, quand au sentiment d'admiration et de respect envers Bouddha se mêla peu à peu un sentiment d'adoration et de divinisation prenant ainsi le caractère du fanatisme religieux, puisqu'elles sont pénétrées d'exaltation et sont pleines de descriptions de miracles; elles furent écrites en langue sanscrite au 1er siècle avant Jésus-Christ ou au commencement du 1er siècle de notre ère, parceque la tradition chinoise nous temoigne que le Lalita-Vistara existait déjà vers cette époque, en nous disant qu'une traduction de ce livre fut faite en chinois, l'an 65 de J.-C.

Les Gâthâs, composés par les contemporains et les successeurs immédiats de Çakya-Mouni, ses disciples et ses adhérents, contenant parmi eux des Gâthâs, juste tels, qu'ils furent prononcés par Bouddha lui-même, sont d'un langage populaire, clair et en même temps élevé avec toute l'éloquence sincère, provenant du cœur; ils sont plein de force, la description des actes et des événements est simple et naturelle et ils contiennent la réalité presque complète.

Les traditions bouddhistes nous apprennent qu'aussitôt après la mort de Bouddha ses disciples convoquèrent un concile; après ce premier concile on rédigea les livres qui forment le Tripitaka, c'est-à-dire le canon des Ecritures bouddhiques, trois pitakas, trois corbeilles, qui ne renferment que la parole de leur docteur inspiré: le Sûtrapitaka, le Vinayapitaka et l'Abhidharmapi aka. Dans une traduction chinoise d'un texte canonique se trouve le récit suivant: «Upâli, après la mort du Tâthâgata prononça des prescriptions du Maître, qui furent contenues en entier, en quatre-vingt expressions (mot tsy) d'où vint la division du Vinaya en quatre-vingts Gâthâs, (tsoung); ce Vinaya fut conservé et transmis dans sa pureté et son intégrité durant cent dix ans, etc.»

Fa-Hian le pélerin chinois, qui visita l'Inde au Ve siècle de notre ère, pour voir les lieux où Bouddha naquit, où il vécut et où il prêcha sa doctrine et aussi

pour acquérir des écritures bouddhiques, qui représentaient les sources les plus authentiques sur la vie de Bouddha et sur sa doctrine, raconte dans le livre de son voyage qu'il se procura une copie du Vinaya, dont selon son opinion la communauté primitive suivait les principes du vivant du fondateur. Fa-Hian visita les monuments élevés en honneur de Bouddha, ainsi que les reliques qui se conservaient dans des Stupas, il étudia les traditions du pays, les événements historiques de l'Inde, ayant rapport à l'histoire de l'apparition et de la propagation du bouddhisme. Un autre pèlerin chinois, qui visita l'Inde au VII^{e} siècle, Hiouen-Thsang, mentionne la rédaction de l'Abhidharmapitaka lors du premier concile; d'après lui, le concile dura deux ou trois mois: Ananda recueillit les Sûtras, qui formèrent le Sûtrapitaka, Upali rédigea le Vinayapitaka et Kâçyapa lui-même l'Abhidharmapitaga.

Suivant le Mahâvânsa, les écritures bouddhiques étaient chantées, un chapitre après l'autre, telles qu'elles étaient compilées par les Theros (vétérans) de la première Assemblée, ils étaient en vers, sous la forme de Gâthâs.

Quelques-unes des traditions bouddhiques admettent trois conciles de la première époque, les autres n'en admettent que deux. La tradition méridionale place le deuxième concile un siècle après le Nirvâna; les chronologies septentrionales donnent comme date: les unes l'an 110, les autres 115, d'autres encore 210 ou 220. Les savants européens en donnant comme date de l'apparition du bouddhisme 500 ans avant J.-C., prirent en considération la chronologie bouddhiste, qui paraissait la plus vraisemblable, admettant le 2ème concile, plus de 200 ans après le Nirvana, sous le règne d'Açoka-le Maurya; ils se sont aussi appuyés sur la date, donnée par l'auteur d'un récit de l'Avadana Çataka, „Sundara“, qui contient une description d'un événement survenu dans le deuxième siècle, après la mort de Bouddha, sous le règne d'Açoka. Cependant quelques-uns des

savants connaissaient que Târanâtha, historien chinois, déclarait, que souvent d'après une coutume existante on comptait un semestre pour une année entière; mais les savants n'ont pas accordé aux paroles de Târanâtha l'attention qu'elles méritaient.

Les traditions méridionales, qui placent le deuxième concile sous le règne du roi Kala-Açoka et les septentrionales sous le règne d'Açoka-Maurya, le pieux, sont cependant toutes d'accord entre elles sur l'âge des vétérans (les staviras) de la célèbre assemblée des anciens; toutes les traditions leur donnent le même âge, très élevé, vénérable. A cette assemblée assistèrent 100 moines sous la présidence de 8 anciens de grande autorité, due à leur grand âge et à ce qu'ils ont personnellement connu Çakya-Mouni. Jaças avait à peu près 170 ans, Sarvâkamin le principal orateur, était âgé d'environ 150; le plus jeune des moines qui assistaient au concile en avait 120. Se conformant à une indication donnée par Târanâtha on obtient 85 ans, 75 et 60. — Açoka le Maurya, sous le règne duquel les traditions septentrionales placent ce concile, était contemporain des disciples de Bouddha qui avaient connu personnellement Çakya-Mouni; Açoka est devenu ardent propagateur de la doctrine de Bouddha.

Açoka a voulu nous témoigner les idées de Bouddha, en faisant graver des inscriptions sur des colonnes et en faisant bâtir des Stûpas aux lieux, où Bouddha a vécu et a prêché sa doctrine. Ce fut le stavira Upagupta, disciple de Jaças et de Mahyântika, qui servit de guide au roi Açoka, en lui indiquant l'emplacement des lieux, marqués par le souvenir de Bouddha; Açoka a voulu nous témoigner aussi le lieu de la naissance de Çakya-Mouni, en mettant dans le parc Loumbini, non loin de la ville de Kapilavastu, une colonne avec une inscription gravée sur la pierre: ici naquit Bouddha, le sage de la race des Çakya.

Cette inscription a été vue par les pèlerins chinois

Fa-Hian et Hiouen-Tsang, ils ont vu les ruines de Kapilavastu, ils ont laissé des renseignements, qui s'accordent avec les anciens livres palis, dans lesquels sont données des indications et des allusions sur l'emplacement des localités où naquit Bouddha, où il vécut, voyagea et propagea sa doctrine. Monsieur Fuhrer en décembre 1896 suivant les indications données par les anciens livres bouddhistes et ceux des pélerins chinois a retrouvé la colonne, érigée par Açoka à deux milles anglais au Nord de la ville de Bhagvânpour près du bourg népâlais de Paderia et, à l'endroit même indiqué par les livres palis et les pélerins chinois, il trouva les ruines de Kapilavastu, répandues sur un grand espace.

«La terre est mon témoin», disait Bouddha, et toute la marche des événements historiques, de l'Inde, qui demandait la venue d'un réformateur pour le soulagement du peuple, les changements qui eurent lieu réellement, en éclairant les esprits, adoucirent les lois, les mœurs et produisirent aussi une influence bienfaisante sur les autres pays, tout cela témoigne de l'existence et des bonnes œuvres de Bouddha. En outre nous avons le témoignage de la vie de Çakya-Mouni, donné par les inscriptions, gravées sur des colonnes et des rochers, qui se trouvent dans les différentes parties de l'Inde, les monuments érigés en son honneur, les bas-reliefs, représentant les événements de sa vie lorsqu'il était prince, et les écritures bouddhiques, contenant entr'autres les paroles de Bouddha telles qu'il les prononça lui-même. Les Birmans, suivant Çakya-Mouni, ont pris l'habitude d'appeler la terre comme témoin des bonnes œuvres qu'ils ont accomplies.

Chapitre II.

La généalogie des Çâkyas est donnée dans le Kanjour tibétain, voici un extrait sur l'origine des Çâkyas. « Les Çâkyas, qui habitaient la ville de Kapilavastou, s'adressèrent au Bouddha pour être instruits par lui sur l'origine de leur race. Celui-ci chargea son disciple Ayouchmat Maudgalyâna de leur expliquer ce fait. Il le fit de la manière suivante (la même légende se trouve dans le Mahâvança): Quatre frères se sont retirés dans la jungle avec leurs cinq sœurs, afin de laisser au plus jeune fils de leur père, né d'une jeune reine favorite, la succession au trône de Pôtala (aujourd'hui Tatta, à l'embouchure de l'Indus). Etablis auprès de l'ermitage du sage Richi Kapila, ils demeuraient dans des cabanes faites avec des branches d'arbres et vivaient du produit de leur chasse. Ils visitaient quelquefois l'ermitage du Richi Kapila. Celui-ci voyant qu'ils avaient très mauvaise mine, leur demanda pourquoi ils étaient si pâles. Ils lui exposèrent alors combien ils souffraient de la continence forcée dans laquelle ils vivaient. Le Richi leur conseilla de prendre pour femmes celles de leurs sœurs qui n'étaient pas nées de la même mère qu'eux. O grand Richi, direntils alors, cela nous serait-il permis? Oui, seigneurs, leur répondit le Richi; des princes bannis peuvent agir de cette manière. Ainsi, se réglant d'après la décision du Richi, ils cohabitèrent avec leurs sœurs qui n'étaient pas de la même mère qu'eux. et en eurent beaucoup d'enfants. Le bruit que faisaient ces enfants interrompait le Richi dans ses méditations, et il désira aller habiter autre part. Cependant ils le prièrent de rester

où il était, et de leur indiquer un autre emplacement pour y vivre. Le Richi leur montra alors l'endroit où ils devaient bâtir une ville; et comme le sol leur avait été donné par Kapila, ils appelèrent cette ville Kapilavastou. Se rappelant la cause de leur bannissement, ils firent une loi d'après laquelle aucun d'eux ne devait épouser une seconde femme de la même tribu et devait se contenter d'une seule épouse. A Pâtala, le roi Ikchvakou Virouthaka, se ressouvenant un jour qu'il avait quatre fils, demanda à ses officiers ce qu'ils étaient devenus. Ils lui répondirent que pour certaine faute il les avait lui-même expulsés du pays, qu'ils s'étaient établis dans le voisinage de l'Himâlaya, qu'ils avaient pris leurs propres sœurs pour épouses, et qu'ils s'étaient considérablement multipliés. Le roi très surpris de ce récit, s'écria plusieurs fois: Çakya! Çakya! (Est-il possible! est-il possible!) Après la mort du vieux roi, son fils cadet lui succéda. Etant mort sans enfants, les princes bannis héritèrent successivement de lui. Les trois premiers n'eurent pas de descendants. Les descendants du quatrième, au nombre de cinquante-cinq mille, ont régné à Kapilavastou. C'est d'eux que descendaient les Çâkyas. »

Le pays des Çâkyas était voisin à l'ouest et au sud du royaume de Kôsala, à peu près Aoudh moderne; au nord et à l'est il était limité par les contreforts de l'Hymâlaya et s'étendait entre les rivières la Rapti et la Rohini, qui se jette dans la Rapti. Le pays beau et riche présentait au nord, où fut située la ville de Kapilavastu, la belle vue des montagnes de l'Hymâlaya, avec leurs cimes neigeuses et leurs pentes couvertes de verdure, et il était égayé par des rivières et des lacs poissoneux. La richesse du pays provenait du sol fertile et très bien cultivé, dont la principale culture était celle du riz; la présence des montagnes offrait aussi une source très riche d'or, toutes sortes de pierres, qui servaient à la construction, et les pierres précieuses:

lapis-lazuli, onyx, agate, etc. à la décoration des palais, des monuments, de divers objets; et les diamants, les émeraudes, les rubis, etc. aux ornements; en outre la position du pays était très avantageuse pour le commerce: entre la région des montagnes et la plaine du Gange.

Hiouen-Thsang écrit du pays natal du Bouddha:

« La terre est grasse et fertile, les semailles et les récoltes ont lieu à des époques régulières; les saisons ne se dérangent jamais; les mœurs des habitants sont douces et paisibles. »

Le prince Çakya-Mouni-Siddartha naquit à Kapilavastou, ville située non loin de la ville Adjodhya, fondée par Manou, au pays des Çakyas, au sud du Nepal; il était fils du roi Çoudhodana et de la reine Maya-Devi; dans le Kanjour tibétain se trouve le récit de la naissance de la reine Maya, mère de Bouddha, de la reine Loumbinî, en honneur de laquelle fut planté le parc Loumbinî; on y expose le motif pour lequel on a donné à la reine Maya-Devi le nom de grande illusion.

« En ce temps-là le roi Sinhahanou régnait dans la ville de Kapilavastou riche, étendue, heureuse, florissante, remplie de créatures et d'habitants nombreux; il n'y avait là ni querelles, ni contestations, ni voleurs; les malades y retrouvaient la santé; le pays était rempli de fruits, de cannes à sucre, de bétail, etc.

Dans la ville de Dêvadâha, riche, étendue, heureuse, etc., régnait le roi Souprabôdha. La reine, la plus belle femme du pays, ravissante à voir, s'appelait Loumbinî. A Dêvadâha demeurait un maître de maison très riche, possédant de grandes propriétés, ayant une fortune égale à celle de Vaiçravana, le dieu des richesses. Il avait un jardin délicieux, rempli de fruits de toutes sortes, de ruisseaux et d'oiseaux de toute espèce qui faisaient entendre leurs chants. Le roi y venait de temps en temps avec la reine et là ils se livraient à la joie. Loumbinî en voyant ce jardin en eut envie et dit: Sire, veuillez me donner ce jardin. Le roi dit: Ce jardin

est à un maitre de maison: comment le donnerais-je? S'il vous est agréable d'avoir un jardin, j'en ferai planter un bien plus beau. Et le roi Souprabôdha fit planter pour la reine Loumbinî un jardin délicieux qu'on appela le jardin de Loumbinî.

« Depuis longtemps le roi Sinhahanou avait cette pensée: Quoiqu'il soit né dans ma famille un roi Tchakravartin, à quoi cela sert-il?

De son côté le roi Souprabôdha pensait: Depuis longtemps je fais partie de la famille de Sinhahanou, mais à quoi cela sert il; si je n'ai pas d'enfants?

« Quelque temps après, il se livra avec la reine au plaisir et à la volupté et celle-ci devint enceinte. Au bout de huit ou neuf mois naquit une fille au corps charmant, agréable à voir, dont les membres et leurs parties étaient bien complets. A cause de la beauté du corps de cette enfant, le roi Souprabôdha, la suite des femmes et les habitants de Dêvadâha furent tous émerveillés. On se demandait si c'était une fille ou le produit d'une illusion. Pendant trois fois sept jours, jusqu'au vingt-unième, on célébra avec pompe la fête de la naissance en demandant quel nom donner à cette enfant.

« Les conseillers dirent: Les habitants de Dêvadâha rassemblés dans les grandes rues, les marchés, les places et les carrefours ont dit avec respect: Pour cette enfant, si son corps est si beau et d'une couleur si parfaite, c'est par l'effet de la maturité complète d'une action antérieure. D'autres ont dit: Ce n'est pas un enfant, c'est plutôt une illusion produite par l'effet d'œuvres diverses. C'est pourquoi le nom de Mâyâ (illusion) est celui qu'il faut lui donner. « La jeune Mâyâ fut confiée à huit nourrices, suivant l'usage. Quand elle fut grande, les devins firent cette prédiction: S'il lui naît un fils doué d'un grand nombre de qualités accomplies, il sera, à cause de sa force, un roi Tchakravartin. « Souprabôdha s'étant de nouveau livré au plaisir et à la volupté, une fille naquit, ayant un beau corps,

charmant la vue et douée de la plus belle couleur. Quand elle fut née, toutes les parties de la ville furent remplies d'une grande clarté. De même que pour Mâyâ, on ne pouvait s'expliquer toutes les perfections de sa beauté. On célébra avec pompe la fête de sa naissance en se demandant quel nom donner à la jeune fille.

« Les conseillers dirent : Le corps de cette enfant étant encore bien plus beau que celui de Mâyâ, il faut l'appeler Mahâmâyâ (grande illusion).

Elle aussi ayant été élevée et étant devenue grande, les devins firent sur elle cette prédiction : Un fils doué des trente-deux signes du grand homme étant né d'elle, il sera un roi Tchakravartin.

« Le roi Souprabôdha envoya un messager au roi Sinhahanou pour lui dire : il m'est né deux filles, Mâyâ et Mahâmâyâ. A l'une il a été prédit qu'elle donnerait le jour à un fils doué de tous les signes excellents et que, à cause de sa force, il serait un roi Tchakravartin. A l'autre, qu'elle donnerait le jour à un fils doué des trente-deux signes du grand homme et qu'il serait (aussi) un roi Tchakravartin. De ces deux filles, choisissez celle que vous voudrez, pour être la femme du roi Çouddhôdana.

« Sinhahanou répondit par ce message : Toutes les deux conviennent au jeune homme, mais comme on ne reconnaît pas à un seul le droit d'avoir deux femmes égales, celle à laquelle on a prédit qu'elle donnerait le jour à un fils doué des trente-deux signes du grand homme est celle que je veux et la seule que je présenterai à la foule assemblée. Et il lui fit préparer une escorte de cinq cents personnes. »

D'après les livres bouddhistes, les vieux prophètes prédirent au père de Çakya-Mouni, que son fils serait ou un roi très glorieux qui ferait de nombreuses conquêtes, ou qu'il abandonnerait son royaume, pour se consacrer à la méditation, et qu'il éclairerait les esprits

et les cœurs par ses saintes prédications, tout cela est vrai, il n'y a rien de légendaire. Les prophètes cherchaient un sol fertile pour y jeter la bonne semence, faisant la prédiction, qui servit de conseil, d'appui au prince, le dirigeant vers la voie des bonnes œuvres, pour le bien du monde entier. La coutume de prédire existait en ce temps-là, comme aussi l'interprétation des songes.

Nous voyons dans le chapitre III de Lalita Vistara nommé: «Pureté complète de race», combien les prophètes et les Richi (les sages) étaient préoccupés de la pensée: quelle est la famille pure et parfaitement instruite, convenable pour que le Bôdhisattva-Bouddha y prenne naissance? Quel est l'homme, doué de toutes les qualités, digne d'être père et quelle est la femme, qui convient pour être la mère du grand Richi.

Dans le palais Dharmôtchaya, l'être pur est assis sur le trône de la bonne Loi. Le Richi est entouré de dieux qui ont une fortune égale, et de Bôdhisattvas à la grande gloire.

Pendant qu'il est assis là, cette pensée est venue: Quelle est la famille pure et parfaitement instruite, convenable pour que le Bôdhisattva y prenne naissance? Et la mère, le père, avec une nature assez pure, où sont-ils?

Et, examinant bien le pays appelé Djambou: Quel est ce Kchattriya magnanime de race royale? Puis s'apercevant que tous ont des défauts, ils n'ont vu que la famille de Çakya qui fut sans défaut

Çouddhôdana, né dans une famille royale, est d'une race de maître des hommes; il a un lignage parfaitement pur; cette famille est heureuse et s'augmente sans confusion, elle est respectée des gens vertueux, elle observe la loi.

Les autres êtres aussi, dans la ville appelée Kapila, sont tous doués des pensées d'une loi pure. Embellie

de parcs, de jardins et de vihâras, la terre natale (du Bôdhisattva) brille dans la ville de Kapila.

Tous ceux qui sont revêtus d'une grande force (comme dignitaires) ont la force de deux ou trois éléphants. Ils excellent à lancer des flèches, et cependant ne frappent pas un autre en vue de conserver leur vie.

La femme ravissante de Çouddhôdana est la première entre mille, car elle a atteint la perfection; ravissant le cœur, comme un produit de l'illusion, elle est désignée par le nom de Mâyâ Dêvî. « Reine-Illusion. »

C'est une beauté parfaite comme une jeune fille des dieux; elle a le corps bien proportionné, les membres sans aucun défaut.

Il n'y a pas un dieu et pas un homme qui se rassasie de voir Mâyâ. Elle n'est ni emportée par l'affection ni entachée de haine; elle est aimable, douce, juste et parle avec bonté.

Modeste et chaste, elle observe la loi. Elle est sans orgueil, sans raideur, sans légèreté, sans détour et sans artifice; elle se plait au renoncement, elle qui a une pensée bienveillante.

Elle apprécie les œuvres, a mis de côté l'usage du mensonge, demeurant toujours dans la vérité; ayant le corps et l'esprit bien retenus. La foule de défauts des femmes répandue tout entière sur la terre, n'existe pas en elle.

Il n'y a pas de femme dans le monde des dieux, dans le monde des Gandharvas, ou dans le monde des hommes, qui soit l'égale de Mâyâ Dêvî.

Où est donc celle qui la surpasse? Voilà bien celle qui convient pour être la mère du grand Richi.

Pendant cinq cents naissances, sans en excepter une, elle a été la mère du Bôdhisattva, et là où Çouddhôdana a été le père. Elle est donc douée des qualités convenables pour être la mère.

Elle reste ferme dans les austérités, comme une

ascète, et, en pratiquant les austérités, toujours d'accord avec la loi : Du consentement du roi, elle a obtenu une grâce : celle de ne pas obéir au désir pendant trente-deux mois.

En quelque lieu qu'elle soit, debout, assise, étendue sur sa couche, sa démarche resplendit, éclairée par la splendeur de ses bonnes œuvres.

Il n'y a pas un dieu, un Asoura ou un homme qui soit capable de la regarder avec une pensée de désir. Tous voient en elle une mère ou une fille, eux qui sont tous dans les voies honorables et doués des qualités des gens respectables.

A cause des bonnes œuvres de Mâyâ Dêvî, la grande famille du roi prospère. Comme il ne fait pas d'invasion dans le pays des rois voisins, la renommée et la gloire augmentent pour ce prince.

De même que Mâyâ est un vase convenable, de même aussi l'être vénérable brille souverainement. On pourra voir ainsi deux êtres doués de qualités supérieures : le fils et sa mère Mâyâ.

Car dans le Djamboudhvadja il n'y a pas de femme capable de porter dans son sein le plus grand des hommes, excepté la reine douée de qualités sans égales, et qui a la force de mille éléphants.

C'est ainsi que ces magnanimes fils des dieux, avec les Bôdhisattvas accomplis à la grande science, louent Mâyâ douée de qualités, et qui est digne d'être la mère du fils de la famille des Çâkyas.

Je citerai maintenant un passage du Chapitre V du Lalita Vistara en prose et en vers (Gâthâs), la partie en prose est empreinte de toute la beauté de la fantaisie orientale et la partie en vers est naturelle, mais en même temps élevée, grandiose et très caractéristique.

« Ainsi, religieux, le Bôdhisattva ayant examiné le temps de sa naissance, pendant qu'il était dans le séjour

excellent du Touchita, fit apparaître huit signes dans la demeure pure du roi Çouddhôdana. Les voici: Cette demeure fut sans herbe, sans troncs d'arbres morts, sans épines, sans gravier, sans sable, sans ordures, bien arrosée çà et là, bien purifiée de toute malpropreté, sans tourbillons poudreux, sans obscurité, sans poussière, sans mouches, sans guêpes, sans moustiques, sans papillons, sans serpents venimeux, remplie de fleurs, devenue unie comme la paume de la main. Tel est le premier signe précurseur.

Des troupes d'oiseaux qui demeurent sur l'Himavat, le roi des montagnes Patragouptas, perroquets, geais, Kôkilas cygnes, hérons, paons, oies, Kounâlas, Kalabingkas, faisans et bien d'autres aux ailes bariolées de belles couleurs, au chant agréable et doux, étant venus là dans la demeure pure du roi Çouddhôdana, se posent sur les terrasses, les balustrades, les arceaux, les œils-de-bœuf, les galeries et les toits du palais; et pleins de joie et s'ébattant, ils témoignent leur allégresse, chacun par son chant. Tel fut le second signe précurseur.

Et ce qu'il y a, dans tous les jardins de plaisance, les parcs et bois de plaisance du roi Çouddhôdana, d'arbres divers à fleurs et à fruits et de saisons diverses, tous à la fois se couvrent de fleurs épanouies. Tel fut le troisième signe précurseur.

Et les étangs, dont l'eau sert à l'usage du roi Çouddhôdana, tous tant qu'ils sont, sont remplis de lotus à mille feuilles, de la grandeur de la roue d'un char. Tel est le quatrième signe précurseur. Et ce qu'il y a, dans la demeure pure du roi Çouddhôdana, d'espèces de mets: Beurre clarifié, huile, miel, jus de canne, sucre, quels qu'ils soient, quoique employés en abondance, ne s'épuisent pas. Tel est le cinquième signe précurseur.

Et ce qu'il y a, dans la demeure excellente et pure du roi Çouddhôdana, au milieu des grands appartements des femmes, de gros tambours, de tambours de terre cuite, de tambours d'airain, de luths, de harpes, de

flûtes, de théorbes, de cymbales, tous les instruments sans exception, rendent d'eux-mêmes et sans être touchés, un son doux et mélodieux. Tel est le sixième signe précurseur.

Et ce qu'il y a, dans la demeure pure et excellente du roi Çouddhôdana de réceptacles où sont l'or, l'argent, les diamants, les perles, les lapis-lazulis, la nacre, le cristal, le corail et le reste des trésors, sans exception s'étant ouverts, apparaissent purs, brillants et tout pleins. Tel est le septième signe précurseur.

Cette demeure fut éclairée de tous les côtés par une lumière parfaitement pure, effaçant les clartés du soleil et de la lune, et produisant le bien-être dans le corps et l'esprit. Tel est le huitième signe précurseur.

Mâyâ-Dêvi s'étant baignée, ayant frotté son corps avec des onguents, couvert ses bras de divers ornements et revêtu les habits de fête les plus beaux et les plus fins; remplie de contentement, de joie et de bonheur, entourée et précédée de dix mille femmes, s'étant approchée de la personne du roi Çouddhôdana assis à l'aise au milieu de la salle de concert, et s'étant assise à sa droite sur un siège d'honneur orné d'un réseau précieux, avec un visage riant et sans froncement de sourcils, parla au roi Çouddhôdana en ces Gâthâs:

Écoutez-moi, excellent Seigneur, protecteur de la terre; la grâce que je vous demande aujourd'hui, accordez-la-moi. L'intention qui fait la joie de mon cœur apprenez-la de moi; ayez le cœur joyeux et satisfait.

J'entreprends, Seigneur, la pratique d'une conduite austère, du jeûne et de la prostration des huit membres, avec une pensée de compassion pour le monde.

Evitant de nuire aux êtres animés, ayant une pensée toujours pure, de même que je suis bonne pour moi-même, je fais de même pour les autres.

Ayant l'esprit bien éloigné du vol, ayant mis de côté l'orgueil et la convoitise, ô roi, je n'obéirai pas, à tort, aux désirs. Demeurant dans la vérité, sans méchanceté,

sans rudesse, je ne prononcerai jamais de vaines paroles opposées à la vertu.

Ayant abandonné la malveillance, la méchanceté, la haine, le trouble et l'orgueil, éloignée de toute convoitise, satisfaite de ma fortune, agissant avec pureté, n'ayant pas un langage trompeur, sans envie, je marcherai dans la voie de ces dix œuvres vertueuses.

Seigneur des hommes, ne faites pas de moi un objet de désir, de moi qui me plais à observer les devoirs d'une conduite austère. Qu'il n'y ait rien de vous, ô roi, qui ne soit méritoire; permettez-moi d'observer longtemps les devoirs d'une conduite austère et le jeûne.

C'est mon désir, Maître des hommes, après être entrée promptement dans les appartements les plus élevés du palais où se perchent les cygnes, toujours entourée de mes amies, de me réjouir agréablement sur une couche semée de fleurs, douce et parfumée.

Qu'il n'y ait ni eunuques ni jeunes gens, qu'aucune femme vulgaire ne se tienne en ma présence; qu'il n'y ait, pour moi, ni figure, ni son, ni odeur désagréables, mais que j'entende des sons doux et mélodieux.

Ceux qui sont arrêtés et liés, qu'on les délivre, tous les hommes dépourvus de biens, faites-les riches. Donnez des vêtements, de la nourriture, des breuvages, des chars attelés et des chevaux pour monture, pendant cette semaine et pour la joie du monde.

Qu'il n'y ai ni dispute, ni querelles, ni paroles dures, mais de l'un à l'autre un esprit bienveillant, des pensées bienveillantes et charitables.

Dans cette ville, que les hommes, les femmes et les enfants se réjouissent ensemble comme les dieux qui sont allés dans le Nandana:

Qu'il n'y ait pas de châtiment par ordre du roi, ni pour les grands, ni pour les petits; ni oppression, ni menaces, ni coups; avec un esprit calme, avec des pensées de bienveillance et douceur, ô roi, regardez toutes les créatures comme un fils unique.

Le roi, après avoir entendu ce discours très agréable, dit: Que tout cela soit, exactement suivant ton désir. Ce qui a été résolu par toi dans ta pensée, la grâce que tu demandes, je te l'accorde.

Et le meilleur des rois, ayant commandé, dit à sa propre suite: Au sommet du plus beau des palais, faites l'ornementation composée d'une profusion de belles fleurs, de parfums et de fumigations choisies, d'ombrelles et de banderolles, embellie par une rangée de Tâlas.

Que vingt mille hommes courageux dans les combats et diversement armés tenant des flèches, des lances, des javelots et des épées, se tenant attentifs à l'endroit où l'on entend la voix des cygnes, fassent la garde, afin que la reine soit sans crainte.

Entourée de femmes, comme une fille des dieux, après s'être baignée et frottée d'onguents, le corps paré des plus beaux vêtements, au son des milliers d'instruments divins qui réjouissent le cœur, que la reine, étant montée, s'assit comme une fille des dieux, sur la couche qui réjouit le cœur, aux pieds incrustés de divers joyaux de grand prix et toute couverte de fleurs variées.

Qu'elle reste sur sa couche après avoir détaché son diadème de pierres précieuses, comme une fille des dieux qui est allée dans le jardin Miçraka.

Mâyâ-Dêvî doucement endormie sur sa couche vit en songe :

Un éléphant blanc comme la neige et l'argent, à six défenses, aux beaux pieds, à la trompe superbe, à la tête bien rouge, est entré dans son sein ; le plus beau des éléphants, à la démarche gracieuse, aux jointures du corps fermes comme le diamant.

Et jamais, par moi, dit la reine, pareil bonheur n'a été vu, entendu ni goûté ; de sorte que, dans un état

de plaisir pour le corps, de bien-être pour l'esprit, j'ai été complètement absorbée par la contemplation.

Après s'être levée de sa couche excellente, Mâyâ-Dêvî étant bien parée d'ornements et de vêtements, ayant le corps et l'esprit dans le bien-être, remplie de joie, d'allégresse et de bonheur, entourée et précédée d'une troupe de femmes, étant descendue du haut du plus beau des palais, se rendit à l'endroit où était le bois d'Açôkas. Assise dans le bois d'Açokas, elle envoya un message au roi Çouddhôdana, en ces termes: Que le roi vienne; la reine désire le voir! Alors le roi Çouddhôdana ayant entendu ces paroles, eut l'esprit rempli de joie et soulevant son corps et s'étant levé de son siége excellent, entouré et précédé des conseillers, des habitants de la ville, de sa suite et de ses parents, se dirigea du côté où était le bois d'Açôkas, et y étant arrivé, il ne put entrer dans le bois, et se sentit lui même comme tout apesanti. Arrêté à la porte du bois d'Açokas, après avoir réfléchi un instant, il récita cette Gâthâ: Je ne me souviens pas d'avoir, quand je me suis trouvé en tête, d'une bataille de braves, senti mon corps aussi pésant qu'aujourd'hui. Je ne puis pas même pénétrer dans le séjour de ma propre famille; qu'est-ce donc qui m'arrive et qui interrogerais-je à ce sujet? Alors, après avoir joint les dix doigts, et fait un mouvement de tête, le maître des hommes entra dans le bois remplis, de respect; puis après avoir regardé Mâyâ, mettant de côté l'orgueil et la fierté, il dit: Que faut-il faire pour vous? de quoi s'agit il? parlez?

La reine Mâyâ raconta le songe au roi Çouddhôdana et lui dit: Il est bon, maître des hommes, que vous fassiez venir promptement ici des brahmanes habiles à expliquer le Véda et les songes, et connaissant les règles de l'astrologie, car ils pronostiqueront si ce songe à moi est empreint de vérité, s'il y a quelque chose d'heureux pour moi ou de malheureux pour la famille.

Après avoir entendu ce discours, le roi fit, à l'instant même, venir des brahmanes savants dans le Vêda et la lecture des livres sacrés.

Les brahmanes parlèrent ainsi : Vous obtiendrez une grande joie ; il vous naîtra un fils avec un corps paré de signes, noble descendant d'une famille de rois, Tchakravartin magnanime. Si, après avoir abandonné l'amour, la royauté et le palais, il s'en va errer en religieux, exempt de passion, par compassion pour tous les mondes, il sera un Bouddha digne des offrandes des trois mondes, qui, avec la saveur excellente de l'Amirta, rassasiera tous les mondes.

Parmi des sculptures de Barhut s'en trouve une, qui représente la reine Mâyâ couchée sur un lit, vêtue et ornée de bracelets et de colliers, la reine est entourée de servantes ; la sculpture représente la nuit, la reine dort, à ses pieds est placée une lampe allumée : au-dessus de la reine on voit descendre un éléphant.

L'inscription de cette sculpture consiste en deux mots : « Bhagavaṭo okkanti » c'est-à dire « descente de Bhagavat ou du Bouddha » ; c'est le songe de la reine Mâyâ.

« Alors la reine Mâyâ, par le pouvoir de la splendeur du Bôdhisattva lui-même, ayant connu que le temps de la naissance du Bôddhisattva était venu, à la première veille de la nuit, étant aller trouver le roi Çouddhôdana, lui adressa ces Gâthas :

Sire, écoutez-moi vous dire quelle est ma pensée. Il y a bien longtemps que l'idée d'un jardin m'est venue. Si ce n'est pour vous ni un déplaisir, ni une gêne, ni un trouble, puisse-je aller promptement à la terre du jardin de plaisance !

Vous êtes ici soumis à la pénitence, appliqué aux pensées de la loi ; pour moi, je porte un être pur entré en moi depuis lóngtemps. Les Sâlas, les plus

beaux des arbres sont couverts de fleurs épanouies; il est convenable, ô roi, d'aller à la terre du jardin de plaisance.

La plus belle des saisons, le printemps, est pour les femmes une occasion de se parer. Les chants des Kôkilas et des paons résonnent au milieu des bois. Pure, brillante et variée, voltige la poussière des fleurs.

Eh bien, donnez l'ordre, sans retard.

Après avoir entendu ce discours de la reine, le maître des rois, satisfait et l'esprit joyeux, dit aux gens de sa suite: Faites préparer les chevaux, les éléphants, les chars et les fantassins; ornez le jardin Loumbini qui a les qualités par excellence.

Faites préparer vingt mille éléphants pareils aux montagnes bleuâtres, ayant la couleur des nuages, bien parés de perles et d'or, enveloppés de réseaux d'or, aux flancs ornés de clochettes, les rois des éléphants à six défenses. Faites préparer vingt mille chevaux blancs comme la neige et l'argent, aux belles crinières tressées, aux flancs ornés d'or, avec des réseaux auxquels pendent des clochettes, légers et rapides comme le vent, pour être les montures du roi. Faites préparer promptement des troupes de guerriers courageux, aimant les combats, ayant à la main des épées, des arcs, des flèches, des javelots, au nombre de vingt mille et qu'ils gardent avec respect Mâyâ et sa suite: Parez le jardin de Loumbini d'ornements d'or et de perles; décorez tous les arbres d'un grand nombre de vêtements précieux de toute espèce, comme le Nandana des dieux embelli de toutes sortes de fleurs. Les serviteurs ayant entendu ces paroles, les montures furent aussitôt préparées et le jardin de Loumbini décoré.

Les serviteurs dirent:

Victoire! victoire! prince des hommes, conservez longtemps la vie. Tout a été fait comme vous avez dit. Le temps est venu, Seigneur, voyez!

Alors le meilleur prince des hommes ayant l'esprit

joyeux, étant entré dans le plus beau des palais, parla ainsi aux femmes : Que celle à qui je suis cher et celle qui désire me plaire, que celle-là exécute mes ordres en parant sa personne.

Les vêtements imprégnés des plus doux parfums, aux couleurs variées, mœlleux et ravissant le cœur, revêtez-les avec joie ; parez-vous de colliers de perles étalés sur votre poitrine ; montrez toutes, aujourd'hui, la splendeur de vos parures.

Préparez des tambours, des luths, des flûtes, des harpes, des tambourins, cent mille instruments ravissant le cœur ; rendez plus grande la joie des filles des dieux. Après avoir entendu la douceur des sens, que les divinités elles-mêmes soient charmées.

Qu'elle soit seule dans ce meilleur des chars, la reine Mâyâ, que ni un homme, ni une autre femme n'y monte ! Que des femmes aux vêtements variés traînent le char. Qu'on ne fasse entendre nulle part un son desagréable ou discordant. Les chevaux, les éléphants, les chars, les soldats, toute l'armée heureuse qui se tenait à la porte du roi fit entendre un grand bruit pareil à celui de la mer agitée, quand la reine Mâyâ sortant du palais arriva au seuil de la porte. Cent mille cloches résonnèrent en signe de bénédiction. »

Quand la reine Mâyâ-Dêvî entourée de sa suite entra dans le jardin Loumbini elle alla se promener de bosquet en bosquet, puis s'avança vers un grand arbre Plakcha, le plus précieux de tous les arbres. Ce récit, en prose, (du Lalita Vistara) de la naissance de Çakya-Mouni est accompagné d'une description de miracles, très intéressante au point de vue artistique, prouvant la richesse de la fantaisie des Aryens : la reine Mâyâ-Dêvî s'approchant de l'arbre Plakcha, étendit le bras droit, pareil à la vue d'un éclair dans le ciel, puis ayant saisi une branche du Plakcha, en signe de bénédictions elle regarda l'étendue du ciel en faisant un bâillement, et resta immobile. Les dieux s'approchèrent

de la reine pour la servir et lui faire une escorte d'honneur; et ils reçurent le Bôdhisattva qui sortit du côté droit de sa mère; au moment même de sa naissance un grand lotus perçant la terre apparût. Nanda et Oupananda, tous les deux rois des Nâgas, se montrant à mi-corps dans l'étendue du ciel et ayant fait apparaître deux courants d'eau froide et chaude, baignèrent le Bôdhisattva. Çakra, Brahmà, les gardiens du monde, marchent en avant, et bien d'autres fils des dieux, au nombre de plusieurs centaines de mille, qui aussitôt que le Bôdhisattva est né, avec toutes sortes d'eaux de senteur, avec des fleurs fraîches, baignent et couvrent son corps. Dans l'air, deux Tchâmaras et un parasol précieux apparurent. Et l'enfant se tenant sur le grand lotus, regarda les dix points de l'espace, avec le coup d'œil du lion, avec le coup d'œil du grand homme.

Les traditions bouddhistes nous disent, que la reine Mâyâ-Dêvi aussitôt après la naissance de l'enfant mourut. Siddartha fut confié aux soins de Mâyâ-sœur de la reine, qui est devenue l'épouse du roi Çouddhôdana.

Je retourne au sujet de la prédiction faite au prince Siddartha. Les prophètes allaient dans les divers pays et voyaient que la vie y était devenue difficile, les lois étaient d'une sévérité excessive, opprimaient les peuples aryens, qui désiraient ardemment un soulagement et espéraient que le libérateur viendrait. Les prophètes, en les consolant faisaient leur possible pour les raffermir en cette espérance.

Un de ces prophètes, arrivant au pays où régnait le bon roi Çouddhôdana, au peuple pieux, où la beauté de la nature et la douceur du climat disposait à la mansuétude des tendences, apprenant la naissance du prince, entra au palais pour lui prédire son destin, puis lorsqu'il vit cet enfant sain et beau, né d'une femme douce de nature, la pensée lui vint, que peut-être, ce prince serait le libérateur que l'on attendait si ardemment, s'il

voulait seulement renoncer à la puissance, à la vaine gloire d'un vainqueur dans les combats.

Et c'est ainsi que la prédiction fut faite au prince nouveau-né.

Voici ce que disent à ce sujet les Gâthâs du Lalita Vistara.

« Après avoir vu les troupes des dieux placées dans l'étendue des cieux proclamant la renommée du Bouddha, Asita, le devin Richi, étant allé sur le mont Hima, fut rempli de la plus grande joie. — Quel est donc ce nom de Bouddha dont l'effet est d'apporter la joie à tous les êtres? Mon corps est rempli de bien-être, et mon esprit apaisé, éprouve un calme suprême.

Serait-ce un dieu ou bien un Asoura, un Garouda ou bien un Kinnara? Le nom de Bouddha, qu'est-ce que ce titre inconnu auparavant, qui apporte la joie et le plaisir? Avec son oeil divin le Richi regarde, aux dix points de l'espace, les montagnes, la terre, la mer, et voit bien des choses merveilleuses sur la terre, la montagne et la mer.

Cette lumière aux belles couleurs qui brille réjouit le corps, et puisque des rameaux délicats de corail sont nés sur le sommet de la montagne, puisque les arbres sont chargés de fleurs et ornés de fruits divers, il est clair que, dans les trois mondes, il y aura bientôt l'apparition d'un joyau.

Puisque la terre brille, tout entière unie et sans tâche comme la paume de la main, puisque les dieux, le cœur rempli de joie, agitent des vêtements dans le ciel; puisque sur la mer, séjour du roi des Nâgas, des joyaux merveilleux surnagent, il est clair que le joyau des Djinas, producteur de la mine de la loi, est apparu dans le séjour du Djambou.

Puisque les misères des voies mauvaises sont apaisées, les êtres délivrés de la douleur et remplis d'aise; puisque les troupes des dieux qui sont dans l'étendue des cieux s'en vont remplis de joie, puisqu'ils font entendre le son

doux et allant au cœur de chants divins, ces choses-là sont les signes que, dans les trois mondes, il y a l'apparition d'un joyau.

Asita regarde le pays qu'on appelle Djambou avec son œil divin, et il voit dans la ville appellée Kapila, la ville par excellence, dans la demeure du roi Couddhôdana, celui qui est né portant les signes de l'éclat, du mérite, égal en force à Nârâyana. A cette vue son cœur étant rempli de joie, la force du Richi, au cœur joyeux, fut augmentée.

Empressé et se hâtant, l'esprit plein d'étonnement étant aller, accompagné de son disciple, à Kapila, la ville par excellence, il se tint à la porte du prince des hommes. En voyant plusieurs Niyoutas de Kôtis d'êtres attachés au roi, le vieux Richi, dit au cocher du roi: Annonce promptement qu'un Richi se tint à la porte.

Celui-ci ayant entendu et étant aussitôt entré dans le palais du roi, lui parla ainsi: A la porte, sire, se tient un ascète, vieux et cassé. Cet excellent Richi se fait une joie d'entrer dans la maison du roi. Que votre permission soit donnée, ô le meilleur des souverains; donnez-moi l'ordre de son entrée.

Et ayant fait placer un siège pour lui, le roi dit: Va et donne-lui la permission d'entrer. Asita après avoir entendu les paroles du cocher fut rempli de joie, de plaisir et de bonheur, comme l'homme altéré qui désirait de l'eau fraiche et l'affamé après avoir pris de la nourriture. Telle fut la joie qu'éprouva le meilleur des Richis, à voir le plus élevé des êtres.

Sois victorieux, ô roi, dit-il joyeux, conserve longtemps la vie! Et après lui avoir ainsi souhaité la prospérité, il s'assit, celui qui est calme, qui a l'esprit dompté et les sens apaisés. Le roi, s'adressant à ce meilleur des Mounis, lui dit: Quelle est la cause de ta venue dans la demeure du roi des hommes? Dis-le promptement, ô Mouni.

Un fils t'est né de la plus grande beauté, arrivé à

l'autre rive, doué d'une grande splendeur, armé des trente-deux signes excellents, fort comme Nârâyana. Le voir est mon désir, ô Maître des hommes, ce Sarvârthasiddha ton fils. Voilà la raison pour laquelle je suis venu, et il n'y a pas d'autre affaire pour moi! Bien! tu es le bienvenu dans ta demande et je suis content de te voir. Mais le jeune prince est endormi; la faveur de le voir est impossible maintenant.

Attends un instant, et tu le verras, pareil à la pleine lune sans tâche parée de la foule des étoiles.

Et quand fut éveillé ce meilleur des cochers, qui a l'éclat de la lune en son plein, le roi ayant pris celui qui a le corps pareil au feu, qui a un éclat surpassant celui du soleil: — Eh bien, Richi, regarde celui qui est honoré par les dieux et les hommes, qui a l'aspect de l'or le plus fin. Et ayant vu ses beaux pieds, tous les deux marqués d'une roue, s'étant levé en joignant les mains avec respect, puis l'ayant pris contre sa poitrine, le Richi magnanime, versé dans les Çâstras, l'examina en méditant. Il vit, armé de signes excellents, celui qui a la force de Nârâyana; ayant secoué la tête, celui qui est versé dans les Védas et les Çastras, il vit les deux voies de celui-ci:

Ou il sera un puissant roi Tchakravartin, ou un Bouddha, le meilleur du monde. Ayant versé une larme, ayant le corps et l'esprit très abattus, il se mit à soupirer profondément.

Le meilleur des rois fut inquiet. — Pourquoi le Brahmane pleure-t-il? Ce n'est pas, sans doute, une fatalité que Asita voit, concernant mon Sarvârthasiddha.

La vérité, dis-la. Pourquoi pleures-tu, Richi? Est ce bon ou mauvais? — Il n'y a ici ni malheur ni entrave pour ton Sarvârthasiddha. C'est sur moi-même que je me lamente, maître des hommes! parce que je suis vieux et cassé; parce que celui-ci sera Bouddha, honoré du monde quand il prêchera la loi.

Et je ne le verrai pas, avec un œil rempli de joie!

voilà la raison pour laquelle je pleure. Pour celui sur le corps duquel sont les trente-deux signes excellents, sans tâche, il y a deux voies et pas une troisième, sache-le, ô roi: Il sera un roi Tchakravartin, ou bien un Bouddha le plus élevé du monde.

Celui-ci ne sera pas attiré par les qualités du désir; mais, au contraire, il sera Bouddha. Après avoir entendu la prédiction du Richi, le maître des hommes rempli de joie et de bonheur se leva, et les mains jointes, salua avec respect les pieds de l'enfant en disant: Toi qui es visiblement honoré par les dieux et loué par les Richis, doué d'une grande force.

Je te salue, conducteur excellent de la caravane des êtres, honoré par toute créature dans les trois mondes.

Asita joyeux dit alors au fils de sa sœur: Que ma parole soit écoutée! Quand tu apprendras que celui-ci est un Bouddha doué de l'intelligence, qui, dans le monde, tourne la roue de la loi, vite, entre en religion, sous la direction de ce Mouni, et du obtiendras la délivrance.

Après avoir salué les deux pieds de l'enfant et avoir tourné trois fois autour de lui en présentant le côté droit, l'excellent Mouni dit:

Les profits que tu as obtenus, ô roi, sont beaux et abondants, puisque tu as un tel fils. Le monde, comprenant les dieux et les hommes, il le rassasiera avec la loi!

Et sortant de la ville appelée Kapila, le meilleur des Richis s'arrêta dans la forêt, dans son ermitage. »

Chapitre III.

Dès son enfance, le prince Siddartha Çakya-Mouni, avait eu le caractère doux et pensif et il était doué d'une grande intelligence. Il grandissait entouré des soins les plus tendres de son père, le roi Çouddhôdana, et de sa tante, la reine Mâyâ, qui lui remplaçait sa mère.

L'enfant attirait vers lui l'affection sincère des personnes qui l'entouraient, par son esprit et sa douceur.

Comme exemple de sa bonté, je citerai un acte de sa vie : il n'avait alors que 12 ans, il était un jour à la chasse avec son cousin, lorsque celui-ci blessa un cygne. L'oiseau tomba auprès du prince, qui était assis en ce moment, suivant l'histoire, avec les jambes croisées, comme ordinairement s'asseyait Bouddha. Le prince ôta la flèche de la plaie de l'oiseau, qui souffrait, il prit des feuilles fraîches, qu'il posa sur la blessure et calma la douleur. Ensuite, il enfonça la flèche dans sa propre main, afin de ressentir les mêmes sentiments que l'oiseau et frémit de douleur.... Ce sentiment lui avait été jusqu'alors inconnu, il soigna ainsi l'oiseau jusqu'à sa complète guérison.

Il n'y a rien de légendaire en ce récit, voilà pourquoi je l'ai cité. Selon l'usage des aryens, les princes allaient à la chasse. On chassait aussi le cygne, car l'oiseau offrait un beau point de mire commode par sa grandeur même. La douce et noble nature de Çakya-Mouni se révoltait contre le plaisir que pouvait procurer la souf-

france *aux autres* créatures. J'ai trouvé l'affirmation de cela aussi dans l'édit du roi Açoka, qui, étant sous l'influence de Bouddha, défendit la chasse, pour que les gens ne passent se procurer un plaisir qui sera suivi de la souffrance d'autres créatures.

Siddartha, comme fils de roi. reçut la plus haute éducation, qu'en son temps recevaient les Indous de la classe des bramhanes et des Kchatryas. Etant doué d'un esprit studieux, voulant tout comprendre et savoir, il se donnait aux études sérieuses, sous la direction des meilleurs pédagogues et savants de son temps ; il passait les jours de son enfance et de son adolescence au sein de la nature, l'observant et méditant. Les nuits claires de pleine lune, avec la voute céleste étoilée, l'impressionnaient ; il aimait à penser durant ces nuits solennelles, il aimait à observer le mouvement des corps célestes, les changements de lumière et les effets qu'ils provoquaient, il questionnait à ce sujet les astronomes, qui lui en donnaient l'explication ; c'étaient des savants bramhanes, qui faisaient aussi des prédictions d'après les astres! Le jeune prince s'occupait aussi de géométrie avec les meilleurs architectes mathématiciens de son temps, qui construisaient des palais, des temples, des monuments etc.. très compliqués, résultat des combinaisons des corps et des plans géométriques.*

Les classes élevées qui commandaient les bâtiments et surtout les rois, desquels dépendaient d'élever les palais, les monuments et les principales constructions de la ville, devaient recevoir l'instruction nécessaire.

L'architecture du temps de Çakya-Mouni était déjà arrivée à un haut degré ; les constructions étaient solides, mais en même temps belles, bien proportionnées donnant ainsi l'aspect de légèreté ; ce n'était donc pas difficile aux architectes des époques postérieures de porter cet art à son apogée, en construisant des édifices

* Dans l'intérieur, les murs des palais étaient décorés de mosaïque et d'ornements, résultat de combinaisons géométriques.

vastes, solides, grandioses, avec toute la legéreté des bonnes proportions et de les varier selon les pays, la nature et les goûts de leurs contemporains.

Siddhartha faisait aussi des calculs très compliqués, comme d'ordinaire les fils des Kchatryas, Brahmanes et ceux des riches commerçants; les études préparatoires dans les mathématiques étaient aussi nécessaires pour le commerce. Les rois eux-mêmes s'occupaient de commerce, fixaient les prix pour les marchandises, recevaient un certain intérêt du bénéfice, entretenaient l'armée, élevaient des édifices à leur compte, en général faisaient un calcul compliqué. Le pays des Çâkyas faisait un commerce animé avec des pays voisins et lointains et c'est ainsi que le jeune prince eut l'idée de l'existence de différents peuples et états de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe. Les commerçants, apportant diverses marchandises, parlaient de la nature et des mœurs de leurs pays et c'étaient les esclaves de la Grèce et de Perse, et d'autres pays qui servaient de traducteurs; quelquefois c'étaient les marchands eux-mêmes, qui connaissaient différentes langues et s'expliquaient, ou qui tenaient auprès d'eux des émigrants de l'Inde, qui leur servaient de guides expérimentés et de traducteurs. Le jeune prince connaissait l'histoire de son pays, l'histoire du monde telle que la décrivaient les Védas, il étudia les épopées, les légendes, les fables et les proverbes de Patchatandra, qui appartiennent à diverses époques, mais les premières rédactions sont d'une époque bien reculée.

La période brahmanique, avec la division en castes, la croissante sévérité des lois, se faisant grièvement sentir sur l'humeur, et la vie du peuple arien, n'a cependant pas aneantit l'art de composer les vers, cette force créatrice continua à se développer, variant dans son caractère, prenant souvent des nuances de tristesse. Dans le programme des jeunes Brahmanes et Kchatryas entrait aussi l'étude des vers, des hymnes, des poèmes,

des fables, des épopées et ceux qui étaient doués, composaient aussi des vers. Siddartha nature impressioniste et bien douée, connaissant les œuvres poétiques de son peuple, aimant la nature, l'observation et la méditation, exposait éloquemment la richesse de ses pensées et de ses sentiments. Il composait lui-même des vers, le lecteur verra plus tard, comment le jeune prince chanta, en Gâthâs, son idéal de la femme, de la fiancée et de l'épouse désirée: incarnation de beauté physique en pleine harmonie avec son monde intérieur, riche par les trésors de l'esprit, de la bonté, de la modestie et de la bonne éducation, ayant en même temps un caractère fort, sachant se gouverner et agir dans la voie de la bonté. Je citerai un peu plus tard ces vers, consacrés à l'idéal de la femme, traduits de l'original aryen „Gâthâs" en langue française, en prose, par le professeur Foucaux. J'ajouterai à cette analyse du caractère, des talents et de l'instruction du jeune prince, qui aimait la musique et jouait de différents instruments.

A mesure que le prince Siddartha grandissait, il devenait toujours plus pensif, recherchait de plus en plus la solitude et aimait à observer la nature et s'abandonnait à la méditation. La compagnie bruyante de ses camarades ne l'attirait pas. La chasse, une des principales distractions des rois et des Kchatryas, à laquelle se livrait la jeunesse et qui est toujours unie avec la souffrance des autres créatures, n'apportait au jeune prince qu'un sentiment de tristesse et il s'éloignait de ce divertissement.

« Le printemps étant passé, (disent les Gâthâs de Lalita Vistara, chapitre XI nommé: le village des laboureurs) quand est venu le premier mois de l'été, rempli de fleurs, de boutons et de jeunes branches, tout retentissant du chant des cigognes, des paons, des perroquets et des geais, les fils de Çâkya, en grand nombre, s'en vont au dehors. Tchanda, entouré de jeunes gens, dit: allons, sortons pour aller voir le jeune prince. — Pourquoi

resteriez-vous à la maison, comme un Brahmane? Allons! Courons inviter l'assemblée des femmes!

A l'heure de midi, l'être parfaitement pur, entouré de cinq cents serviteurs qui vont avec lui, sans avoir averti ni son père ni sa mère, Siddartha s'en va au village des laboureurs.

Et dans ce village des laboureurs du meilleur des rois, il y avait un arbre Djambou aux nombreux rameaux étendus. Après avoir vu le travail, éclairé et affecté par la douleur il dit: maudit soit ce qui est composé, qui produit de nombreuses douleurs!

Puis, étant allé à l'ombre du Djambou, l'esprit bien discipliné, après avoir pris des herbes et les avoir lui-même étendues en tapis, s'étant assis les jambes croisées et ayant redressé son corps, le Bôdhisattva se livra aux quatre contemplations, qui sont celles de la vertu.»

Le roi Çouddhodana voyant le caractère doux et pensif de son fils et son inclination à la solitude, craignit l'accomplissement des prédictions, annonçant que son fils quitterait le royaume, rassembla les personnes les plus respectables de sa cour, afin de prendre conseil avec eux pour faire éviter à Siddartha la destinée du prédicateur, prédite par les prophètes. Les conseillers proposèrent au roi de marier le jeune prince et par les chaînes de l'amour de le faire renoncer à la solitude et à la méditation et de l'attacher à la famille, au royaume et au pouvoir. Le roi dit: (chapitre XII-Lalita Vistara) le jeune homme est difficile à gagner. Nous l'avertirons donc en lui disant: quelle est la jeune fille qui te plait? Puis tous s'étant rassemblés dirent au jeune homme l'affaire dont il était question.

«Le jeune prince dit: Dans sept jours vous entendrez ma réponse. Et le Bôdhisattva se mit à penser: Je le sais, les maux du désir sont sans fin; ils sont des racines de douleurs, accompagnés de chagrins, de combats et d'inimitiés; ils sont pareils à la feuille vénéneuse qui fait peur, pareils au feu, pareils au

tranchant de l'épée. Pour les qualités du désir, je n'ai ni goût ni inclination et je ne me plais point au milieu d'une troupe de femmes, moi qui dois demeurer dans un bois silencieux et l'esprit apaisé par le bonheur de la méditation et de la contemplation. Et ayant encore réfléchi en déployant la science des moyens, en pensant à produire la maturité complète des êtres, il fut pris d'une grande compassion, et, au même instant, récita ces Gâthâs. Au milieu de la végétation confuse d'un marais les lotus grandissent; au milieu de la foule des hommes, le roi reçoit les hommages. Quand les Bôdhisattvas obtiennent le meilleur entourage, c'est lorsqu'ils disciplinent des centaines de millions d'êtres pour l'immortalité.

Ce qu'il y a eu de savants Bôdhisattvas antérieurs se sont montrés avec une épouse et un fils ainsi qu'une suite de femmes. Et cependant ils n'ont pas été agités par le désir ni détournés des délices de la contemplation. Eh bien, j'imiterai, moi aussi, les qualités de ceux-ci.

Une femme qui serait vulgaire ne me conviendrait pas, qui n'aurait pas les qualités de la bonne conduite et le reste, toujours disant la vérité.

Cette qui réjouit vraiment mon esprit est modeste et très pure de corps, de naissance, de famille et de race.

Et il écrivit en Gâthâs une liste de qualités en disant: s'il y a une jeune fille comme celle-là, ô mon Père, tu peux la choisir pour moi. Je ne veux point d'une créature vulgaire et sans éducation.

Celle dont je décris les qualités, tu peux la choisir pour moi.

Dans la fleur de la jeunesse et de la beauté, et pourtant sans orgueil de sa beauté; comme une mère ou une sœur qu'elle agisse avec un esprit de bienveillance. Se plaisant au renoncement, accoutumée à faire des dons aux Çramanas et aux Brahmanes. Une pareille femme, ô mon père, tu peux la choisir pour moi.

Sans orgueil, sans méchanceté, ni aigreur, sans ruse,

sans envie, sans artifice, non détournée de la droiture. Que pas même en songe, elle n'ait eu de pensée pour un autre homme, satisfaite de son mari; qu'elle soit toujours retenue et modeste.

Qu'elle ne soit ni fière, ni hautaine, ni présomptueuse. Modeste et ayant mis de côté tout orgueil, comme si elle était une esclave.

Qu'elle soit sans passion pour les liqueurs, qu'exempte de convoitise et évitant de demander, elle soit satisfaite de sa fortune.

Ferme dans la vérité, ni légère, ni étourdie, ni orgueilleuse et revêtue du vêtement de la pudeur; qu'elle n'aime ni les spectacles ni les fêtes, toujours appliquée à la loi, se conservant toujours pure de corps, de parole et de pensée.

Sans goût pour le sommeil et la paresse, ni troublée par l'orgueil; remplie de jugement, faisant de bonnes actions, et pratiquant toujours la loi. Respectant son beau père et sa belle mère comme un précepteur spirituel; bonne pour les esclaves des deux sexes comme pour elle-même.

Qu'elle dorme la dernière et sorte la première de son lit; agissant avec bienveillance, sans affectation, comme une mère. S'il y a une pareille femme, maître des hommes, choisis-la pour moi. »

« Cependant le roi Çouddhôdana ayant fait réciter ces Gâthâs, s'adressa au Pourôhita: Toi, grand Brahmane, va, et étant entré dans toutes les maisons de Kapilavastou, la grande cité, examine les jeunes filles. Celle en qui ces qualités seront reconnues, qu'elle soit la fille d'un Kchatrya, d'un Brahmane, d'un Vâiçya ou d'un Çoûdra, amène-nous cette jeune fille. Pourquoi celà? C'est que le jeune homme ne regarde pas à la race; le jeune homme regarde seulement aux qualités. Et, en ce moment, il prononça ces Gâthâs: Que ce soit la fille d'un Brahmane, d'un Kchatrya, d'un Vâiçya et même d'un Çoudra, celle qui a èu partage ces qualités, amène-la moi.

Mon fils n'est ébloui ni par la famille ni par la race ; les qualités réelles et la vertu, voilà en quoi son esprit se complait. »

Le roi Çouddhôdana fut tellement impressionné de cet idéal de femme chanté par son fils, qu'il se fit solennellement dans ses conceptions toute une révolution ; il fut entièrement pénétré de cette idée que l'origine d'une personne ne doit pas avoir de l'importance, une fois qu'elle possède toutes les plus rares qualités. Le roi transmit la volonté de son fils au Brahmane, qui de même que le roi fut impressionné et enthousiasmé des idées du jeune prince. En ce temps là, où existait la sévère division des castes, on traitait le Soudra avec mépris, tandis qu'on considérait le roi comme le représentant de la volonté et du pouvoir divins: « on ne doit pas mépriser un monarque, dit la loi de Manou, même encore dans l'enfance, en se disant : c'est un simple mortel, car c'est une grande divinité qui réside sous cette forme humaine. »

Le jeune prince ne voulant pas qu'on fit attention à l'origine de la jeune fille qu'on lui choisirait pour fiancée (qu'elle soit fille d'un Brahmane, d'un Kchatryas, d'un Vâiçyas ou d'un Soudra), pourvu qu'elle soit douée de toutes les qualités voulues, faisait toute une révolution dans les idées et les coutumes établies, en apportant ainsi la nouvelle idée de l'égalité entre tous les hommes et son voeu qu'on accorde l'estime à un homme non selon sa position sociale, mais selon ses qualités et mérites personnels.

Alors, religieux, le Brahmane ayant pris cette liste en Gâthâs, s'en alla dans la grande cité de Kapilavastou, examinant une maison après l'autre, cherchant à voir une jeune fille douée de qualités semblables ; et n'en voyant pas une qui en fût douée, il arriva successivement jusqu'à la demeure de Dandapâni, de la famille des Çâkyas. Arrivé là il aperçut une jeune fille remarquablement belle et gràcieuse, charmant la

vue par l'éclat de ses belles couleurs; dans la première fleur de la jeunesse et désignée comme la perle des femmes.

Cependant la jeune fille ayant touché les deux pieds du Brahmane Pourônita lui parla ainsi : Grand Brahmane, qu'y a-t-il pour votre service ? Le Brahmane lui répondit par cette Gâthâ:

Le fils de Çouddhôdana, doué de la plus grande beauté, est marqué de trente-deux signes et doué de l'éclat des qualités. Une liste des qualités des femmes a été écrite par lui. Celle qui a ces qualités sera son épouse.

La jeune fille ayant parcouru cette liste, montra un visage riant, et répondit au Brahmane par cette Gâtha: Brahmane, j'ai en moi toutes les qualités convenables.

Que cet aimable et beau jeune homme soit mon époux! Le jeune homme a parlé; si c'est son désir, point de retard; il ne pourrait demeurer avec une personne vulgaire et sans éducation.

Le roi fit annoncer à son de cloche dans la grande cité de Kapilavastou: Dans sept jours, le prince se fera voir et distribuera aux jeunes filles de ravissantes parures. Que ce jour là toutes les jeunes filles se réunissent dans la salle d'assemblée.

Le jour fixé par le roi toutes les jeunes filles de Kapilavastou se réunirent au palais. Timides, les yeux baissés, elles passèrent devant le jeune prince qui leur distribuait des parures; il ne lui restait plus de cadeaux, quand en dernier s'approcha de lui, Gôpâ la belle, gracieuse créature, qui d'une voix mélodieuse pénétrant au cœur, regarda de ses beaux grands yeux, pleins d'esprit, Siddartha et lui dit: le jeune prince n'a-t-il pas de cadeau à me faire?

Les gens de la cour, qui suivaient les mouvements et l'expression du jeune prince, virent Siddartha qui était d'abord assez indifférent et complètement calme, changer d'expression en apercevant la gracieuse Gôpâ;

il fut ému et enthousiasmé de la jeune fille, se leva de son siège et mit au cou de Gôpâ son propre collier. On sentit que ces deux êtres si nobles et si beaux s'aimaient et présentaient ensemble une charmante harmonie.

Le roi Çouddhôdana dit au père de Gôpâ : la jeune fille qui est la tienne, il faut la donner à mon fils. Dandâpâni répondit : Seigneur, le prince a grandi dans la molesse au milieu du palais, et c'est une loi de notre famille de donner notre fille à un homme habile dans les arts et non à celui qui ne l'est pas. Le jeune prince n'excelle pas dans les arts ; il ne connaît ni les règles de l'escrime, ni celles de l'exercice de l'arc, ni celles du pugilat, ni celles de la lutte. Le roi Çouddhôdana attristé transmit à son fils les paroles de Dandâpâni. Siddartha calma son père en disant, que s'il n'exerçait pas ces arts c'était parce que cela ne lui plaisait pas, mais qu'il était adroit et fort de nature et qu'il espérait ne pas être moins habile que les autres ; en effet Siddartha sortit vainqueur d'une épreuve faite devant une assemblée.

Gôpâ de même que le jeune prince avait l'esprit très éclairé, indépendant et noble, elle produisit aussi une certaine révolution au palais par ses coutumes et ses idées ; en présence de son beau-père et de sa belle-mère et des gens de la maison, quels qu'ils fussent, elle ne voilait pas son visage. « Ceux-ci se disaient, en la blâmant avec sévérité ; cette jeune femme a un maintien relâché, car elle n'est jamais voilée. (Lalita-Vistara chap. XII.)

Alors Gôpâ, de la famille de Çâkya, ayant appris cela, récita ces Gâthâs en présence de tous les gens de la maison : Découverte, une personne honorable brille assise, debout ou marchant ; le joyau Mani, au sommet d'un étendard, apparaît plus brillant.

Partout brille la personne honorable qui est sans péché ; quelque paré qu'il soit l'insensé qui commet le péché ne brille pas.

Ceux qui se sont rendus maîtres de leur corps et ont bien dompté les défauts du corps ; ceux qui, maîtres de leurs paroles, ont toujours des paroles réservées ; ceux qui, ayant réprimé leurs sens, sont calmes et ont l'esprit apaisé, pourquoi des gens semblables se voileraient-ils le visage ?

Quand même ils couvriraient leur corps de mille vêtements, ceux qui, avec un esprit dissipé, n'ont ni honte ni modestie, et qui, sans aucune de ces qualités, n'ont pas non plus un langage véridique, s'en vont par le monde plus nus que ceux qui sont nus.

Celles qui, ayant l'esprit gardé et les sens toujours domptés, satisfaites de leur époux, ne pensent pas à un autre que lui, apparaissent, sans voile, brillantes comme le soleil et la lune, pourquoi de telles personnes voileraient-elles leur visage ? Ils connaissent mes intentions les Richis magnanimes habiles à pénétrer la pensée des autres, de même que les assemblées des dieux connaissent ma conduite, mes qualités, ma retenue et ma modestie, pourquoi donc me voilerais-je le visage ? »

Le roi prononça : puisque mon fils est orné de qualités, et puisque cette jeune fille aussi brille par ses qualités, ces deux êtres purs réunis sont comme le beurre clarifié et l'essence du beurre clarifié.

On fêta le mariage..... Le roi Çouddhôdana leur donna un beau palais, où ils étaient entourés d'une joyeuse compagnie de jeunes filles, qui dansaient, chantaient, faisaient de la musique sur différents instruments, leur rendant ainsi la vie agréable.

Etant dans son palais, Siddartha a cependant voulu un jour connaître sa ville. Son père, justement préoccupé de cette pensée qu'il avait d'écarter de son fils tout sujet de chagrin, ordonna que le jour où le prince se rendrait à la ville, tous les malades, les aveugles, les pestiférés, ne devraient pas sortir de leurs maisons.

Et voici la ville bien décorée, Çakya-Mouni tout joyeux de voir les gens venir à sa rencontre, respirant le bonheur et, tout enchanté, il proclamait la joie qu'il y avait à vivre. Aussi voulut-il connaître davantage ce beau pays qui lui était alors inconnu. Mais voici qu'à peine était-il sorti des portes de sa ville, il aperçoit, sortant d'une petite maisonnette sordide, un vieux mendiant, loqueteux qui s'approche de lui et lui demande l'aumône, courbé par l'âge et marchant avec peine sous le poids de ses infirmités.

« Alors le Bôdhisattva (chapitre XIV du Lalita Vistare) dit à son cocher : Qu'est-ce, cocher, que cet homme affaibli, qui a peu de force, à la chair et au sang desséchés, aux muscles collés à la peau ? qui a la tête blanche, les dents branlantes, dont le corps et les membres sont amaigris, qui, appuyé sur un bâton, marche avec peine ? » « Prince, lui répond-on, celui que tu vois est un vieillard ; il y a des années, il était aussi jeune et plein de vie que toi.. » Tout pensif, très frappé de cette rencontre, il voulut retourner immédiatement au palais. Le lendemain il en sortit de nouveau et sans se faire connaître, se mêla à la foule, et voilà qu'il fit encore d'autres rencontres : celle d'un homme frappé de la peste, terrible à voir et se tordant au milieu d'affreuses souffrances.

« Qu'est-ce, cocher, demanda le jeune prince, que cet homme au corps rude et livide, dont tous les sens sont affaiblis, qui respire très difficilement, qui a tous ses membres desséchés, l'estomac troublé et atteint par la souffrance, qui reste misérablement souillé de ses excréments ? Cet homme-là, Seigneur, dit le cocher, est épuisé au dernier point ; il subit, la crainte de la maladie, il est arrivé au seuil de la mort. Dépourvu de santé et de lustre, privé complètement de force, sans protection, sans abri, sans asile, il n'a plus d'amis. » « La santé est donc comme le jeu d'un rêve ! dit le jeune prince, et la crainte de la maladie a cette forme

terrible! Quel est donc l'homme sage qui, après avoir vu pareille condition d'existence, pourrait avoir l'idée de la joie et du plaisir ? »

Le jeune prince eut encore une autre rencontre qui lui fit aussi une forte impression celle d'un mort, blême et défiguré, que ses parents désolés allaient ensevelir.

« Qu'est-ce, cocher, que cet homme placé sur un palanquin ? Quels sont ces hommes qui, les cheveux épars, jettent de la poussière sur leur tête, qui restent autour de lui et se frappent la poitrine en prononçant toutes sortes de lamentations ? » Ayant eu pour réponse que tous les hommes sont condamnés à la mort, il en est peu qui arrivent à la vieillesse saine et qui doucement et sans souffrance meurent en s'endormant, la plupart meurent prématurément des différentes maladies, qui causent beaucoup de souffrance, Siddartha exclama : « Malheur à la jeunesse minée par la vieillesse ! Malheur à la santé, que détruisent toutes sortes de maladies ! Malheur à la vie de l'homme, qui ne dure pas longtemps ! Malheur aux attraits du plaisir qui séduisent le cœur du sage ! S'il n'y avait ni vieillesse, ni maladie, ni mort avec cette grande douleur qui a pour support les cinq éléments de l'existence ! Ni non plus la vieillesse, la maladie et la mort qui toujours sont liées l'une à l'autre ! C'est bien, après être retourné en arrière, je songerai à la délivrance !

« Je suis riche, se dit encore Siddartha, jeune, fort heureux. Pourtant ma fortune et mon pouvoir n'empêcheront pas mes cheveux de blanchir, mon visage de se rider hideusement, mes membres d'être tordus par la douleur, ni ceux qui m'aiment de pleurer sur mon tombeau. Comment pourrai-je donc me réjouir de mes trésors, de ma santé, de ma belle jeune femme et de mon futur enfant, puisque je sais si bien ce qui m'attend ? Pourtant j'ai autant de bonheur qu'un homme peut en avoir. Quelle doit donc être l'existence pour la

multitude de ceux qui travaillent, qui sont pauvres, qui sont méprisés et qui ont faim? »

Il résolut de bien connaître la vie de son peuple. Souvent, il sortait incognito de son palais. Il apprit ainsi que la vie est pénible, qu'il y a la lutte pour l'existence; et que souvent des guerres sanglantes éclatent entre les peuples. Toutes les joies de la vie ne peuvent pas nous garantir contre la maladie, la vieillesse et la mort; et lui-même, sa femme et ses amies ne seraient pas épargnés. « Aussi, dit-il, je ne bornerai pas ma vie aux plaisirs passagers du palais, et je ne marquerai pas mes traces sur le chemin de la vie par de sanglantes conquêtes, mais je consacrerai mes jours à apporter quelque soulagement dans la vie du peuple. »

L'entourant de luxe et de plaisirs, et éloignant de lui tout ce qui aurait pu avoir un aspect triste, son père aida involontairement à ce qu'il abandonnât son royaume, car, après que son fils eut fait trois lugubres rencontres, ce grand contraste avec sa propre vie le frappa.

Nous ressentons tous de tristes impressions, en voyant des malades, la faiblesse des vieillards, des funérailles. Nous avons aussi la pensée de l'incertitude et de la fragilité de notre vie, mais ordinairement nous nous arrêtons bien peu sur ces pensées, les impressions se changeant en des impressions nouvelles; depuis notre plus tendre enfance nous sommes en quelque sorte habitués à cet aspect des maladies, de la vieillesse et de la mort. Mais le prince a vu cela si soudainement qu'il en a été tout bouleversé et qu'il a compris ne pouvoir plus se réjouir sans préoccupations. Outre cela, il était dans cette condition spéciale qu'étant roi, il devrait sans doute prendre part à des combats. Toute sa noble nature se révoltait contre les actions violentes, qui pourraient être cause de tant de souffrances pour les autres. En de telles conditions la vie se présenterait à lui comme un martyre. Sortant de son palais, sans se faire connaître, il a entendu des personnes qui parlaient de la

prédiction faite à propos de leur prince. Cette prédiction, qu'il pourrait devenir libérateur de tant de souffrance, prédicateur des lumineuses idées, pour la félicité des peuples, lui causa un immense plaisir. Sa douce nature y a répondu avec ardeur, il a trouvé en ces paroles un bon appui pour lui-même, l'affirmation de ses propres pensées, le bon conseil qu'il faut suivre, et ainsi il apportera aux autres le bonheur et à lui-même la joie que personne ne pouvait lui enlever. Comme contraste aux trois lugubres rencontres Siddartha en fit un jour une autre.

« Quel est, cocher, cet homme calme à l'esprit très calme, qui s'en va les yeux baissés, regardant seulement à la longueur d'un joug, vêtu de vêtements rougeâtres et d'un maintien si parfaitement calme? Il porte un vase aux aumônes et n'est ni orgueilleux ni hautain. »

Seigneur, dit le cocher: cet homme est de ceux qu'on nomme Bhikchous (religieux mendiants). Après avoir abondonné les joies du désir, il a une conduite parfaite, disciplinée. Il s'est fait religieux érrant et recherche le calme de soi-même. Sans affection, sans haine, il s'en va demandant l'aumône.

« Cela est bon, dit le Bôdhisattva, bien dit et me fait envie. L'entrée en religion, en effet, a toujours été louée par les sages; là est ce qui est utile à soi et utile aux autres êtres, une vie heureuse, l'Amrita plein de douceur et le fruit des œuvres. »

Plus tard Bouddha lui-même a dû raconter à ses disciples, quand ils le questionnaient sur ce sujet, comment il arriva à l'idée d'abandonner son royaume; tout naturellement ses disciples désirèrent connaître les pensées du maître avant son départ, le jour même de l'abandon et celles qui lui vinrent plus tard et Bouddha sentit que c'était son devoir de leur dire tout pour leur bien et celui du monde entier.

« Ainsi, au temps de la sortie du Bôdhisattva de la maison paternelle (dit l'auteur de la partie en prose du

Lalita Vistara) un fils des dieux lui parla ainsi en ces Gâthâs: (mais ce n'est pas le fils des dieux, c'est la voix de la conscience qui parla au prince). Celui qui est lié ne peut délivrer et l'homme aveugle ne peut montrer la route; mais celui qui est délivré délivre, celui qui a ses yeux montre la route aux aveugles. Cette jeunesse est bientôt passée, comme le torrent de la montagne, dont la rapidité est grande et forte. Une fois la jeunesse de ta personne passée, la pensée de sortir de la famille n'a plus rien de beau. C'est pourquoi, toi qui as une belle forme, pendant que tu es dans la fleur de la jeunesse, accomplis ta promesse après être sorti de la famille; fais les affaires des troupes des dieux.... »

Le roi Çouddhôdana, voyant que le mariage même n'avait pu détourner son fils de ses méditations et craignant toujours l'accomplissement de la prédiction, voulut agir de manière que son fils ne pût abandonner son palais, jusqu'à ce que la période du temps de l'abandon, prédite par les prophètes, se fut écoulée.

« A la porte ont été placés des hommes qu'enivrent les combats, ayant à la ceinture des épées ou d'autres armes; des éléphants, des chevaux, des chars sont là ainsi que des hommes couverts d'armures, montés sur une file d'éléphants. On a fait creuser des fossés, construire de grandes clôtures avec des arcades; on a fait poser des portes solides dont le bruit s'entend jusqu'à un Krôça.

Toutes les troupes des Çâkyas inquiets veillent nuit et jour; et le grand bruit de cette grande armée est retentissant. La ville troublée a l'esprit agité par la crainte: « Que l'être pur ne sorte pas d'ici, que le descendant de la famille de Çakya ne sorte pas! Que cette race ne soit pas interrompue!

Et la troupe des jeunes femmes reçoit cet ordre: n'interrompez jamais le chant; tenez-vous toujours prêtes; enchaînez son cœur par les jeux et les plaisirs;

tout ce qu'il y a de séductions variées des femmes, déployez-les avec beaucoup d'activité; faites bonne garde, créez des empêchements pour que l'être pur ne s'en aille pas. » Les trois Gâthâs qui suivent prennent le caractère fantastique. « Les signes précurseurs du temps de la sortie, de l'excellent cocher, sont ceux-ci : Les oies, les cigognes, les paons, les geais, les perroquets ne feront pas entendre leurs chants ; sur les palais, les œils-de-bœuf, les arcades, sur les plate-formes des terrasses, abattus et le cœur triste ils restent songeurs et la tête basse.

Dans les réservoirs et les étangs, les lotus brillants se faneront et sécheront ; les arbres auront leurs feuilles séchées et, privés de fleurs, ne fleuriront plus. Les flûtes, les luths et les guitares garnis de cordes, se briseront tout à coup ; les tambours et tambourins, frappés avec la main, se briseront sans rendre de son.

Toute cette ville troublée sera complètement vaincue par le sommeil ; personne n'aura plus le cœur disposé à la danse, ni au chant, ni au plaisir. Le roi lui-même, le cœur profondément affligé, sera livré à de sombres pensées. Ah ! malheur à la race de Çakya ! puissent ces grandes apparitions surnaturelles ne pas la consumer. » Voici la continuation de ce récit dans des Gâthâs, qui contiennent la réalité. — « Pendant que Gôpâ et le prince étaient dans le même lit, Gôpâ à l'heure de minuit, vit ceci en songe : toute cette terre était ébranlée avec les montagnes et leurs pics ; les arbres secoués par le vent, brisés et déracinés étaient tombés à terre.

Le soleil et la lune, avec les étoiles qui sont leurs ornements, étaient tombés tous les deux du ciel sur la terre. Elle vit ses cheveux coupés par sa main droite et son diadème tombé. Elle vit ses mains coupées, ses pieds coupés et soi-même toute nue. Elle vit ses colliers de perles et ses joyaux brisés. Elle vit les quatre pieds de sa couche brisés et épars sur le sol. Elle vit la poignée bien ornée du parasol du roi brisée, et tous

les ornements tombés, dispersés et entraînés par les eaux ; les ornements de son époux, ses vêtements et son diadème dispersés en désordre sur la couche.

Elle vit des météores sortir de la ville plongée dans les ténèbres, et, dans son rêve. les beaux grillages faits de matières précieuses brisés, les guirlandes de perles qui étaient suspendues, tombées, et le grand Océan agité; et. alors elle vit le Mêrou. le roi des monts, ébranlé jusque dans ses fondements.

Telles furent les choses que la fille des Çâkyas vit en songe ; et s'éveillant après les avoir vues, les yeux inquiets, elle dit à son époux : Dites, Seigneur, qu'arrivera-t-il donc de ce que de pareilles choses ont été rêvées ? Mon souvenir s'égare ; je ne vois plus, et mon cœur est rempli de chagrin !

Après avoir entendu ces paroles, celui qui a la voix du Kalabingka et comme le son du tambour, dont les accents sont agréables comme ceux de Brahmâ, parla ainsi à Gôpâ : sois satisfaite, car il n'y a pas là de la faute. Ce sont les êtres qui, autre fois, ont pratiqué les bonnes œuvres, qui font ces rêves-là ! Quel autre, frappé par une suite de douleurs, a fait des rêves pareils ? Puisque tu as vu en songe la terre fortement ébranlée, les montagnes avec leurs pics tombés à terre, les dieux, les Nâgas, les Rakchasas et les troupes des Bhoûtas, tous te rendront les plus grands hommages.

Puisque tu as vu les arbres déracinés, tes cheveux coupés par ta main droite, bientôt Gôpâ, après avoir coupé le réseau de la corruption naturelle, tu enlèveras le réseau de la vue qui provient des composés (Sanskritatas).

Puisque tu as vu en rêve la lune et le soleil tombés, ainsi que les étoiles et les planètes, bientôt Gôpâ, après avoir vaincu les ennemis, nés de la corruption naturelle, tu seras louée et honorée dans le monde.

Puisque tu as vu ton collier de perles dispersé, ton corps brisé et complètement nu, bientôt, Gôpâ, après

avoir abandonné ton corps de femme, tu ne seras pas longtemps avant d'être un homme.

Puisque tu as vu la couche avec les pieds brisés, le manche du parasol, orné de choses précieuses, brisé, bientôt, Gôpâ. tu me verras, ayant dépassé les quatre courants, devenir l'unique parasol. dans les trois mondes.

Puisque tu as vu les ornements entraînés par les eaux, et, sur la couche mon diadème et mes vêtements, bientôt, Gôpâ, tu me verras, moi dont le corps est orné de signes. loué par tous les mondes.

Puisque tu as vu des centaines de millions de lumières sortant de la ville plongée dans les ténèbres, bientôt, Gôpâ, dans le monde entier aveuglé par l'ignorance et le trouble de l'esprit, je ferai luire la lumière de la sagesse.

Puisque tu as vu le collier de perles brisé, ainsi que la précieuse trame d'or, Gôpâ, après avoir coupé le réseau de la corruption naturelle, la science enlèvera le tissu des composés (Sânskritâtas).

Parce que, Gôpâ, tu m'as toujours honoré et entouré du plus grand respect, il n'y a pour toi ni mauvaise voie ni chagrin; bientôt tu te réjouiras, comblée de la plus grande joie.

Autrefois l'aumône a été faite avec plaisir par moi, la bonne conduite pratiquée et la patience toujours observée; c'est pourquoi ceux qui auront foi en moi seront tous comblés de plaisir et de joie.

En des dizaines de millions de Kalpas, dans le monde de la transmigration, la voie accomplie de l'intelligence a été bien purifiée par moi; c'est pourquoi, pour tous ceux qui auront foi en moi, les trois voies mauvaises seront coupées.

Sois heureuse et n'engendre pas de mélancolie, sois joyeuse et livre-toi à l'allégresse; bientôt tu obtiendras la joie et le contentement. Dors, Gôpâ; les présages sont heureux pour toi! »

« Celui qui porte l'éclat des bonnes œuvres, qui a pour matrice une noble splendeur; voit en songe ces signes

précurseurs qui apparaissent au temps de la sortie de la famille des chefs des hommes qui ont accumulé précédemment les bonnes œuvres.

Celui-là voit de grandes mains et de grands pieds se jouant dans l'eau avec les quatre grands océans; cette terre tout entière devenue une couche bien ornée et le Mérou le meilleur des monts devenu un oreiller pour sa tête.

Il voit alors en songe une lumière vive répandue dans le monde, les ténèbres profondes éclairées, et un parasol sortant de terre éclairant les trois mondes. Par le contact de cette lumière, les souffrances du mal sont apaisées.

Quatre animaux blancs et noirs lèchent ses pieds; des oiseaux de quatre couleurs étant venus deviennent d'une seule couleur. En gravissant une montagne d'ordures les plus repoussantes, il marche là sans être souillé.

Il voit encore en songe plusieurs centaines de millions d'êtres vivants remplissant l'eau d'un fleuve par laquelle ils sont entraînés. Et lui, devenu vaisseau, après être passé, fait passer les autres et les établit sur le sol excellent où il n'y a ni crainte ni chagrin.

Il voit encore beaucoup d'êtres languissants atteints de maladies, privés de l'éclat de la beauté et dont les forces sont affaiblies; et, devenu médecin, il donne en abondance des plantes médicinales et délivre des millions d'êtres atteints de nombreuses maladies. Assis sur un côté du mont Mérou qui lui sert de trône, il voit les disciples et les dieux, qui, les mains jointes, s'inclinent. Il voit sa victoire au milieu du combat et les dieux jetant dans le ciel des cris de joie. Telles sont les choses que le Bôdhisattva a vues en songe, à l'accomplissement parfait de ses voeux pieux et méritoires. »

« Quand le sage et courageux Bôdhisattva partait, (Lalita Vistara) la ville de Kapila toute entière était éveillée; tous pensaient: Le jeune prince est livré au repos; et heureux, ils se parlaient les uns aux autres.

Gôpâ, éveillée ainsi que tout l'appartement des femmes, regarde le lit, et ne voyant pas le Bôdhisattva dans l'appartement du prince des hommes, jette un cri : Ah ! nous sommes trahies ! où est allé le Bôdhisattva ?

Le roi, ayant entendu ce bruit, se laisse tomber à terre en jetant un cri : Ah ! mon fils unique !

Aspergé avec des aiguières, il revient à lui par les soins de centaines de Çâkyâs.

Gôpâ, tombée de sa couche à terre, arrache ses cheveux et disperse ses ornements. « Hélas ! cela m'avait été bien dit autrefois par le guide des hommes ! Mais elle a été prompte, la séparation d'avec tout ce qui m'est cher ! « Beau le plus beau de tous, aux membres sans défaut et bien proportionnés ; brillant, parfaitement pur, cher aux créatures, gagnant les cœurs, fortuné, heureux, digne d'être honoré au ciel et sur la terre, où es-tu allé, après t'être dérobé à ma couche ?

Je ne boirai plus de breuvage agréable, je ne mangerai plus de mets savoureux, je dormirai sur la terre, je porterai pour couronne les cheveux nattés des ascètes, abandonnant l'usage du bain, je pratiquerai les coutumes des pénitents, tant que je ne verrai pas le Bôdhisattva rempli de qualités !

Tous les jardins sont sans fleurs et sans fruits ; les guirlandes pures, sombres et fanées, semblent couvertes de poussière ; ce séjour ne brille plus, pareil à un désert depuis qu'il a été abandonné par le meilleur et le plus grand des hommes.

O mélodieux accords des instruments et des voix les plus douces ! appartement des femmes rempli d'une profusion d'ornements, jour voilé par des treillis d'or, je ne vous regarderai plus, privée de celui qui est rempli de qualités !

La sœur de la mère, du Bôdhisattva, prise du plus violent chagrin, console Gôpâ en disant : Ne pleure pas, fille de Çâkyâs ! Autrefois il avait été dit par le plus

grand des hommes : Je ferai en sorte, dans le monde, qu'on soit délivré de la vieillesse et de la mort !

Et le grand Richi, qui a pratiqué mille vertus, était parvenu à la distance de six Jodjanas, au milieu de la nuit. Il avait donné à Tch'andaka le meilleur des chevaux et les ornements, en disant : Prends-les et retourne à la ville de Kapila.

A mon père et à ma mère redis ces paroles de moi : « Le jeune prince est parti, ne vous affligez pas davantage. Quand il aura atteint l'intelligence suprême, je reviendrai, a-t-il dit ; et, après avoir entendu la loi, vos esprits seront apaisés. »

Tch'andaka a dit encore, en pleurant, au guide des créatures : Je n'ai ni pouvoir, ni force, ni courage. S'ils me frappent, les parents rassemblés du meilleur des hommes, en disant : Tch'andaka où a-t-il été conduit, le Bôdhisattva, rempli de qualités ?

Ne crains rien, Tch'andaka, a répondu le Bôdhisattva. Devenus joyeux aussi, mes parents rassemblés verront toujours en toi un précepteur ; ils se conduiront avec toi avec la même bienveillance qu'avec moi.

Tch'andaka ayant pris le meilleur des chevaux et les ornements, était arrivé au jardin du meilleur et du plus grand des hommes. Le garde du jardin, pris d'un élan de joie, dit aux Çâkyâs l'heureuse nouvelle : « Le jeune prince, avec le meilleur des chevaux et Tch'andaka est arrivé au jardin ; il ne faut plus le pleurer. » Le roi l'ayant appris, entouré des Çâkyâs, est venu pris d'un élant de joie.

Gôpâ qui connaissait l'esprit ferme du Bôdhisattva ne se rejouit pas et n'ajouta pas foi à ce discours. Il est impossible qu'étant parti, le jeune prince, sans avoir l'intelligence, soit revenu ici.

Le roi ayant vu le cheval excellent et Tch'andaka, poussa un grand cri et tomba étendu à terre. Ah! mon fils, si habile à chanter et à jouer des instruments! Où es-tu allé après avoir abandonné toute royauté?

Tch'andaka parle-moi franchement ici: Quel est le dessein du Bôdhisattva et où est-il allé? Par qui a-t-il été conduit? Par qui ont été ouvertes les portes? Comment a-t-il été honoré par les dieux?

Tch'andaka dit: Ecoutez-moi, seigneur des rois. A minuit dans la ville où jeunes et vieux dormaient profondément, le Bôdhisattva à la voix douce m'a dit: Tch'andaka, donne-moi promptement le roi des chevaux.

Et moi, je cherche à éveiller les troupes d'hommes et la foule des femmes. Mais dormant d'un sommeil profond, ils n'entendent pas ma voix.

Je donne en pleurant le roi des chevaux, en disant: Allez donc où il vous plaira!»

Tch'andaka continue son récit sous une forme fantastique; il ne faut pas penser qu'en parlant ainsi il inventait: son imagination lui montrait réellement tout cela sous l'impression de la nuit et au fait que le prince abandonnait son palais; il faut se rappeler aussi que les Aryens considéraient les rois comme les représentants de la volonté et du pouvoir divins et que d'après leur croyance ils se figuraient en tout la présence de puissantes divinités.

Les portes, munies de machines, sont ouvertes par Çakra; les quatre gardiens du monde soutiennent, chacun un pied du cheval. Le héros étant monté, la voûte qui compose les trois mille (mondes) fut ébranlée. Dans le ciel immense, il s'avançait.

Une grande lumière jaillissait, détruisant l'obscurité et les ténèbres. Des fleurs tombaient, des centaines d'instruments mélodieux résonnaient; les dieux le louaient ainsi que les Apsaras. Il s'avançait à travers le ciel, entouré par les troupes des dieux.

Cependant Tch'andaka ayant pris le meilleur des chevaux et les ornements, était arrivé, en pleurant, à l'appartement des femmes.

Gôpâ, en voyant Th'andaka et le meilleur des chevaux, s'évanouit et tomba étendue à terre.

La troupe tout entière des femmes s'empresse, et, prenant de l'eau, en baigne la fille des Çakyas en disant : en vérité, elle va mourir, accablée par le chagrin, si la séparation de deux êtres qui s'aiment a lieu.

Ayant fait un effort, la fille désolée des Çâkyas, se suspend au cou du roi des chevaux, et se rappelant les jeux amoureux d'autrefois, exprime son chagrin de diverses manières :

O toi qui faisais ma joie ! O mon époux le premier des hommes, au visage pareil à la lune sans tache ! O mon époux beau entre les plus beaux, doué de signes excellents, revêtu d'un éclat sans tache !

O mon époux aux membres sans défauts, bien né, qui, t'es élevé régulièrement, qui es sans égal ! O mon époux, doué des plus éminentes qualités, honoré par les dieux et les hommes, souverainement compatissant !

O mon époux, doué de force, possédant la vigueur de Nârâyana, vainqueur des troupes d'ennemis ! ô mon époux à la voix très douce qui résonne comme le chant du Kalabingka, qui as la voix douce de Brahmâ !

O mon époux à la gloire infinie, qui t'es élevé par cent œuvres méritoires ! possesseur de vertus sans taches !

O mon époux, aux grâces infinies, bien orné d'une foule de qualités, qui fais la joie des troupes de Richis !

O mon époux né, bien né dans le jardin de Loumbini où résonne le bourdonnement des abeilles ; ô mon époux au nom glorieux, honoré au ciel et sur la terre ! Arbre de science et de vertus sans tache !

O mon époux des saveurs la plus douce ! aux lèvres rouges, comme le fruit du Bimba, aux yeux longs comme les pétales de lotus, à la peau couleur d'or ! O mon époux, aux dents pures, bien rangées, et pa-

reilles, pour la blancheur, au lait de génisse et à la gelée matinale! O mon époux au beau nez, aux beaux sourcils au milieu desquels est le signe Oûrnâ sans tache! O mon époux à l'épaule bien arrondie, au ventre en arc, aux jambes de gazelle, à la taille arrondie! O mon époux, aux cuisses pareilles à la trompe de l'éléphant! Aux mains et aux pieds très purs! Aux beaux ongles rouges comme le cuivre!

O toi qui valais pour moi les concerts de voix et d'instruments! Parfumé par les fleurs les plus choisies!

Toi des belles saisons la plus belle! ô toi qui avais pour moi le parfum des fleurs et faisais la joie de l'appartement des femmes.

Ah! Kanthaka coursier de noble race; compagnon de mon époux, où l'as-tu conduit? Ah! Tch'andaka sans pitié, tu n'as pas appelé au moment où partait le meilleur des hommes!

Il s'en va d'ici celui qui vient en aide! Pourquoi, en cette circonstance, n'as-tu pas dit une seule parole? Il s'éloigne aujourd'hui de la ville excellente, le guide compatissant des hommes!

Comment est-il parti, celui qui vient en aide? Par où est-il sorti d'ici, du palais royal? Quelle que soit la contrée où il est allé, une déesse de bois et des bocages sera sa compagne fortunée!

A moi, cruellement affligée, Tch'andaka, on avait montré un trésor; ravisseur de mes yeux, rends-moi la vue!

Un père et une mère, Tch'andaka, doivent être toujours loués et honorés par tous les enfants;

S'il est parti, en les abandonnant, à plus forte raison abandonne-t-il le plaisir d'être avec une femme! Ah maudite soit la séparation d'avec ceux qu'on aime; c'est comme le spectacle de la danse, dont le caractère est l'instabilité!

Pris par leurs pensées, les ignorants, par l'effet de leurs vues mauvaises, sont soumis à la naissance et à

la transmigration. Autrefois ceci a été dit par lui : Pour qui est un composé soumis à la vieillesse et à la mort, il n'y a pas d'amis!

Qu'elle se remplisse, son espérance! qu'il touche la meilleure des intelligences! Puis, devenu Bouddha auprès du meilleur des arbres, possédant l'intelligence sans passion, qu'il revienne ici dans la meilleure des villes!

Tch'andaka, le cœur profondément affligé, ayant entendu ces paroles de Gôpâ, répond avec des larmes dans la voix:

Gôpâ, écoutez-bien mes paroles: A l'heure de minuit en secret, toute la troupe des femmes étant profondément endormie, celui qui s'est élevé par des centaines de mérites m'a dit alors:

Donne-moi Kantaka! Après avoir entendu ces mots je vous regardai endormie sur votre couche et je criai bien haut:

Levez-vous, Gôpâ! voici votre bien-aimé qui s'en va! Un dieu étouffa ce cri et pas une femme ne s'éveilla. J'amenai, en pleurant,

Le roi des chevaux paré de tous ses ornements; Kantaka s'avance avec une splendeur terrible; le bruit de ses pas retentit jusqu'à un Krôça, et cependant, personne n'entend dans la ville excellente.

Plongée dans le sommeil par les divinités, couverte d'or, d'argent et de pierres précieuses, la terre, fortement frappée par les pieds de Kantaka rend un son doux, effrayant et solennel.

Mais aucun homme n'entend. En ce moment on était dans l'astérisme Pouchya; la lune et les étoiles brillaient au firmament; dans le ciel des dizaines de millions de dieux, les mains jointes.

Et baissant la tête, ils saluaient respectueusement, accompagnés de troupes de Jakchas et de Râkchas. Les quatre gardiens du monde, grands magiciens, soutenaient les pieds de Kantaka avec leurs mains pures et sans tache comme les filaments du lotus.

Celui qui s'est élevé par l'éclat des vertus monta sur le cheval pareil à la fleur du lotus rouge et du Varchika. La terre est fortement ébranlée de six manières, les champs de Bouddha sont éclairés d'une lumière pure. Çakra, le maître des dieux, l'époux de Çatchi lui-même, ouvre les portes en ce moment. Précédé de centaines de millions de dieux, il (le Bôdhisattva) s'avance, adoré par les immortels et les Nâgas.

Dès qu'il est connu que Kanthaka s'en va portant le guide du monde à travers le ciel, les troupes des dieux et des Dânavas avec les compagnons d'Indra qui portent (le cheval) de Sougata qui s'avance, les Apsaras, dans les paroles d'un chant de bénédiction, célèbrent les qualités du Bôdhisattva; elles donnent de la force à Kanthaka, et font entendre leur voix douce qui ravit le cœur :

Kanthaka! emporte le guide du monde, vite, vite! N'aie pas d'inquiétude; il n'y a pour toi rien à craindre, ni obstacle, ni danger, puisque tu portes le guide du monde.

Chacun des dieux, à part, se réjouit:

« C'est moi qui porte le guide du monde! »

Et, de tous côtés, il n'y a pas un espace de terre qui ne soit foulé par les pieds des millions de dieux. Vois, Kanthaka, au milieu du ciel, cette route qui s'étend, diversement décorée, embellie par divers reposoirs précieux, embaumée par la fumée des parfums des plus suaves essences divines.

Kanthaka, pour cette belle action, dans la demeure bien construite des dieux Trâystrimçats, entouré et précédé d'Apsaras, tu jouiras des plaisirs divins.

Bonne Gôpâ! ne pleurez donc plus. Soyez contente et remplie de la plus grande joie.

Vous verrez bientôt le meilleur des hommes ayant obtenu l'intelligence, précédé des dieux. Les hommes qui on fait de bonnes œuvres, ô Gôpâ, ne sont pas de ceux qu'il faut pleurer! Puisqu'il s'est élevé par l'éclat

de cent mérites, il faut se réjouir à cause de lui, il ne doit pas être pleuré !

O Gôpâ, la pompe déployée quand le prince honoré des hommes et des dieux est sorti, cette pompe, quand même on parlerait pendant sept jours, on ne pourrait la décrire !

Pour vous, le plus grand profit, incompréhensible pour la pensée, c'est que celui qui apporte au monde le secours a été servi par vous. Tel qu'est le meilleur des hommes, vous-même aussi vous serez telle ! »

C'est le moment où Çakya-Mouni abandonne sa femme et son palais, pendant une nuit de pleine lune, comme cela lui avait été prédit par les prophètes, que j'ai représenté sur une grande toile.

La force inspiratrice présentait tout à mon imagination aussi clairement que si j'étais moi-même au palais; j'assistais à cette nuit solennelle et j'ai vu Bouddha dans toute cette atmosphère qui l'entourait. Durant une nuit calme, d'été, Siddartha fut réveillé par les rayons de la lune qui pénétraient dans sa chambre. Regardant alors à la fenêtre, il vit que c'était une de ces nuits de pleine lune, quand disaient les prophètes, il abandonnera son royaume. Préalablement préparé, par toutes ses méditations et sa résolution d'abandonner son royaume, à ce moment de la séparation, il se leva sans hésiter, regarda sa femme.... Gôpâ dormait tranquillement.... La conscience de la grandeur de sa mission, lui allégea toute la tristesse de l'abandon. Siddartha écarta le rideau qui séparait les deux chambres et après avoir adressé à sa femme un long regard d'adieu, pensif, nuancé de tristesse, mais de calme aussi, il passa doucement dans la salle, où dormaient les jeunes filles de la cour, et quitta son palais.

Il est naturel qu'il ait abandonné son royaume en une nuit de pleine lune, durant le calme rétabli. Ainsi ne pouvait-on pas l'arrêter, et celle nuit claire et solennelle répondait si bien aux dispositions de son esprit. Son chemin était bien éclairé par la lumière naturelle, qui lui permettait de marcher librement et de pouvoir jeter un dernier regard sur tout ce qu'il abandonnait.



Chapitre IV.

Siddartha, après avoir quitté son royaume, sous le nom de Gautama, se donna à la vie d'un religieux érrant, ayant enveloppé son corps d'un manteau jaune, comme faisaient les Bikchous. S'éloignant peu à peu de son pays, il arriva au royaume de Magadha, où régnait le roi Bimbasâra. Voulant méditer sur toutes les questions de la vie, sur tout ce qu'il avait conçu, Gautama alla sur le flanc du mont Pândava, qu'il choisit pour sa demeure, menant ainsi une vie isolée du monde. «Un jour, après avoir pris le vase aux aumônes, avec un esprit humble il entra à la ville Râdjagriha pour l'aumône. (Lalita-Vistara châpitre appelé visite de Bimbasâra.) Lui qui est comme l'or natif formé d'éléments purs, armé des trente-deux signes, les troupes d'hommes et de femmes le regardent, et il n'y en a pas qui se rassasie de le voir.

Après avoir purifié la rue ornée de vêtements précieux et de grains, la foule va derrière lui. Quel est cet être, tel qu'on n'en avait jamais vu auparavant, par la splendeur duquel la ville resplendit tout entière?

Des milliers de femmes montées sur les maisons ou remplissant les portes, les fenêtres et la rue, après avoir laissé leurs maisons vides, regardent le plus éminent des hommes, sans désirer autre chose. On ne fait ni achat ni vente, on ne boit plus de liqueur énivrante,

et l'on ne se réjouit plus dans les maisons ni dans la rue, occupé que l'on est à regarder le plus éminent des hommes.

Un homme étant allé à la hâte au palais, joyeux, dit au roi : Sire, le plus grand des avantages a été obtenu par vous. Brahmâ lui-même, ici, dans la ville s'en va demander l'aumône.

Quelques-uns ont dit : C'est Çakra le roi des dieux ; d'autres disent : C'est Souyama le fils d'un dieu, ou bien c'est un dieu Santouchita déguisé. D'autres disent : C'est un dieu d'entre les Sounirmitas.

Quelques-uns encore disent : C'est Tchandra ou Soûrya, ou bien c'est Bâhou, Bâli ou Vêmatchitri. Quelques-uns enfin disent ces paroles : C'est celui qui demeure sur le Pândava, le roi des monts.

Le roi, rempli de la plus grande joie, après avoir entendu ce discours, se tenant à un œil-de-boeuf, regarde l'être par excellence, le Bôdhisattva brillant par sa splendeur comme l'or le plus pur.

Le roi Bimbasâra, après lui avoir donné une aumône, dit à l'homme qui l'avait averti :

Regarde bien où il va. Celui-ci après avoir regardé, en se dirigeant vers le meilleur des monts, dit : Sire, il est allé sur le penchant du mont.

Le roi Bimbasâra ayant vu que la nuit était passée, s'en alla, entouré d'une grande foule, au pied du Pândava, le roi des monts, et vit ce mont resplendissant de lumière. Après être descendu de son char, il marche à pied, et rempli du plus profond respect, il considère le Bôdhisattva. Inébranlable comme le mont Mêrou, après avoir étendu des touffes de gazon, il s'est assis, le Seigneur des hommes.

Le roi, après avoir salué ses pieds avec la tête et l'avoir, entretenu de divers sujets, lui dit : Je te donne la moitié de mon royaume, jouis ici des qualités du désir, ne t'en va pas errer !

Le Bôdhisattva répond d'une voix douce : Seigneur

de la terre, puisses-tu vivre longtemps! Moi-même, après avoir abandonné un royaume désirable, j'ai, indifférent, embrassé la vie religieuse, en vue du calme.

En possession de la fleur de la jeunesse, brillant par la belle couleur de ton corps, tu es plein d'ardeur; accepte une richesse abondante et une réunion de femmes, reste ici dans mon royaume, jouis des objets du désir!

Je ressens la joie la plus vive de t'avoir vu, dit encore le roi de Magadha au Bôdhisattva. Sois donc mon compagnon; je te donnerai tout un royaume florissant, jouis des objets du désir.

Ne demeure plus dans la forêt déserte, ne reste plus sur la terre recouverte de gazons. Quand ton corps est dans la plus belle fleur de la jeunesse, demeure ici dans mon royaume, jouis des objets du désir.

Le Bôdhisattva, compatissant et secourable, lui répond d'une voix douce par ces paroles bienveillantes et sans détour: Que la bénédiction, ô protecteur de la terre, soit toujours avec toi! Quant à moi, je ne suis plus sollicité par les qualités du désir.

Les désirs sont pareils au poison, amenant des péchés sans fin. Les êtres précipités dans l'enfer, les Prêtas, et ceux qui sont à l'état de bête, sont méprisés par les sages, car les désirs sont indignes d'estime. ils ont été abandonnés par moi comme un grumeau de flegme desséché.

Les désirs tombent comme les fruits des arbres; ils courent comme les nuages pluvieux dans le ciel; changeants et inconstants comme le vent, ils sont trompeurs et destructeurs de tout ce qui est bon.

Ceux qui n'ont pas obtenu l'objet de leurs désirs sont brûlés, et de même ceux qui l'ont obtenu ne trouvent pas le contentement. Quand ils naissent sans qu'on en soit maître, les désirs violents produisent alors une grande douleur. Les désirs, ô protecteur de la terre, qu'ils soient divins ou humains, même louables, quand

même un seul homme les satisferait tous, il n'en obtiendrait pas plus pour cela une satisfaction complète.

Mais ceux, ô protecteur de la terre, qui sont calmes et retenus, qui ont la pensée remplie de la loi vénérable et sans défaut, qui sont satisfaits, parce qu'ils sont instruits, par la sagesse, ceux-là sont rassasiés, et il n'y a plus pour eux aucune satisfaction dans les qualités du désir.

Pour ceux, ô protecteur de la terre, qui caressent leur désir, il n'y a pas de fin pour ce qui est composé antérieurement. Car, comme un homme qui a bu de l'eau salée augmente sa soif, il en est de même pour qui caresse ces désirs.

Et aussi, ô protecteur de la terre, regarde ce corps, instable, sans essence et machine de douleur, dégouttant toujours par neuf portes impures. Il n'y a plus en moi, ô maître des hommes, aucun élan de désir. Moi aussi, après avoir abandonné bien des objets désirables, ainsi que des milliers de femmes agréables à voir, dégoûté des choses de ce monde, je me suis éloigné, dans le désir d'obtenir l'intelligence suprême, la plus grande des félicités!

Le roi dit: Quel est le pays d'où tu es venu, ô religieux mendiant? Où es-tu né? Où est ton père? Où est ta mère? Es-tu Kchatrya ou Brahmane ou roi? Parle, ô religieux, pour qui la sagesse n'est pas un fardeau. Le Bôdhisattva dit: Tu as entendu parler, ô protecteur de la terre, de la ville de Kapila des Çâkyâs, riche et florissante entre toutes; le nom de mon père est Çouddhodana. C'est là que je me suis fait religieux errant dans le désir d'acquérir des qualités.

Le roi dit: Bonheur à toi! t'avoir vu est une heureuse vue. Quelle que soit ta naissance, nous sommes disciples de ton père. Sois donc bienveillant pour moi. C'est de bon cœur qu'il est invité celui qui est délivré de l'entraînement de la passion. Quand par toi sera obtenue l'intelligence, qu'il y ait pour moi une part (de la loi)

ô maître de la loi. C'est déjà pour moi le plus grand des profits que tu demeures ici dans mon royaume, être existant par toi-même.

Et ayant de nouveau salué les pieds du Bôdhisattva et tourné trois fois autour de lui en présentant le côté droit, le roi entouré de ses gens rentra à Râdjagriha.

Le protecteur du monde, après être entré dans la ville de Magadha, après y avoir demeuré autant qu'il lui plût, lui qui a un esprit apaisé, après avoir fait les affaires des dieux et des hommes, s'en alla sur le bord de la Nâirajnânâ. »

Cependant les années s'écoulaient et Gautama ne trouvait pas le moyen d'arriver à la réalisation de ses vœux : la délivrance des peuples de ses nombreuses souffrances. Menant la vie d'un religieux errant et d'un ermite il s'approchait des religieux appartenant aux diverses sectes et il parlait avec eux ; il connut aussi la secte des ascètes, qui approuvaient les différentes mortifications.

Gautama vit comme les ascètes mortifiaient leurs corps, dans l'idée de servir ainsi à la victoire de l'âme, mais celà ne lui apporta aucune consolation ; au contraire les mortifications des ascètes produisirent sur lui une triste impression, il trouva cela vain ne produisant aucun bien au monde. Il se sentait lui-même très affaibli à cause des marches fatigantes, du manque de bonne nourriture et l'esprit pas satisfait, il lui vint l'idée qu'il pourrait peut-être mourir bientôt et disparaître ainsi, sans avoir accompli ce qu'il désirait si ardemment ; sans avoir donné aux peuples la délivrance de leurs nombreuses souffrances, la consolation et le bonheur. Gautama résolut de restaurer ses forces, de prendre une saine nourriture et, après avoir fortifié son corps et reçu une nouvelle affluence d'énergie, il se retira dans un endroit désert pour mieux concentrer ses idées, afin d'arriver à une décision finale, énergique, active, heureuse. Il réfléchit aux plaisirs, si recherchés

par les hommes, mais cependant si passagers et trompeurs, aux nombreuses souffrances, que l'humanité traverse; Gautama arriva à la conclusion que pour éviter toutes sortes de souffrances il faut éloigner l'ignorance, éclairer l'humanité par la lumière de la science, percer l'atmosphère ténébreuse de l'arrogance, de l'hypocrisie et de l'ignorance par les rayons de la sagesse et diriger ainsi l'humanité vers la voie de la paix, de la douceur, de la santé et de l'intelligence.

Dans cet endroit désert, appelé Bouddha-Gaya, Gautama, ainsi que le disent les livres bouddhistes d'une forme très légendaire, fut tenté par les démons, mais il sortit vainqueur de toutes ces luttes : les forces démoniaques déployèrent toute leur puissance pour le détourner de la voie de la vérité. Ils agitèrent l'atmosphère par l'orage, voulant le troubler, ils tâchèrent de lui inspirer un doute, en lui parlant de l'inutilité de ses recherches et en développant devant lui toute la grandeur du pouvoir royal. Mais le voyant toujours calme, pensif ils prirent la forme de jolies femmes pour le séduire, le troubler et obscursir son intelligence.

«Les plus séduisantes parmi les femmes, apportant le désir et la satisfaction du désir, dit Lalita-Vistara, envoyées par le démon, sont venues à la hâte, déployant leurs charmes. Comme les tiges flexibles de jeunes arbres agités par le vent avec leurs feuilles, elles dansent et cherchent à séduire le fils du roi qui est allé auprès de l'arbre (de l'Intelligence).

Voici le temps venu de la plus belle, de la plus charmante des saisons, la saison du printemps, qui fait la joie des femmes et des hommes, qui détruit l'obscurité et la poussière; où l'on entend le chant des Kôkilas, des cygnes et des paons; où tout est rempli de troupes d'oiseaux. Le temps est venu de goûter la joie des qualités du désir.

Celui qui, pendant mille Kalpas, s'est plu dans la bonne conduite, accomplissant des vœux et des austérités,

inébranlable, pareil au roi des monts, au corps semblable au soleil levant; à la voix du nuage orageux, à la parole agréable, à la voix de lion, celui-là, qui vient en aide aux créatures, a prononcé un discours plein de sens.

Les désirs, les querelles, les inimitiés, les emportements, produisant la crainte des combats, sont entretenus par les ignorants et toujours évité par les sages; le temps est venu où l'Amrita est obtenu par les Sougatas.

Aujourd'hui, il sera, après avoir vaincu le démon, un Arhat doué des dix forces. Les femmes, en montrant leur magie, ont dit: Écoute, toi qui as un visage de lotus; tu seras roi, le plus grand des seigneurs, maître puissant de la terre.

Quand la foule des plus belles femmes fait résonner mille instruments que fais-tu de l'accoutrement d'un Mouni? Laisse-le; jouis du plaisir!

Le Bôdhisattva dit:

Oui, je serai roi, honoré dans les trois mondes dans le ciel et sur la terre. Maître puissant doué des dix forces, marchant avec la roue de la loi, salué partout et toujours par des millions de fils de ceux qui sont ou ne sont pas mes disciples, je me réjouirai, avec la joie de la loi; mon esprit n'est pas réjoui par les objets des sens.

Les filles du démon dirent:

Pendant que ta jeunesse n'est pas écoulée et que tu es dans la première partie de la vie; pendant que ni la maladie, ni la vieillesse ne t'atteint; que tu possèdes beauté et jeunesse et que nous sommes tes amies, goûte les joies du désir avec un visage riant.

Le Bôdhisattva dit:

Puisque, aujourd'hui, a été obtenue la meilleure des quiétudes qui est impérissable; puisque les douleurs de l'inquiétude ont été laisées dans la ville des dieux et des Asouras; puisque la vieillesse, la maladie, la mort, qui sont les ennemis, ne m'inquiètent pas, je produirai

donc la route excellente qui conduit à la cité exempte de crainte.

Celles-ci dirent :

Dans la demeure des dieux, entouré d'Apsaras, comme le maître des Tridaças, dans la condition d'un Jâma, d'un Souyâma, d'un Santouchita, loué par les meilleurs des immortels, et dans la ville de Mâra, soumis au pouvoir des femmes, goûte les joies du désir en jouant avec nous et en donnant une grande somme de plaisir !

Le Bôdhisattva dit :

Les désirs sont inconstants comme la goutte de rosée sur la pointe de l'herbe, pareils aux nuages d'automne; comme la colère d'une fille des Nâgas, ils produisent une grande crainte. Çakra, et le roi des Souyâmas et les Touchitas sont tombés au pouvoir de Namoutchi : Qui donc se plait en cet état qui n'est pas souhaité par les gens honorables et qui est rempli de douleur ?

Celles-ci dirent :

Vois ces arbres fleuris, les plus beaux entre tous, avec leurs jeunes rameaux sur lesquels chantent les Kôkilas et les Djivandjivakas et bourdonnent les abeilles ; sur la terre où a poussé un beau gazon vert, mœlleux, gras et épais, dans le bois fréquenté par la multitude des Kinnaras, livre-toi au plaisir avec les belles jeunes filles !

Le Bôdhisattva dit :

C'est par le pouvoir du temps que sont fleuris ces jeunes rameaux ; qu'affamées et altérées, les abeilles se sont approchées des fleurs. Quand le soleil aura desséché les choses nées sur le sol de la terre, l'Amrita, goûté par les précédents Djinas, le sera certainement ici par moi.

Les filles du démon dirent :

Regarde-les donc toi qui as un visage de lune, elles qui ont un visage pareil au lotus nouveau ; leurs voix sont douces et vont au cœur, leur dents sont blanches comme la neige et l'argent ; leurs pareilles, difficiles à trouver, même dans le séjour des dieux où pouraient-

elles être obtenues par toi dans le séjour des hommes, elles qui sont sans cesse les objets du désir des premiers des dieux?

Le Bôdhisattva dit:

Je vois le corps malpropre et impur rempli d'une famille de vers, combustible, qui se consume, fragile et enveloppé de douleur; j'obtiendrai la dignité impérissable et révérée par les gens sages, qui produit bonheur suprême du monde mobile et immobile.

Après avoir montré les soixante-quatre magies du désir, elles font résonner leurs ceintures et les anneaux de leurs jambes; les vêtements en désordre, enivrées et le visage riant, quelle faute a donc été commise envers toi par elles que tu les dédaignes?

Le Bôdhisattva dit:

Dans toutes les créatures est le péché; il le sait celui qui a secoué la passion. Les désirs sont pareils à des épées, à des dards, à des piques; semblables à un rasoir enduit de miel; pareils à la tête du serpent, à un sillon de feu; ils sont bien connus de moi comme tels. J'abandonne la société d'une foule de femmes dont la qualité est d'entrainer!

Celles-ci avec plusieurs centaines de mille manœuvres féminines, ne purent séduire le roi des Sougatas qui a la démarche d'un jeune éléphant. Honteuses, et, à l'endroit même, tombées aux pieds du Mouni, devenues respectueuses, joyeuses et douces, elles louèrent celui qui vient en aide au monde.

Toi qui es semblable au calice sans tache du lotus, qui as le visage pareil à la lune d'automne, qui égales en éclat la flamme de l'offrande de beurre clarifié, qui es pareil à une montagne d'or, que tes desseins s'accomplissent!

Celles-ci, après avoir loué de bien des manières celui qui est semblable au Karnikâra et au Tchampaka, et avoir tourné trois fois en présentant le côté droit autour de celui qui est inébranlable comme une montagne, s'en

étant retournées et ayant salué avec la tête les pieds de leur père lui dirent ces paroles : Il n'existe, ô père, ni crainte ni colère chez le précepteur des immortels et des hommes.

Il regarde avec un visage riant, avec un œil pareil au pétale du lotus ; il ne regarde les créatures ni avec amour ni avec le sourcil froncé. Le Mérou serait ébranlé, la mer serait desséchée, le soleil et la lune tomberaient, et celui qui voit les péchés des trois mondes ne tomberait pas au pouvoir des femmes ! »

Plus tard Gautama racontait que cette nuit, quand il conçut la verité, la voie qui mène à la délivrance, il lui semblait que des démons voulaient le détourner de cette voie de la vérité. Tout cela me paraît naturel : son imagination devait lui présenter toutes sortes de fantômes, sous l'influence de la solitude dans la forêt où il était assis sous un arbre rameux, pendant une nuit, d'abord menaçante, plus tard calme, solennelle ; sous l'influence aussi de ses réflexions sur la vie, sur les plaisirs passagers et trompeurs, sur la présence des nombreuses souffrances. Gautama sentait autour de lui un mouvement et il lui semblait voir des figures vivantes ; c'étaient les rameaux des arbres légèrement agités par le souffle du vent qui, à la lumière terne de la nuit, avec leurs ombres vacillantes, s'allongeant sur le gazon, avaient réellement l'aspect de fantômes.

Quand la demi-obscurité de la nuit se dispersa complètement, et avec elle toutes les visions, Gautama entièrement calmé, considéra comme produit de l'illusion tout ce qu'il avait vu et ressenti cette nuit.

« Après avoir vu l'armée du démon affreusement transformée (Lalita Vistara, chapitre XXI) l'être par [illegible] considère comme un produit de l'illusion. Il n'y a [illegible] ni démon, ni armée, ni monde, ni soi. Pareille à l'image de la lune dans l'eau erre la réunion des trois mondes. Pas d'œil, pas d'homme et de femme ni de soi-même, l'oreille, le nez ainsi que la langue de même que les

corps, sont vides à l'intérieur, vides à l'extérieur, ces substances sont nées en s'appuyant l'une sur l'autre, sans créateur et sans un être qui ait le sentiment de la création. »

Gautama ne parlait jamais d'un Dieu créateur du monde; il disait que le monde n'a pas eu de commencement : « Les substances sont nées en s'appuyant l'une sur l'autre, sans créateur et sans un être qui ait le sentiment de la création. »

Comme conclusion de toutes ces méditations antérieures, voici ce que Gautama conçut et ce qu'il résolut de transmettre au peuple se donnant le nom de Tathagata, ce qui signifie : celui qui accomplit ce qui a été préparé antérieurement par ses prédécesseurs. Il résolut de prêcher contre le fanatisme religieux qui servait de base à l'ignorance, de laquelle viennent toutes sortes de souffrances.

Pour l'âme, disait-il, quelle est la cause de la douleur ? — La cause, c'est la prise d'un corps. — Et si l'on demande : la prise d'un corps, d'où vient-elle ? — D'une action antérieure. — Et l'action, d'où vient elle ? De la passion. Et si l'on demande d'où vient la passion.... — De l'orgueil. Et l'orgueil ? — Du manque de discernement et le manque de discernement vient de l'ignorance. Tout le mal venant de l'ignorance, le seul remède est la science. Il faut puiser la force pour le travail intérieur de l'âme dans la voie de la bonté et de la vérité, et c'est ainsi qu'on se délivre des souffrances et qu'on apporte de la joie à soi-même et aux autres. Il niait la transmigration des âmes; après la mort, disait-il, le corps et l'âme cessent d'exister, mais cependant la personne ne disparait pas ; elle laisse après elle des bonnes ou des mauvaises actions, une somme de mérites ou de démérites par la force desquels des êtres nouveaux seront produits. Quoique le corps se détruise, la personne vit dans la mémoire de ses successeurs qui l'ont connue personnellement ou qui connurent ses idées; ainsi ses idées et ses

sentiments continueront à animer d'autres corps, et à les diriger dans leurs actions. N'importe que le corps meure, que l'enveloppe extérieure soit détruite, son monde intérieur continue à exister; c'est ainsi qu'il trouva la délivrance de la mort. Plein d'enthousiasme, il résolut de prêcher énergiquement la paix, la fraternité, l'égalité, l'aide réciproque, pour que les gens pénétrés de sa doctrine agissent de même dans la bonne voie, de l'intelligence, de la santé et de la joie et transmettent sa doctrine à la postérité.

De Gaya le Tathagata, en allant successivement dans plusieurs pays, arriva à l'endroit où se trouva la grande ville de Vârânasi, Bénarès, prit un vase aux aumônes et le manteau et entra dans la ville, (Lalita Vistara, chapitre XXXI) pour demander l'aumône. Après l'avoir parcourue pour l'aumône, avoir fait pour sa nourriture ce qu'il fallait faire, et mangé ce qu'il avait recueilli dans sa sébile, il se diriga vers le bois de gazelles de Richipatana et vers l'endroit où se trouvaient les cinq de bonne caste. Ceux-ci virent de loin le Tathâgata qui venait, et, en le voyant, firent une convention: Voila le Çramana Ayouchmat Gâutama qui s'approche, ce relâché, ce gourmand, gâté par l'abandonnement. Si par des mortifications difficiles à pratiquer, il lui a été impossible, autrefois, de manifester d'aucune manière, la supériorité de la vue d'une science vénérable au-dessus de la loi humaine, à plus forte raison maintenant qu'il prend une nourriture abondante et reste attaché à l'usage d'une nourriture bien préparée. Il est, en vérité, relâché et gourmand. Il ne faut pas du tout aller au devant de lui, ni se lever en sa présence; il ne faut prendre ni son manteau de religieux ni sa sébile; il ne faut lui donner ni siège, ni breuvage, ni nourriture, ni rien pour poser ses pieds; il faut dire: excepté ces sièges, il n'y en a pas d'autres; Ayouchmat, voilà ce qui reste de sièges; s'il le désire qu'il s'asseye. Voilà ce qu'ils dirent.

Religieux, à mesure que le Tathâgata s'avançait vers

l'endroit où étaient les cinq de bonne caste, ceux-ci étaient de plus en plus mal à l'aise sur leurs sièges et voulaient se lever. C'est ainsi, par exemple, qu'un oiseau, qui serait entré dans une cage et qui serait brûlé par un feu placé sous cette cage, aurait envie de s'envoler vite, vite, à cause du feu qui le tourmentait. De même à mesure que le Tathâgata s'approchait des cinq de bonne caste, ils étaient de plus en plus mal à l'aise et avaient le désir de se lever. — Pourquoi celà? — C'est qu'il n'y a pas un être, dans la multitude des êtres, qui, en voyant le Tathâgata, pourrait ne pas se lever de son siège. Aussi, à mesure que le Tathâgata s'approchait des cinq de bonne caste, ceux-ci, de plus en plus incapables de supporter la splendeur et la majesté du Tathâgata, agités sur leurs sièges, tous rompant la convention, chacun d'eux va au-devant de lui. L'un s'avançant, a pris sa sébile et son manteau; l'autre lui présente un siège; celui-ci a un appui pour ses pieds; celui-là lui apporte de l'eau pour laver ses pieds. — Vous êtes le bienvenu Ayouchmat Gâutama! Vous êtes le bienvenu! Asseyez vous Ayouchmat Gâutama, sur ce siège préparé pour vous! — »

Le bienheureux s'assit sur le siège qui lui avait été préparé; quand il se fut assis, le Bienheureux lava ses pieds. Mais ceux-ci s'adressaient au Bienheureux en l'appelant par son nom et le nommaient « ami ». Comme ils parlaient ainsi, le Bienheureux dit aux cinq moines: « O moines, ne vous adressez pas au Tathâgata en l'appelant par son nom et ne le nommez pas ami ». Le Tathâgata, ô moines, est le saint, le suprême Bouddha. Ouvrez, ô moines, vos oreilles, la Délivrance de la mort est trouvée; je vous enseigne, je vous prêche la doctrine. Si vous suivez l'enseignement, dans peu de temps c'est pour l'amour de quoi de nobles jeunes gens quittent leur maison pour mener une vie errante, le suprême accomplissement des aspirations saintes de-

viendra votre partage : dès cette vie vous connaîtrez la vérité et vous la verrez face à face. »

Comme il parlait ainsi, les cinq moines dirent au Bienheureux : « Si tu n'as pu jadis, ami Gôtama, atteindre par tes aspirations, par tes pratiques, par tes austérités, la Perfection surhumaine, l'éclatante plénitude de la science et de l'intuition qui est l'apanage des saints, comment veux-tu maintenant que tu vis dans l'abondance, que tu as renoncé à tes aspirations et que tu t'es donné à l'abondance, atteindre la perfection surhumaine, l'éclatante plénitude de la science et de l'intuition qui est l'apanage des saints ? » Comme ils parlaient ainsi, le Bienheureux dit aux cinq moines : « Le Tathâgata, ô moines, ne vit pas dans l'abondance : il n'a pas renoncé à ses aspirations et ne s'est pas adonné à l'abondance.... Les moines lui répondirent par les mêmes paroles qu'auparavant, mais enfin ils tournèrent leurs pensées vers la science et écoutèrent le Bienheureux. Alors le Bienheureux parla ainsi aux cinq moines : « Il y a deux extrêmes, ô moines, dont celui qui mène une vie spirituelle doit rester éloigné. Quels sont ces deux extrêmes? L'un est une vie de plaisir, adonnée aux plaisirs et à la jouissance : cela est bas, ignoble, contraire à l'esprit, indigne, vain. L'autre est une vie de macérations : cela est triste, indigne, vain. De ces deux extrêmes, ô moines, le Tathâgata s'est gardé éloigné et il a découvert le chemin qui passe au milieu, le chemin qui dessille les yeux et l'esprit, qui mène au repos, à la science, à l'illumination, au Nirvâna. C'est ce chemin sacré, à huit branches, qui s'appelle : foi pure, volonté pure, langage pur, action pure, moyens d'existence purs, application pur, mémoire pure, méditation pure. C'est là, ô moines, le chemin du milieu que le Tathâgata a découvert, qui dessille les yeux et l'esprit, qui mène au repos, à la science, à l'illumination, au Nirvâna. « Voici, ô moines, la vérité sainte sur la douleur : la naissance est douleur, la vieillesse est

douleur, la maladie est douleur, la mort est douleur, l'union avec ce qu'on n'aime pas est douleur, la séparation d'avec ce que l'on aime est douleur, ne pas obtenir son désir est douleur, en résumé, les cinq sortes d'objets de l'attachement sont douleur. « Voici, ô moines, la vérité sainte sur l'origine de la douleur: c'est la soif de l'existence, qui conduit de renaissance en renaissance, accompagnée du plaisir et de la convoitise, qui trouve ça et là son plaisir: la soif de plaisir, la soif d'existence, la soif d'impermanence: « Voici, ô moines, la vérité sainte sur la suppression de la douleur: l'extinction de cette soif par l'anéantissement complet du désir, en bannissant le désir, en y renonçant, en s'en délivrant, en ne lui laissant pas de place. « Voici, ô moines, la vérité sainte sur le chemin qui mène à la suppression de la douleur: c'est ce chemin sacré, à huit branches, qui s'appelle: foi pure, volonté pure, langage pur, action pure, moyens d'existence purs, application pure, mémoire pure, méditation pure: Cette vérité sainte sur la douleur, il faut la comprendre. — Cette vérité sainte sur la douleur je l'ai comprise, ainsi, ô moines, sur ces idées dont personne auparavant n'avait entendu parler, mes yeux s'ouvrirent; ainsi s'en ouvrit pour moi la science, la connaissance, le savoir, l'intuition. »

Ainsi parla Tathâgata et les cinq Richis entièrement pénétrés de sa doctrine devinrent ses disciples; peu après Gautama prêcha sa doctrine devant un grand nombre de personnes, à Bénarès; il y fut appelé Bouddha, ce qui signifie intelligence suprême. Il proclamait la paix, la fraternité, la miséricorde, l'égalité. « Ne pas tuer » était son premier commandement, ensuite ne pas voler, ne pas vivre dans le péché, ne pas mentir, ne pas s'enivrer. Sa bonté s'étendait à toutes les créatures, il parlait de l'aide réciproque et se souciait de toutes les classes, disant que chaque homme a le droit de vivre et d'être bien traité. Gautama disait encore de se

diriger en toute circonstance de la vie d'après le sentiment de la bonté; chacun a la conscience du bien et du mal. — Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît à vous-même, et la vie sera très agréable lorsque les inimitiés seront disparues parmi les hommes. Quiconque se dirige d'après le sentiment de la bonté, en toute circonstance de sa vie recevra plaisir et délice, l'entrée dans la Nirvana, demeure du silence et du calme, hors des limites d'une existence ordinaire. Cet état d'âme peut être bien compris surtout par les savants et par les artistes, quand ils sont transportés par l'enthousiasme dans des sphères plus élevées et quand ils embrassent d'un large regard intelligent et artiste tout l'Univers.

Après avoir quitté Bénarès, Bouddha se dirigea vers le royaume de Magadha et alla rejoindre le roi Bimbâsâra; il annonça au roi et à son peuple sa doctrine. Le roi fit à Bouddha don d'un grand parc de bambous, Beluvana, avec tous les arrangements nécessaires, pour que Bouddha et ses disciples y puissent faire de longs séjours. Bimbâsâra fit graver sur une pierre une inscription et la plaça au parc: Le chemin qui mène à la supression des souffrances nous fut indiqué par Tathâgata.

La bonté de Bouddha s'étendait même aux animaux; il arrêtait les sacrifices sanglants, disant que c'est un grand péché de tuer un animal innocent, et de le sacrifier avec l'idée d'obtenir le pardon de ses fautes. Chacun, disait-il, sera puni pour le mal qu'il a fait, et lorsqu'un homme a péché, il subira tôt ou tard la conséquence de sa faute. A quoi bon encore disait Bouddha ces bains grâce auxquels les Brahmanes, souvent tout grelottant de froid, s'imaginent se laver de la faute de leurs mauvaises actions? Alors toutes les grenouilles et les tortues devraient forcément aller au ciel, et les serpents d'eau et les dauphins et tous les animaux aquatiques.... Ce qu'il faut, c'est ne pas commettre les actions dont les Brahmanes cherchent à

se purifier dans l'eau, et ensuite ne pas être assez fou pour exposer son corps à la froidure… N'abattez pas les arbres, ne fauchez pas le gazon, pour les sacrifices, n'immolez ni les moutons ni les bœufs, ne détruisez la vie d'aucun être animé, puissent-ils trouver un frais gazon à manger, puissent-ils trouver de l'eau fraiche à boire; ne tuez pas les animaux et les oiseaux pour se servir de leur chair, ils vous sont sans cela bien utiles, en vous donnant des œufs, de la laine, du lait, ils vous aident dans vos travaux, engraissent votre terre et servent pour le transport. Probablement Gautama disait que la chair n'était pas une nourriture bien saine pour l'organisme de l'homme, beaucoup d'autre nourriture, qui remplace la viande par ses éléments, apporte à l'organisme plus de fraicheur et de force et contribue à une longue vie, et que durant la chaleur l'emploi de la viande devient même dangereux.

Bouddha était un excellent naturaliste, il a bien connu l'homme et toute la nature en général; il était aussi un grand psychologue et physiologiste. De Bouddha s'est conservée la tradition qu'il guérissait les malades: ceci est vrai. Bouddha qui comprenait que le principal médecin de l'homme est son propre organisme, affluait par sa présence, ses douces paroles une certaine énergie au malade. L'organisme recevant cette nouvelle force réagit énergiquement contre l'élément malade. Ayant l'esprit observateur, et connaissant toutes sortes de plantes médicinales, offertes par la nature, s'appuyant sur ce fait que l'organisme dicte souvent ce qui lui est nécessaire, et connaissant aussi toutes les conditions hygiéniques, il donnait de sages conseils aux malades, leur indiquait les remèdes, les soins nécessaires à leur état, ainsi les guérissait. Bouddha lui-même comme nous le transmet la tradition, jouissait d'une excellente santé, d'un bon appétit, se nourrissant de lait, d'œufs, de légumes, de riz, de miel; ne prenant jamais d'alcool qui obscurcit l'esprit et rend l'organisme plus sensible aux

maladies. Les sectes rivales qui approuvaient le jeûne et les macérations de la chair accusaient Bouddha d'un certain penchant pour les aises, les plaisirs de la vie; voici ce qu'ils disaient: « La nuit, reposer sur un lit mœlleux — le matin prendre une bonne rasade — à midi manger, à la nuit boire encore — s'endormir la bouche pleine de sucreries — et au bout de tout cela la Délivrance est conquise: voilà ce que s'est imaginé le fils des Çakyas. »

Nous avons vu déjà que Bouddha repoussait le jeûne et les macérations de la chair, il trouvait cela indigne et vain; il disait que le chemin qui conduit à la Délivrance se tient loin de cela, de même qu'il s'écarte des voluptés terrestres. Point de rassasiement par la jouissance des qualités du désir disait-il car comme un homme qui a bu de l'eau salée augmente sa soif, il en est de même pour qui caresse ses désirs. Ils parviennent au contentement les sages, à la satisfaction (parcequ'ils sont instruits) par la sagesse.

Il recommande à ses disciples d'avoir l'harmonie intérieure, l'équilibre des facultés. Il faut que votre vie soit pareille à un luth dont les cordes sont tendues d'une façon ni trop lâche ni trop raide et qui donne ainsi le ton juste.

L'opinion établie que Bouddha prêchait l'ascétisme n'est pas vraie. S'il avait prêché l'ascétisme et que les gens eussent suivi ces idées, le monde n'existerait plus et il aurait été inutile de prêcher contre les guerres, ce qui représente une grande contradiction. L'affirmation que Bouddha prêchait la paix, nous la trouvons dans les édits du roi Açoka, qui appelait Bouddha le grand bienfaiteur du monde entier et disait qu'étant sous l'influence de Bouddha il mit fin aux guerres. Nous trouvons aussi dans ses édits l'affirmation que Bouddha ne prêchait pas l'ascétisme, car le roi Açoka qui était enthousiaste adhérent et propagateur des idées de Bouddha avait plusieurs femmes et de nombreux enfants

qui étaient aussi propagateurs des idées de Bouddha. Un des fils d'Açoka a porté les lois de Bouddha à Ceylan. Certainement la femme était traitée avec une pleine délicatesse et un entier respect comme ses enfants. Bouddha lui-même avait un fils, Rahula, dont parle le roi Açoka.

Que les disciples de Çakya-Mouni devenaient moines, cela ne signifie pas qu'il prêchait l'ascétisme; ses disciples ne pouvaient bien-sûr pas avoir de la famille, en devenant propagandistes de ses idées; parce qu'ils allaient d'un pays à l'autre, prêchant l'union des peuples, la fraternité, la paix, l'égalité, considérant comme leur famille tous les gens en général, les aimant et travaillant pour tous et ils trouvaient en cela leur bonheur, leur tranquilité et leur santé. La plupart de ses disciples appartenaient à la classe des brahmanes fanatiques et des guerriers Kchatryas, qui ne faisaient que la guerre, ne servant qu'à la destruction réciproque, et c'est ainsi qu'il transforma des éléments malsains en membres utiles à la société. Gautama avait besoin de propagandistes instruits de la classe des brahmanes et des Kchatryas, pourqu'ils puissent avoir de l'influence justement sur ces classes, desquelles dépendaient le destin des peuples, puisque le pouvoir se concentrait dans leurs mains. Pour avoir de l'influence sur les personnes instruites, changer leurs convictions, les persuader complétement et les diriger vers une autre voie il était nécessaire que le prédicateur fût instruit et en outre qu'il eût l'esprit éclairé par la présence de nobles idées et pensées, la vie pleine de méditations et d'observations. Le propagandiste trouvait réponse à toutes les questions, que lui adressaient ses auditeurs instruits, qui sentaient la supériorité de l'esprit du prédicateur, la hauteur et la noblesse de ses sentiments; par estime pour lui ils se laissaient persuader, ils adoptaient ses idées, se délivrant du fanatisme, de leurs préjugés, de toutes leurs idées et

coutumes malsaines. Ils consacraient leur vie pour répandre la lumière et le bonheur parmi les peuples.

Comme contraste à Jésus-C., qui venait d'une simple famille, entouré des disciples de la populace, Bouddha, lui était de la classe des Kchatryas, de la famille royale et convertissait en ses disciples les personnes de la classe des brahmanes et des Kchatryas et des riches commerçants. Gautama qui était l'incarnation de la douceur, se mettait lui-même à la place des plus humbles, des mendiants, montrait son amour envers tous, sans aucune distinction, qu'il fût de la classe des brahmanes, un roi ou un Ttchandala; il n'avait cependant, à peu d'exception près, pas de disciples des classes des travailleurs. C'est parce qu'il ne voulait pas les détourner de leur famille et de leurs occupations pacifiques. Bouddha les trouvait très utiles, anoblis par le travail et toujours à proximité et sous l'influence de la nature, de sa beauté solennelle et majestueuse, qui éveille les nobles idées et sentiments. Leurs occupations, les obligeant à mener une vie à domicile fixe, demandait la présence de la famille. Gautama se souciait de leur bonheur, de leur bien-être, éloignait le fanatisme dans les idées et toutes sortes de préjugés, qui empoisonnent l'existence et défendait énergiquement l'usage de l'alcool, la principale source des malheurs obscurcissant les facultés, éveillant les instincts vicieux, la paresse et menant souvent l'homme à la débauche, aux maladies, à toutes sortes de mécontentements et ainsi détournant les travailleurs des occupations pacifiques, de la vie saine, joyeuse et pleine de sentiments nobles et élevés. Les idées de Bouddha étaient plus larges et plus lumineuses que celles du Christ. Çakya-Mouni qui propageait l'effort vers la science, le savoir, dans lequel consiste le principal bonheur, était hors du fanatisme religieux, il ne se déclarait pas comme divinité ou l'écoutait, il avait sans cela beaucoup de charme, car, étant roi, il avait abandonné son palais, son royaume et sa famille, pour aller à l'encontre des

privations, des fatigues de toutes sortes, aimant l'humanité et voulant lui servir. Christ était dans de tout autres conditions; simple charpentier, on ne l'aurait pas suivi si la tradition d'un Messie à venir, que l'on attendait ne s'était fixée sur lui-même en le désignant aux foules. Plein d'amour pour l'humanité, Christ crut sincèrement qu'il était ce Messie promis, et promulgua cette doctrine nébuleuse et qui n'est pas très applicable à l'existence humaine, savoir: que selon les actions bonnes ou mauvaises de votre vie ce n'est que dans un avenir peut-être lointain que vous en subirez les conséquences, heureuses en Paradis, désespérantes et sans issue en Enfer. Tandis que Bouddha ne reculait pas à une autre vie les récompenses ou les châtiments mérités par les actes humains, c'est à la suite même de l'action qu'il en plaçait la conséquence. Le Nirvana n'était pas seulement à l'issue de la vie, l'anéantissement désiré, mais aussi pendant la vie même le sentiment agréable, délicieux de l'abnégation généreuse, la joie de l'amitié, récompense d'une bonne action et l'éloignement de ce même Nirvana pouvait y être déjà la désespérance de l'isolement, remords suivant l'action égoïste ou méchante comme la conséquence même.

Bouddha passa la plus grande partie de sa vie en voyageant d'un endroit à un autre. Il disait à ses disciples: « Allez aux hommes pour leur profit et leur bien, ayez de la compassion pour le monde, enseignez la loi, prêchez la sagesse parfaite; n'allez pas deux à deux sur une même route, allez de divers côtés, annoncez partout la vérité. Habitez les montagnes et les forêts à découvert, n'interrompez pas vos rapports avec les hommes, annoncez sans cesse au monde la vérité. Bouddha et ses disciples recevaient partout l'hospitalité, car c'était une coutume en Inde d'après les lois et les idées brahmaniques de donner de la nourriture à celui qui en demandait; de donner de l'argent à un voyageur nécessiteux, à celui qui demandait pour un malade, pour un mariage,

pour l'accomplissement d'un sacrifice. Les moines bouddhistes furent regardés comme de pieux voyageurs, et même ceux qui n'admettaient pas la doctrine de Çakya-Mouni, donnaient la nourriture aux moines bouddhistes, car d'après leur opinion c'était un péché de refuser l'aumône, L'aumône était considérée comme un acte religieux d'une haute importance, qui entrainait après elle une récompense, tandis qu'un refus d'un don à un homme pieux, entrainait l'anéantissement de tous les mérites moraux qu'avaient obtenus auparavant les sacrifices, les aumônes, les offrandes. Ceux qui devenaient bouddhistes selon l'enseignement du Çakya-Mouni faisaient l'aumône et l'offrande, non avec l'idée de recevoir une récompense, mais ils le faisaient pour le salut de tous les hommes, par un sentiment de fraternité, pour l'acquisition * par tous les hommes de la connaissance universelle. Bouddha qui, comme je l'ai déjà dit, repoussait les sacrifices des animaux en disant de ne détruire aucun être vivant, conseillait de faire d'autres sacrifices, des offrandes aux nécessiteux ainsi qu'aux moines bouddhistes, de construire à la communauté des habitations; Bouddha disait encore que le plus grand sacrifice est celui de renoncer au monde pour consacrer sa vie à la propagande des idées pour le bien du monde entier. Les marchands qui suivaient la doctrine de Bouddha ne faisaient plus le commerce d'armes, ni d'hommes, ni de viandes, ni d'alcool, ni de poison.

En allant d'une ville à l'autre, Bouddha arriva à sa ville natale, où il fut reçu par sa femme, son père et son fils Rágula qui avait déjà neuf ans. La rencontre de Tathagatha avec sa famille fut touchante. La figure douce, tranquille, le regard clair de Bouddha, ses paroles pleines de bonté, servaient de baume, apportaient aux cœurs le délice, la tranquillité.

* selon l'expression bouddhique

Le roi et Gópà voyaient avec quelle estime, quel amour le peuple écoutait les paroles de Bouddha, combien il portait de consolation, et ils oublièrent toute leur tristesse éprouvée durant la séparation. Ils se réjouirent, furent pénétrés de ses idées et devinrent ses adhérants. Plus tard son fils Rahula devint aussi son disciple et propagateur de sa doctrine.

Chapitre V.

Durant la saison des pluies, du commencement de juin à octobre, quand les averses et la terre bourbeuse rendaient les marches impossibles, Bouddha se réunissait avec un grand nombre de ses disciples et passait les quatre mois pluvieux dans quelque endroit où furent construites des habitations pour Bouddha et sa communauté, et c'étaient des rois ou des riches commerçants qui avaient soin de donner tout ce qui leur était nécessaire. Ils passaient les jours à raconter toutes leurs impressions des voyages accomplis; le résultat de leur propagation, ils faisaient des projets pour de futurs voyages se donnant l'un à l'autre des indications, des renseignements nécessaires.

Rappelons-nous que c'était une compagnie instruite de la classe des Brahmanes, Kchatrya et des riches commerçants, des fils des chefs de la bourgeoisie. Ils avaient l'idée des divers pays, peuples, mœurs; leur critique et leur conversation étaient pleines d'intérêt. Bouddha et ceux de ses disciples qui étaient poètes composèrent des vers, exposèrent en Gâtâs leurs idées, leurs sentiments, écrivirent des mémoires sur leurs voyages, leurs propagations et certains épisodes de la vie du grand docteur. Ceux qui étaient musiciens composèrent la musique pour chanter les Gâthâs et accompagnaient leurs chants du son mélodieux des instru-

ments. Souvent étant ensemble ils suivaient avec intérêt comment se formait, peu à peu, dans les mains du moine sculpteur, le buste de Tathâgatha; l'artiste tâchait de représenter, outre la ressemblance des formes du visage, le caractère du grand docteur, la disposition spéciale de l'esprit de Bouddha, tout son monde intérieur. Parmi les sculptures, qui se sont conservées, représentant les portraits de Bouddha, la plupart sont des copies des sculptures plus anciennes; quelques-unes ont une grande ressemblance avec Bouddha, tel que les livres bouddhistes le décrivent. Rappelons-nous ce que nous disent les livres bouddhistes: que la tête et le corps de Bouddha étaient déjà, dès sa plus tendre enfance, marqués de 32 signes de la beauté, de la force physique et de la force morale, intellectuelle. Bouddha était un beau et noble type aryen, dont chaque trait de la figure reflétait son esprit, sa douceur et sa bonté; un Européen qui connait bien les types des habitants du Caucase, trouvera dans le portrait de Bouddha une grande ressemblance avec le beau type d'un habitant montagnard des « aoul »: (village), le crâne bien formé, avec un beau front, bordé de sourcils légèrement courbés, sous l'ombre desquels et des longs cils, de beaux grands yeux noirs, bien placés, un nez régulier, grec, une bouche moyenne au contour caractéristique, exprimant de même que le front, les yeux et le nez, de nobles sentiments. Quelquefois on représente Bouddha avec une petite barbe, légèrement bifurquée. Les sculptures du caractère aryen-caucasien rendent très bien la disposition pensive de l'esprit de Bouddha; on sent que Çakya-Mouni, plein d'amour incommensurable pour tous les hommes, est plongé dans des méditations sur les moyens d'apporter le bien-être à toute l'humanité.

Quant à la technique de ces sculptures elle parait être assez faible, mais il faut se rappeler que ce n'est pas de cela que l'auteur était préoccupé, il lui importait de rendre le caractère de Bouddha et toute la dis-

position de son âme, et il réussit en cela. Avec le temps, on éleva de grands monuments d'après ces sculptures de petite grandeur. Voulant être plus près de Bouddha, entièrement pénétrés de ses idées et de ses sentiments, les bouddhistes sculptaient dans des grottes de colossales figures de Bouddha, dans des saillies du rocher, et dans ces endroits souterrains, en pleine tranquillité, loin du monde, ils venaient méditer et devant l'image de Bouddha, son monument, ils s'inclinaient.....

La saison des pluies passée, Bouddha et ses disciples, avec une nouvelle affluence d'énergie et d'enthousiasme, continuaient leurs voyages et leurs propagations. Bouddha se retrouvant avec ceux de ses disciples, qui avaient passé la saison des pluies dans d'autres pays, leur demandait, ainsi qu'à d'autres personnes, dans des conversations privées, comment ils avaient passé la saison des pluies, si rien ne leur avait manqué.

Durant 45 ans Gautâma alla d'une ville à l'autre et prêcha sa doctrine en différents langages. Il enseigna aux souverains qu'ils ne doivent pas penser exclusivement à la satisfaction de leurs sentiments ambitieux, mais qu'ils devraient employer toute leur énergie pour protéger le peuple; la masse laborieuse, qui envisageait seulement le mépris respira à l'air de la liberté, car les lois s'adoucirent sous l'influence de Bouddha; l'idée d'estime fut acquise non selon la position sociale, mais selon la fatigue et le mérite personnel.

Au temps de Bouddha plus fréquemment qu'aujourd'hui éclataient des guerres; Çakya-Mouni considérait les combats, comme un meurtre, comme un acte non digne de gloire et de respect, mais une action vulgaire, qui obscurcissait les facultés en rendant l'homme ignoble.

Il tâchait de réconcilier les rois-adversaires et d'arrêter leur guerre. Voici ce que disent à ce sujet deux récits de l'Avâdana-Çâtâka, que je vais citer. Avâdana-Çâtâka est un livre qui contient cent légendes bouddhiques,

de divers récits des événements survenus du vivant de Bouddha, la centième légende «Sundara» est divisée en deux parties, dont la première contient la description de la mort de Çakya-Mouni et dans la seconde partie l'auteur nous transporte au règne du roi Açoka.

Ces cent légendes de l'Avâdâna-Çatâka, ne furent probablement pas composées avant le 1er siècle de notre ère, parcequ'elles sont empreintes de fanatisme religieux, mais malgré leur forme légendaire ces récits contiennent aussi de la réalité, parce que plusieurs événements desquels ils parlent sont aussi cités dans des anciennes écritures bouddhiques, mais d'une façon simple et naturelle.

C'est le huitième récit, nommé le roi de Pançâla, que je citerai premièrement et ensuite de dixième récit nommé «Râjâ» le roi.

«Le bienheureux Bouddha résidait à Çrâvati, à Jêtavana, dans le jardin d'Anâthapindada. Or en ce temps-là, le roi du Pancâla septentrional eut une querelle avec le roi du Pancâla méridional. Alors le roi de Koçala Prasenajit se rendit au lieu où était Bhagavat. Quand il y fut arrivé, il salua avec la tête les pieds de Bhagavat, et s'assit à peu de distance. Le roi de Koçala Prasenajit adressa ensuite ces paroles à Bhagavat: «Vénérable, le roi de la loi n'a personne au-dessus de lui; il est le protecteur des êtres tombés dans le malheur, le réconciliateur de ceux que la haine divise. Or le roi du Pancâla septentrional est en lutte avec le roi du Pancâla méridional, et ils se tuent mutuellement beaucoup de monde. Que Bhagavat veuille bien apaiser cette querelle qui dure depuis bien longtemps et exercer sa compassion.» — Bhagavat accueillit la demande du roi de Koçala Prasenajit en gardant le silence. Alors le roi de Koçala Prasenajit, comprenant l'acquiescement de Bhagavat, manifesté par le silence, salua avec la tête les pieds de Bhagavat et partit. Alors Bhagavat, quand la nuit fut passée, se

leva de bon matin, prit son vase et son manteau, et se mit en route dans la direction de Vârânasi des Kâçi. En marchant et s'avançant de proche en proche, il atteignit Vârânasî, et là, à Vârânasi, il résida à Risipatana, dans le bois des Gazelles.

Or, les deux adversaires apprirent cette nouvelle: Bhagavat est venu dans notre pays. Cependant Bhagavat, par la force de sa puissance surnaturelle, fit apparaître un corps d'armée composé de quatre divisions, ce qui épouvanta le roi du Pancâla septentrional. Ce roi effrayé monta sur un seul char et vint en la présence de Bhagavat. Bhagavat lui enseigna la loi en vue de l'apaisement de la haine; et, après avoir entendu la loi, il fut initié en présence de Bhagavat. A force de s'appliquer, de faire des efforts, de lutter, il rejeta loin de lui tous les Klêça et obtint la qualité d'Arhat.

Quant au roi du Pancâla méridional, il invita Bhagavat avec la troupe de ses auditeurs, les régala pendant trois mois de mets à cent saveurs, et les revêtit d'un vêtement, valant cent mille. Il fit un voeu : Puissé-je, voeu pour Bodhi.....

Alors Bhagavat, connaissant à l'égard de ce roi du Pancâla méridional, la succession des causes et la succession des actes, fit voir le sourire....

Ce roi de Pancâla, Ananda, sera après trois Asankhyeya-Kalpas, sous le nom de Vijaya, un parfait et accompli Bouddha....

Râjâ — Le Roi — (10).

Le bienheureux Bouddha résidait à Çravasti, à Jêtavana, dans le jardin d'Anâthapindada. Or, en ce temps-là, le roi de Koçala Prasenajit et le roi de Magadha Ajataçatru* furent en hostilité l'un contre l'autre. Le roi Ajâtaçatru, ayant donc rassemblé une armée formée

*Ajâtaçatru, fils du roi Bimbâsâra, ami de Bouddha, assassina son père et s'empara du pouvoir; Bouddha en ce temps-là avait déjà 72 ans.

de quatre corps, un corps d'éléphants, un corps de cavaliers, un corps de chars, un corps de fantassins, marcha contre le roi Prasenajit de Koçala, pour le combattre. Le roi de Koçala, Prasenajit apprit que le roi Ajâtaçatru, ayant rassemblé une armée formée de quatre corps, un corps d'éléphants, etc., marchait contre lui pour le combattre. Ayant donc rassemblé de son côté une armée formée de quatre corps, un corps d'éléphants, etc., il s'avança à son tour contre le roi Ajataçatru pour le combattre. Ensuite, le roi Ajâtaçatru enleva au roi Prasenajit de Koçala son corps d'éléphants tout entier, il lui enleva son corps de cavaliers, son corps de chars, son corps de fantassins, et le roi de Koçala Prasenajit, vaincu, épouvanté, brisé, défait, réduit à tourner le dos, rentra dans Çravastî sur un seul char. Il en fut ainsi jusqu'à trois fois. Alors le roi de Koçala Prasenajit entra dans son boudoir, et, appuyant sa joue sur sa main, il resta plongé dans ses réflexions. Il y avait alors dans Çrâvastî un Çresthi riche, il avait de grands biens, une grande opulence, des possessions vastes et étendues, il se distinguait par des richesses dignes de Vaiçravana, il rivalisait par ses richesses avec Vaiçravana. Il avait entendu dire que le roi de Koçala, Prasenajit, vaincu, brisé, défait, réduit à tourner le dos, était entré dans Çravastî. A cette nouvelle, il se rendit au lieu où était le roi de Koçala Prasenajit : quand il y fut arrivé, il souhaita victoire et longue vie au roi de Koçala Prasenajit, et lui dit : Pourquoi, ô roi, concevoir un si grand chagrin ? Je donnerai assez d'or pour que le roi puisse encore mener ses affaires au gré de ses désirs ; et il fit pour le roi un monceau d'or tel qu'un homme assis ne pouvait apercevoir un homme debout, ni un homme debout apercevoir un homme assis. Alors le roi de Koçala, Prasenajit, envoya des espions dans toutes les parties de ses Etats, après leur avoir dit : « Ecoutez les discours que l'on tiendra. » Or, ils recueillirent cette con-

versation de deux lutteurs (ou vieillards) de Jétavana, qui disaient entre eux: il y a un ordre de bataille appelé Kesari, d'après lequel les guerriers les plus faibles sont placés au front de bataille, les moyens au milieu, les héros et les forts en arrière, puis la rapportèrent au roi. A l'ouïe de ce discours, le roi de Koçala Prasenajit, ayant rassemblé une armée composée de quatre corps, un corps d'éléphants, etc., s'avança contre le roi Ajâtaçatru pour le combattre. Alors le roi de Koçala, Prasenajit enleva le corps d'armée d'Ajâtaçatru, fils de Vaidêhî, tout entier, lui enleva son corps de cavaliers, son corps de chars, son corps de fantassins. Le roi Ajâtaçatru, fils de Vaidêhî, vaincu, épouvanté, défait, réduit à tourner le dos, tomba vivant entre les mains du vainqueur, qui l'ayant fait monter sur un seul char, se rendit avec lui au lieu où était Bhagavat; quand il y fut arrivé, il adora avec sa tête les pieds de Bhagavat, puis s'assit à quelque distance. Assis à quelque distance, le roi de Koçala Prasenajit, adressa ces paroles à Bhagavat: « Voici, vénérable, le roi Ajâtaçatru qui me hait depuis longtemps sans que je le haïsse; il m'a attaqué quoique je ne l'aie pas provoqué. Je ne désire pas le priver de la vie; et, comme il est fils de mon ami, je le laisserai aller en liberté. » — « Laisse-le aller en liberté », fut-il répondu; et Bhagavat prononça alors cette stance:

La victoire produit l'inimitié: le vaincu est abîmé dans la douleur; celui qui est paisible vit dans le bien-être, ayant renoncé à la victoire comme la défaite.

Le roi de Koçala se dit alors en lui-même: « C'est grâce à ce Çresthi que j'ai recouvré mon royaume; il faut que je lui fasse un présent à son choix. » Le roi de Koçala, Prasenajit, invita donc le Çresthi à faire un choix. Le Çresthi répondit: « Voici mon désir: c'est que pendant sept jours, la dignité royale soit à ma disposition, dans tout son éclat, et que j'en puisse user à mon gré. » Alors le roi fit faire une proclamation au

son des cloches dans tout le pays qui lui était soumis: « J'ai remis la royauté au Çresthî pour une semaine. » Aussitôt le Çresthî reçut et nourrit pendant sept jours l'assemblée des Bhixus avec le Bouddha à sa tête; et des messagers furent envoyés au roi Prasenajit et à sa cour, de même qu'à tous ceux qui habitaient les pays de Kâçî et de Koçala pour leur dire: « Vous tous, choisissez ce que voulez et goûtez le bien-être. Pour peu que vous veniez ici prenez votre refûge dans le Bouddha, la Loi et la Confrérie; mangez à mes frais, mais rendez hommage au Tathâgata. »

C'est ainsi que, pendant sept jours, par les soins de ce Çrestî, Bhagavat, avec la troupe de ses Bhixus, fut environné de grands honneurs, et que beaucoup de centaines de mille créatures furent attachées à la vertu. Quand les sept jours furent écoulés, le Çresthî tomba aux pieds de Bhagavat, puis développant son intelligence, il fit ce voeu: Puissé-je . . . Voeu pour Bodhi.......

Alors Bhagavat ayant connu, relativement à ce Çresthi, la succession des causes et la succession des actes, fit voir le sourire. . . . .

Ananda, ce Çresthî, après la période incalculable de trois Asankhyeyakalpas, sera sous le nom d'Abhayaprada, un parfait et accompli Bouddha... Ainsi parla Bhagavat.

. . . . .

Du vivant de Bouddha sa doctrine était déjà largement répandue au pays de Magadha du roi Bimbisâra, au royaume de Koçala, dont le roi Prasenajit de même que le roi Bimbâsara était l'ami de Bouddha; dans son pays natal des Çakyas et dans d'autres petits pays voisins.

Au Cachemire ce fut son disciple Madhyântika qui alla propager sa doctrine et il le fit avec beaucoup de succès; un siècle après la mort de Bouddha, comme

confirme Hiouen-Thsang, le bouddhisme florissait dans ce pays, il y avait déjà beaucoup de couvents. Dans ces couvents régnait l'égalité, proclamée en principe par le bouddhisme: les Tchandalas, Parias, Soudras valaient le Brahmane et mangeaient avec lui lorsqu'ils étaient dans la même congrégation.

Huit ans avant sa mort Bouddha eut le chagrin de perdre son ami, le roi Bimbâsara, assassiné par son fils Ajataçatru, qui s'empara du pouvoir. Ajataçatru était l'ennemi de Bouddha, il tâchait d'empêcher sa propagande et comme nous l'avons vu plus haut il aimait aussi à attaquer souvent les autres pays. Mais il changea probablement de sentiment envers Bouddha, car il fut un des premiers à envoyer des messagers pour demander des reliques de Çakya-Mouni et il érigea des Stoupas en honneur de Bouddha. Ajataçatru fut le fondateur de Pataliputra, nouvelle capitale du royaume de Magadha; Bouddha quelques mois avant sa mort, en allant de la ville Râjagriha vers la ville de Vêsâli, traversa le Gange et vit comment on construisait les premiers édifices de la nouvelle capitale de Magadha; il fit sur la grandeur future de cette ville une prédiction, qui comme nous le savons, fut réalisée. Près de Vêsâlî, dans le bourg de Bêlouva, il congédia les disciples, qui l'accompagnaient, et il passa dans une retraite solitaire les 4 mois pluvieux; à Bêlouva Bouddha tomba gravement malade; sentant qu'il devait mourir bientôt, il songea à ses disciples.

« Il ne convient pas que j'entre dans le Nirvâna sans avoir conversé avec ceux qui prenaient souci de moi sans avoir parlé à la Communauté des disciples. Je veux, par la force de ma volonté, surmonter cette maladie et retenir la vie en moi. Et le Bienheureux, par la force de sa volonté surmonta la maladie et retint la vie en lui. Et la maladie du Bienheureux se dissipa. Et le Bienheureux se releva de cette maladie, et, aussitôt qu'il fut relevé de cette maladie, il sortit de la maison et

s'assit à l'ombre de la maison sur le siège qui était préparé pour lui. Et le révérend Ananda se rendit près du Bienheureux; lorsqu'il fut arrivé près de lui et qu'il eut vénéré le Bienheureux, il s'assit à ses côtés; assis à ses côtés le révérend Ananda parla ainsi au Bienheureux: « Je vois, Seigneur, que le Bienheureux est bien; je vois, seigneur, que le Bienheureux est mieux. Mes forces m'avaient abandonné, ô Seigneur, j'étais pris de vertige, mon esprit ne pouvant envisager la verité de la maladie du Bienheureux. Et cependant, Seigneur, cette idée me rassurait: Le Bienheureux n'entrera pas dans le Nirvâna, tant qu'il n'aura pas fait connaitre ses intentions touchant la Communauté des disciples. » — « Que désire encore de moi, ô Ananda, la Communauté des disciples? J'ai publié la doctrine, ô Ananda, et je n'ai fait aucune distinction entre le dedans et le dehors; la doctrine de la vérité, ô Ananda, le Parfait l'a enseignée sans restriction. Celui qui a cette pensée, ô Ananda: « Je veux régner sur la Communauté, » ou: « Puisse la Communauté m'être assujettie », celui-là peut ô Ananda, faire savoir ses intentions touchant la Communauté. Mais le Parfait ô Ananda, n'a pas cette pensée: « Je veux régner sur la Communauté », ou: « Puisse la Communauté m'être assujettie. » Pourquoi, ô Ananda, le Parfait irait-il faire connaitre ses intentions touchant la Communauté? je suis maintenant caduc, ô Ananda, je suis vieux, je suis un vieillard blanchi qui est arrivé au bout de son chemin et a atteint la vieillesse: je suis âgé de quatre-vingts ans .... Soyez-vous à vous-mêmes, ô Ananda, votre propre flambeau et votre propre recours, ne cherchez pas d'autre recours. Que la vérité soit votre flambeau et votre recours, ne cherchez pas d'autre recours .... Celui qui, dès ce moment, ô Ananda, ou après ma sortie de ce monde, sera son propre flambeau et son propre recours et ne cherchera pas d'autre recours, et celui qui fait de la vérité son flambeau et son recours et ne cherchera pas d'autre recours, ceux-là seront dé-

sormais, ô Ananda, mes vrais disciples, qui poursuivent la bonne manière de vivre. » Après ce discours Bouddha s'en alla à Vêsâli pour faire à travers la ville sa quête, accoutumée et ensuite il parla ainsi à ses disciples qui l'accompagnaient.

« Apprenez donc bien, ô disciples, la science que j'ai acquise et que je vous ai fait connaître, et marchez dans sa voie, et exercez-la, et accroissez-la, afin que cette vie de sainteté puisse durer et longtemps se prolonger pour la prospérité de bien des personnes, pour la joie de bien des personnes, par compassion pour le monde, pour le salut, la prospérité, la joie des hommes.

C'est la quadruple vigilance, la quadruple bonne observance, les quatre parties du saint pouvoir, les cinq organes, les cinq forces, les sept termes de la connaissance, le chemin sacré à huit branches. Telle est, ô disciples, la science que j'ai acquise et que je vous ai fait connaître . . . . etc. » Et le Bienheureux continua en s'adressant aux moines: « En vérité, ô moines, je vous le dis: toutes les choses de la terre sont périssables; luttez sans relâche. Encore un peu de temps, et ce sera le Nirvâna du Parfait, d'ici à trois mois le Parfait entrera dans le Nirvâna.

« Mon existence touche à sa fin, le terme de ma vie est proche. — Je m'en vais, vous demeurez; un lieu d'asile est prêt pour moi. — Veillez sans relâche et vivez toujours en sainteté, — résolûment, ô disciples, conservez sans cesse votre esprit tout prêt. — Celui qui sans chanceler vit incessamment fidèle à la parole de la vérité, — celui-là s'arrache aux mains de la Naissance et de la Mort, et arrive d'emblée au terme de toute douleur. » Bouddha retourna à Bêlouva pour passer la nuit.

Le lendemain, il fit encore une fois sa quête à travers la ville Vêsâli; puis sortant de cette ville, avec une suite de disciples, il se dirigea vers Kouçinâgâra, c'est là qu'il voulait faire son entrée dans le Nirvâna. Très fatigué

Bouddha arriva enfin à l'endroit où était la ville de Kouçinâgâra; il entra dans un petit bois, se sentant très faible, il pria son disciple Ananda de lui plier un manteau, pour qu'il puisse se coucher . . . . C'est pendant la nuit, que Bouddha mourut, obtint son Nirvana complet . . . . « Il a souffert l'agonie de la mort disaient ses disciples, en pleine possession de ses facultés mentales, qui se sont exhalées, comme une lampe qui s'éteint. » « A l'instant même où Bhagavat atteignit le Nirvâna complet, disent les écritures bouddhiques, le vénérable Ananda chanta cette Gathâ: Quand le suprême Bouddha complètement parfait a expiré, il y a eu une grande terreur et les cheveux se sont dressés. A l'instant ou Bhagavat atteignit le Nirvâna, parmi ceux des Religieux qui n'étaient pas encore arrivés à l'état d'Arhat, quelques-uns pleuraient tout haut avec les bras élevés, quelques-uns tombaient sur la terre comme si on les avait abatus, et d'autres tournaient sur eux-mêmes en criant: — Trop tôt Bhagavat a expiré; trop tôt Sougata a expiré: trop tôt il a fermé l'oeil, qui veillait sur le monde! Mais les Religieux qui avaient obtenu la qualité d'Arhat, rassemblés et recueillis, disaient: — Les choses qui passent sont périssables, comment pouvons-nous obtenir dans ce monde qu'il en soit autrement ! . . . .

Le vénérable Aniroudha et le vénérable Ananda passèrent le reste de cette nuit à discourir sur la Loi. A la pointe du jour, le vénérable Aniroudha parla ainsi au vénérable Ananda: — Ami Ananda, pars; entre à Kouçinagara et avertis les tribus Mallas de cette ville en disant: — Descendants de Vasichtha, Bhagavat est arrivé au Nirvâna; sachez que c'est le temps de faire ce qu'il vous est prescrit de faire. Le vénérable Ananda, après avoir dit: — Oui, seigneur — obéissant à cette invitation, de bonne heure le matin, se préparant et prenant sa robe et son vase aux aumônes, accompagné d'une seconde personne, entra à Kouçinâgâra. Les Mallas apprenant la mort de Bouddha furent affligés, désespérés,

accablés de chagrin. Quelques-uns pleuraient, avec leurs cheveux épars; quelques-uns se lamentaient en levant les bras; quelques-uns tombaient comme abattus; d'autres tournaient çà et là, en s'écriant: Trop tôt Bhagavat est mort (etc. . . . ., comme plus haut).

Les Mallas de Kouçinâgâra, prenant avec eux des guirlandes de fleurs et des instruments de toute sorte et cinq cents paires de vêtements, s'approchèrent du corps de Bhagavat, puis, en dansant et avec une musique de voix et d'instruments avec des guirlandes odoriférantes, accomplissant les cérémonies prescrites avec toutes les marques de respect et de soumission, se mirent eux-mêmes, ce jour-là, à suspendre des draperies d'étoffe et à élever des tentes

Les Mallas pensèrent, le temps est tout à fait insuffisant aujourd'hui pour brûler le corps de Bhagavat, nous ferons demain la crémation . . . . Ils passèrent encore cinq jours en accomplissant les mêmes cérémonies comme celles du premier jour, après la mort de Bouddha. Le septième jour à Kouçinâgâra, tout endroit qui était un réceptacle d'ordures, de malpropreté et de décombres, fut jusqu'à la hauteur du genou, couvert de fleurs célestes de Mondâra, et les dieux, aussi bien que les Mallas de Kouçinâgâra, portant le corps de Bhagavat, avec des danses célestes et humaines, avec une musique de voix et d'instruments, avec des guirlandes odoriférantes, accomplissant toutes les cérémonies prescrites avec humilité, respect et soumission, et portant ce corps en passant par la porte du nord, du côté nord de la cité et entrant par la porte du milieu au centre de la ville, déposèrent là le corps de Bhagavat dans la salle de couronnement des Mallas. Les Mallas de Kouçinâgâra demandèrent alors au vénérable Ananda: — Comment, seigneur Ananda, devons-nous disposer du corps de Bhagavat?

Descendants de Vasichta, il convient de le traiter de la même manière que celui d'un roi, Tchakravartin.

Ananda répète alors l'explication qu'il a lui-même reçue du Bouddha à ce sujet. En conséquence, les Mallas de Kouçinagara donnèrent cet ordre au peuple : – Faites provision de ouate de coton. Et alors les Mallas de Kouçinâgâra enveloppèrent le corps de Bhagavat de toile neuve. Après l'avoir enveloppé de toile neuve, ils le couvrirent d'une couche de ouate ; après l'avoir ainsi couvert ils le couvrirent de nouveau d'une toile, et de cette manière, ayant couvert le corps de Bhagavat de cinq cents paires de vêtements et l'ayant déposé dans un vaisseau de métal où l'on met l'huile, et le couvrant avec un autre vaisseau de métal pareil ils placèrent le corps de Bhagavat sur le bûcher funèbre.... Les Mallas de Kouçinâgâra, le vénérable Mahâ Kaçyapa se rendirent auprès du bûcher funéraire de Bhagavat. En y arrivant, Kaçyapa arrangea ses robes de manière à laisser une épaule nue et, avec les mains jointes, ayant fait trois fois le tour du bûcher en lui présentant le côté droit, il ouvrit le bûcher à sa base, puis, avec respect il inclina sa tête aux pieds de Bhagavat. Les cinq cents Religieux qui l'accompagnaient, eux aussi, ajustant leurs robes de manière à laisser une épaule nue, et les mains jointes, ayant aussi tourné trois fois autour du bûcher, s'inclinèrent de même révérencieusement aux pieds de Bhagavat. Pendant que le vénérable Mahâ Kaçyapa et ces cinq cents Religieux étaient prosternés en adoration, le bûcher funéraire de Bhagavat s'alluma spontanément. Il arriva, pour le corps de Bhagavat, qui fut consumé par le feu, que ni la peau de dessus ni celle de dessous, ni sa chair, ni ses nerfs, ni ses muscles ne déposèrent de cendres ou de suie et qu'aucune de ces parties de son corps ne resta (sans être consumée). De la même manière ni le beurre, ni l'huile consumés par le feu, les feuilles, les cendres ou la suie ne laissèrent de trace. Tous les vêtements, composant les cinq cents paires de vêtements, furent consumés. Au moment où les parties intérieures ou ex-

térieures du corps de Bhagavat furent absorbées, des courants d'eau descendant des cieux éteignirent les flammes du bûcher funéraire de Bhagavat. Les Mallas de Kouçinâgâra aidèrent enfin à éteindre ce bûcher en jetant toutes sortes d'eaux de senteur. Les Mallas de Kouçinâgâra faisant alors un treillis avec leurs lances et l'entourant de leurs arcs, transportèrent les restes de Bhagavat à la salle d'Assemblée, dans la ville; et, pendant sept jours, avec des danses de la musique vocale et instrumentale et des guirlandes de fleurs odoriférantes, rendirent toutes sortes de respects et d'hommages avec dévotion et humilité. Le roi de Magadha Adjâtasatrou, apprit que Bhagavat avait atteint le Nirvânâ complet à Kouçinâgâra. A cette nouvelle, il envoya ce messager aux Mallas de Kouçinâgâra: Bhagavat était un Kchatrya, et moi aussi, je suis un Kchatrya. Je suis donc, par conséquent, digne de posséder une partie des restes du corps de Bhagavat. Je construirai aussi un Stoûpa pour les restes de Bhagavat et célébrerai une fête.

Les Litchavis de Vaiçali, comme étant aussi de race Kchatrya; la dynastie des Çâkyas de la ville de Kapilavastou, comme parents du Bouddha; les Balayas d'Allakoppa comme étant d'une tribu Kchatrya; la dynastie Kchatrya de Râmayâma comme étant de race Kchatrya, les brahmanes de Vâttadipa, comme étant d'une tribu brahmanique; les Mallas de Pâvâ, comme étant d'une tribu de Kchatryas, toutes réclamèrent une part des reliques de Bhagavat, exactement dans les mêmes termes que ceux du message d'Adjâtasatrou. Les Mallas de Kouçinagara répondirent à l'assemblée des émissaires: Bhagavat est mort sur notre territoire, nous ne vous donnerons aucune partie de ses reliques. Les émissaires transmirent cette réponse à leurs chefs, qui envoyèrent un second message avec une menace: si les Mallas ne leur donnent pas les reliques de Boud-

dha, ils les prendront par force en faisant la guerre aux Mallas.

Sur cette réponse, le Brahmane Dróna parla ainsi aux émissaires assemblés : — Notre Bouddha était d'un caractère très pacifique ; il ne serait pas convenable d'avoir des contestations au moment de la dissolution du corps d'un être si accompli. Amis, tous, de bon accord, et à l'unanimité, divisez les reliques en huit parts. Beaucoup de nations sont converties à la loi du Bouddha, en conséquence, que des Stoûpas nombreux soient élevés en différents pays.

Les émissaires répondirent : — Bien, Brahmane, partage avec soin les reliques en huit parts. Et le Brahmane Dróna, après avoir, à la demande de l'assemblée, divisé les reliques en huit parts, dit aux émissaires assemblés : — Mes amis, donnez-moi le vase qui a servi à mesurer les reliques. Et ceux-ci donnèrent le vase au Brahmane Dróna.

Voici les reliqués de Bouddha qui furent partagées.

Les os qui étaient restés intacts étaient : les quatre dents canines, les deux os du cou, l'os frontal avec une longue touffe de cheveux. Le reste des os avait été en partie détérioré par le feu. Les parties les plus petites avaient été réduites à la grosseur de grains de moutarde, les parties moyennes étaient grosses comme de grains de riz, et les plus grosses comme la moitié d'un grain de mouga (espèce de pois).

Les Mauryas de Pipphalivana apprirent que Bhagavat était mort à Kouçinagara, et aussitôt envoyèrent ce message aux Mallas de Kouçinagara : — Bhagavat était Kchattrya, nous aussi sommes Kchatryas et dignes de posséder une part de ses reliques. Nous leur élèverons un Stoûpa et célébrerons une fête. On leur répondit qu'il ne restait plus de portion des reliques de Bhagavat qui avaient été partagées, mais qu'ils pouvaient prendre les charbons du bûcher funéraire. Ils emportèrent donc les charbons.

Le roi de Magadha, Adjâtasatrou, dans la ville de Râdjagriha; les Litchavis de Vâiçali, dans la ville Vâiçali; les Çâkyas de Kapilavastou, dans la ville de Kapilavastou; les Balayas d'Allakappa, à Allakappa: les Râmagâmas Kôcaligas, à Râmagâma; les Mallas de Pâvâ; dans la ville Pâvâ; les Mallas de Kouçinagara, dans la ville de Kouçinagara, tous, chacun de leur côté, bâtirent un Stoûpa pour les reliques de Bhagavat et célébrèrent une fête. Le Brahmane Drôna bâtit un Stoûpa pour le vase qui avait servi à mesurer les reliques, et les Mauryas de Pippalivana bâtirent un Stoûpa pour les charbons et célébrèrent une fête. Il y avait ainsi huit Stoûpas sur les reliques du corps; un neuvième Stoûpa pour le vase qui avait servi à les mesurer et un dixième pour les charbons. Telle est l'origine de l'érection des Stoûpas.***

Les reliques du Bouddha consistent en huit drônas,* sept de ces drônas sont un objet de vénération dans le Djamboudvipa (l'Inde), et un drôna est honoré par le roi des Nagas à Râmagâma.

Une des dents est l'objet de la vénération des dieux; une autre est vénérée dans la capitale du pays de Gandhârâ; une autre dans le pays des rois de Kâlinga**. La dernière est vénérée par les rois des Nâgas.

* Le drôna est une mesure de capacité contenant trente livres de grains, environ.

** Cette dent, plus tard a été transportée à Ceylan.

*** Les Stoûpas ou Tôpes rappellent généralement pour la forme, les anciens tumulus européens; ils sont construits en briques.

Bouddha fut un grand philosophe et sa philosophie basée sur l'observation et la science, pénétrée d'un amour incommensurable pour l'humanité, pleine de simplicité et de clarté est la plus haute de toutes les philosophies. Les philosophes des autres pays et des époques postérieures ne sont jamais arrivés à une telle élévation d'idées et de sentiments.

Bouddha fut le premier socialiste qui apporta au monde l'idée de la communauté fraternelle entre tous les hommes; tout ce que la communauté bouddhique faisait, elle le faisait pour le bien du monde entier. Bouddha et sa communauté désiraient l'union de tous les peuples, la paix, la fraternité, l'égalité pour le bien commun.

Ils faisaient énergiquement la propagande, mais dans leur temps, quand les communications étaient très difficiles et les idées se répandaient ainsi lentement, que de plus ils supposaient l'existence des pays, des peuples et des langues qu'ils ne connaissaient pas, ils ne pouvaient espérer la prompte réalisation de leurs voeux. Cependant Bouddha était persuadé que tout ce qu'il disait et accomplissait ne disparaîtrait pas avec lui; « Je meurs, disait-il, mais je serai remplacé par ma loi »; ses idées dont une masse de personnes s'est déjà pénétrée continuèrent à se répandre, malgré toutes sortes d'obstacles et d'imprévus et finiront par embrasser le monde entier. Et de fait sa doctrine vivait, ses idées se répandaient et ceux qui s'en pénétraient, aimaient la nature, l'humanité, voulaient se rendre utiles en s'intéressant au monde en général. Souvent ces personnes ne savaient pas d'où ces conceptions prenaient leur origine, ils ne savaient pas qu'elles venaient de Bouddha. Malheureusement, le progrès marchait lentement, il était enrayé par les guerres, qui montraient toute la rudesse de l'ignorance. Le militarisme et le despotisme des rois, qui désiraient partout prouver leur pouvoir et acquérir des richesses (signe de conceptions étroites,

limitées, provenant de l'orgueil, qui à son tour provient, comme le disait Bouddha, du manque de discernement et de l'ignorance) poussaient les rois et les chefs des guerriers à faire des invasions dans les autres pays. Ces invasions produisant la destruction, le meurtre, ayant à sa suite les épidémies, emportaient avec eux beaucoup de jeunes gens bien doués, qui n'ont pas eu même le temps de donner par leurs œuvres le résultat de leur intelligence.

Malgré que la masse des gens était aveuglée par l'ignorance, que les guerres troublaient la tranquillité et détruisaient beaucoup de forces douées, de temps en temps paraissaient des hommes, qui, saisis d'un sentiment d'amour pour l'humanité et la science, calmaient, pacifiaient les esprits et répandaient la lumière par ses œuvres. Les savants et les grands philosophes s'intéressaient toujours au monde entier, le considéraient comme leur patrie et travaillaient pour le bien de l'humanité. La science, l'art et les inventions, tout menait au rapprochement des peuples.

Cependant tous ceux qui étaient saisis d'un sentiment d'avidité pour la puissance et la richesse et qui étaient à la tête des gouvernements pour atteindre leur but provoquaient des guerres et recouraient à tous les moyens violents; voulant masquer leurs sentiments obscurs et criminels, ils faisaient enseigner à la jeunesse (surtout dans ces derniers temps) que les guerres étaient nécessaires pour le mouvement en avant, pour la connaissance réciproque des peuples, pour le progrès en général. La jeunesse pénétrée de ces idées les conservait et transmettait plus tard à ses enfants cet esprit et ces sentiments militaires. Ils ne pensaient pas, combien de malheurs, de souffrances, les guerres provoquaient, quelle destruction et quelle misère apportait le militarisme. Beaucoup de terrains restaient incultes et en général à cause du manque de travailleurs, on ne recevait pas beaucoup de produits de différentes es-

pèces, mais on en dépensait encore la plus grande partie pour entretenir les militaires ; le peu de produits qui restait, allait à la population et coûtait cher ; la lutte acharnée pour éviter la misère se déclarait et c'est ainsi que la vie devenait bien pénible.

Quant à la connaissance réciproque des peuples, elle aurait pu se faire par un autre moyen, la voie pacifique du commerce. Les peuples devaient suivre le système des Phéniciens, qui, ayant le caractère entreprenant, s'intéressaient à tout ; tâchaient de pénétrer dans divers pays par la voie du commerce, servant ainsi à l'échange des richesses naturelles et des acquisitions de l'intelligence entre l'Orient et l'Occident ; ils faisaient des navigations hardies et avaient aussi entrepris un voyage autour de l'Afrique, suivant Hérodote, pour le compte du roi égyptien Néko. Ils faisaient des découvertes, celles de la teinture du pourpre, du verre, composèrent l'alphabet, afin d'exprimer d'une façon prompte et simple les pensées. Si les guerres n'avaient pas enrayé le cours tranquille des observations, le mouvement intellectuel progressif, les méditations et les études calmes des savants, les inventions telles que la machine à vapeur, le télégraphe, le téléphone, toutes sortes d'adaptations électriques, qui ont si énergiquement avancé l'humanité auraient probablement pu être accomplies auparavant. Les inventions apportant beaucoup d'intérêt, servant à l'instruction des peuples, coopéraient à leur connaissance réciproque et à leur rapprochement. Même les inventions dont on profita en temps de guerre, qui semblaient toutes mener seulement à la destruction, au fond portaient à une autre résolution, ces derniers temps, qu'on inventa des mines sous-marines et qu'on arrive à inventer des mines aériennes, qui d'un coup pourront détruire presque entièrement une grande ville comme Berlin, Paris etc. . . ., la guerre devient inadmissible. Un tel inventeur biendoué, comme le fut l'ingénieur Alfred Nobel, désira que cette énorme force, la dinamite, inventée par lui, servît

non à la destruction, mais à la création, la construction des tunnels, le tracement des routes etc. . . pour vaincre les obstacles naturels et servir au rapprochement des peuples. Il légua toute sa fortune pour récompenser les œuvres scientifiques, littéraires et celles qui contribuent à la propagande de la paix, à la réalisation de la fraternité entre les peuples. Il ne faisait pas de différence: ni de quel pays, de quel coin du globe terrestre on provenait, ni à quelle religion on appartenait, secouant de la sorte les frontières; il faisait confluer en une force commune, vigoureuse les personnes bien douées, qui travaillaient pour l'union des peuples, leur bien-être, leur intérêt intellectuel et leur joie.

Maintenant le globe terrestre est bien connu, il existe de bonnes voies de communications, les télégraphes, les téléphones ont contribué au rapprochement plus étroit des peuples. Ils ont pris beaucoup d'intérêt à l'échange des idées et des produits; les masses populaires par ce rapprochement se sont élevées dans leur intelligence et se sont pénétrées des idées sociales, pacifiques de la fraternité, de l'égalité et de l'aide réciproque.

Bientôt seront réalisés les vœux lumineux de Bouddha.

Chapitre VI.

Voici maintenant le récit de l'Avadana Çataka « Sundara » sur la date duquel les savants européens se sont aussi appuyés en établissant l'apparition du bouddhisme 500 ans avant J.-C.

« Le bienheureux Bouddha.... résidait à Kouçinagara, dans le voisinage des Mallas, dans le petit bois formé par une paire d'arbres Sâlas.

Alors, à ce moment, qui était le temps du Nirvâna complet, Bhagavat s'adressa à l'Ayusmat Ananda : « Ananda, lui dit-il, prépare pour le Tathâgata, entre les deux Sâlas formant la paire, un lit qui ait la tête au Nord. Aujourd'hui, dans la veille du milieu de la nuit, aura lieu le Nirvâna complet du Tathâgata, dans l'élément du Nirvâna, où il n'y a aucun reste d'Upadhi — « Oui, vénérable », répondit l'Ayusmat Ananda ; et, conformément aux ordres de Bhagavat, il prépara, entre les deux arbres Sâlas formant la paire, un lit qui avait la tête au Nord ; après quoi, se dirigeant vers le lieu où était Bhagavat, quand il y fut arrivé, il salua avec la tête les pieds de Bhagavat, puis se tins à une petite distance. Se tenant à une petite distance, l'Ayusmat Ananda parla ainsi à Bhagavat : « Vénérable, le lit du Tathâgata est prêt, il est placé entre les deux arbres Sâlas formant la paire, il a la tête au Nord. »

Alors Bhagavat se rendit au lieu où était le lit; quand il y fut arrivé, il se coucha sur le côté droit, plaçant bien ses pieds l'un contre l'autre, se rappelant la notion intime de la lumière (intellectuelle), rassemblant toute sa science, fixant uniquement dans son esprit la notion intime du Nirvâna. Là, pendant la nuit, à la veille du milieu, Bhagavat obtint son Nirvâna complet dans l'élément du Nirvâna, où il n'y a aucun reste d'Upadhi.

Aussitôt que le bienheureux Bouddha fut entré dans le Nirvâna complet à cet instant même des météores ignés tombèrent du ciel, les tambours des dieux retentirent dans les airs.

Aussitôt que le bienheureux Bouddha fut entré dans le Nirvâna complet, les deux Sâlas, les meilleurs des arbres qui constituaient le bouquet formant la paire, s'inclinèrent et couvrirent de fleurs de Sâla la couche de lion du Tathâgata.

Aussitôt que le bienheureux Bouddha fut entré dans son Nirvâna complet, un Bhixu prononça à cette heure même cette stance: Ils sont beaux, certes, les deux Sâlas de ce bosquet, meilleurs des arbres, puisqu'ils ont couvert de fleurs le maître entré dans son Nirvâna complet.

Aussitôt que le bienheureux Bouddha fut entré dans le Nirvâna complet, Çakra, le roi des dieux, prononça cette stance: Oui, les Samskâras sont impermanents, parce que, dès leur production, ils sont soumis à la loi de la destruction. A peine produits, en effet, ils rencontrent des obstacles; le bonheur consiste dans leur supression.

Aussitôt que le bienheureux Bouddha fut entré dans le Nirvâna complet, Brahma, le maître du monde, prononça cette stance: Tous les êtres qui sont dans ce monde vont désormais rejeter le corps, puisque un maître comme celui-ci qui n'a pas son pareil au monde revêtu de la force d'un Tathâgata doué de l'œil de la science est entré dans le Nirvâna complet.

Aussitôt que le bienheureux Bouddha fut entré dans son Nirvâna complet, l'Ayusmat Aniruddha prononça cette stance: Il a cessé de respirer, cet ascète au cœur ferme.

Il est parvenu au calme inébranlable, celui qui a l'œil de la science. il a atteint le Nirvâna complet.

Il y a eu une grande épouvante; il y a eu un tressaillement d'horripilation quand le maître doué des dons les plus variés est arrivé au terme final. L'esprit qui ne se laisse prendre à aucune attache, lorsqu'il reçoit les objets de la sensation, un tel esprit arrive à la délivrance de la même manière que s'éteint une lampe.

Sept jours après que le bienheureux Bouddha fut entré dans le Nirvâna complet, l'Ayusmat Ananda, décrivant un pradaxina autour du bûcher de Bhagavat, prononça cette stance:

Le joyau des corps avec lequel le guide, doué de la grande puissance surnaturelle, est entré dans le monde de Brahma, a été consumé par une flamme sortie de lui-même.

Il avait été enveloppé dans cinq cents paires de manteaux, oui, c'est dans mille manteaux bien comptés qu'il avait été enveloppé, le corps du Bouddha; mais là, deux manteaux n'ont pas été brûlés, le vêtement intérieur et l'extérieur.

Dans le deuxième siècle, après que le bienheureux Bouddha fut entré dans son Nirvâna complet, dans la ville de Pâtaliputra, le roi Açoka exerçait la royauté.... Roi puissant et juste....... Plus tard, il joue avec sa reine....... Un fils naquit, beau, admirable, charmant, avec des yeux semblables à ceux de l'oiseau Kunâla. A l'occasion de sa naissance, on fit une fête et on lui donna un nom. Quel sera, dit-on le nom du jeune garçon? — Les parents dirent: puisque, dès le moment de sa naissance, ses yeux ont été comme ceux du Kunâla, que le nom de l'enfant soit donc Kunâla.

L'enfant Kunâla fut confié à huit nourrices.... Education brillante et prospère......

Le roi, l'ayant pris dans ses bras, paré de tous ses ornements, et l'ayant regardé à plusieurs reprises, fut ravi de la perfection de sa beauté et s'écria: Mon fils n'a pas son pareil dans le monde pour la beauté. A cette époque-là, il y avait, dans le pays de Çândhâra, un village appelé Puspabherotsya. Il naquit à l'un des maîtres de maison de ce village, un fils dont l'éclat dépassait celui des hommes, sans atteindre celui des dieux. A sa naissance, un étang fait de joyaux, plein d'eau saturée de parfums divins, apparut avec un grand parc rempli de fleurs et de fruits et mobile. Partout où allait le jeune garçon, l'étang et le parc apparaissaient au même endroit que lui; on lui donna le nom de Sundara (beau). Quand il fut, par succession de temps, devenu grand, il arriva qu'un jour des marchands de Puspabherotsya, vinrent à Pâtaliputra. Munis de présents, ils se rendirent auprès du roi, tombèrent à ses pieds, lui offrirent leurs dons et se tinrent devant lui.

Alors le roi Açoka leur montra Kunâla et leur dit: Eh! Messieurs les marchands, dans vos pérégrinations, avez-vous jamais vu jusqu'à présent quelque part, sur toute la surface de la terre un enfant pareil, d'une beauté aussi particulière? — Les marchands firent l'anjali, tombèrent aux pieds du roi, lui demandèrent de pouvoir parler sans crainte, et lui dirent: « Majesté, il y a dans notre pays un jeune garçon du nom de Sundara qui dépasse l'éclat des hommes, sans atteindre à l'éclat des dieux. A sa naissance, un étang fait de pierres précieuses, dont l'eau est remplie de parfums divins apparut en même temps qu'un parc abondant en fleurs et en fruits, grand et mobile: partout où va le jeune garçon, l'étang et le parc apparaissent toujours près de lui. » A l'ouïe de ce discours, le roi Açoka fut dans un extrême étonnement.

Poussé par la curiosité, il envoya un exprès avec ce

message : « Le roi Açoka désire se rendre ici pour voir le jeune Sundara ; faites donc vos préparatifs, prenez vos dispositions en conséquence. »

Alors la population toute entière fut épouvantée : Pourvu, disait-elle, qu'il n'arrive pas quelque calamité, si le roi vient ici dans tout l'appareil de sa puissance ! » Alors on attela pour le jeune homme un char fortuné, on lui confia, pour le donner comme présent, un collier de perles valant 100,000 (pièces de monnaie), et on l'envoya en présence du roi Açoka. Il se mit donc en route et, avançant toujours, il atteignit Pâtaliputra.

Muni du collier de perles valant 100,000 (Karsâpana), il vint se présenter devant le roi Açoka. Dès que le roi Açoka aperçut Sundara, en voyant sa beauté, son éclat, sa bonne mine, tous ses avantages extérieurs, l'étang divin et le parc, il fut dans un extrême étonnement. Alors le roi Açoka, pour faire partager cet étonnement au Stavira Upagupta*, se rendit à la maison du-Coq (Kukkutâgâra), ammenant avec lui le jeune Sundara. Upagupta et tout son entourage composé de dix mille personnes de ces deux catégories — disciples et gens du vulgaire enclins à la vertu — furent dans l'étonnement. Quant à Sundara, il salua les pieds du Stavira et s'assit devant lui pour entendre la loi.

Le Stavira Upagupta lui enseigna la loi. Alors, le jeune homme, dont le caractère propre (santati) était complètement mûri, eut le désir de se faire initier, lorsqu'il eut entendu la loi. Aussi, après en avoir demandé la permission au roi Açoka, il fut initié par les soins du Sthavira Upagupta. A force d'application..... Arrivée à l'état d'Arhat.... Alors le roi Açoka, ayant conçu un doute, interrogea le Sthavira : « Vénérable, quels actes Sundara avait-il faits pour qu'un étang fait de pierreries, et dont l'eau est remplie de parfums

* Stavira Upagupta qui servit de guide à Açoka en lui indiquant le lieu où Bouddha naquit et aussi les autres marqués par le souvenir de Bouddha.

divins, ait ainsi apparu en même temps que lui, avec un grand parc, riche en fleurs et en fruits, ayant le pouvoir de se déplacer ? » Upagupta répondit : « Grand roi, Sundara, dans d'autres naissances antérieures...., Le fruit des œuvres et la transmigration.....

Autrefois, grand roi, à l'époque où Bhagavat venait d'entrer dans son Nirvâna complet, l'Ayusmat Mahâ-Kâçyapa, avec une suite de 500 personnes, faisait une tournée dans la campagne au pays de Magadha, avec le désir de tenir des réunions sur la loi. Sur ces entrefaites, un pauvre laboureur aperçut la grande confrérie des Bhixus abattus par le chagrin que leur causait la séparation d'avec leur maître, fatigués de la marche tout souillés de poussière. Ému de compassion, il invita Kaçyapa et les 500 Bhixus qui le suivaient à prendre un bain rafraichissant et réparateur. Alors il leur prépara de l'eau chaude saturée de divers parfums, dans laquelle les Bhixus se baignèrent, lava leurs manteaux et les rassasia d'aliments purs; après quoi, il alla dans le refuge, accepta les bases de l'enseignement, et fit ce vœu : « Puisse-je être initié à l'enseignement même de Çâkya-Mouni, et obtenir l'état d'Arhat ! »

Que penses-tu, grand roi ? — Celui qui, en ce temps-là, à cette époque-là, fut le pauvre laboureur, c'était le Bhixu Sundara. C'est parce qu'il a offert à des Bhixus un bain rafraichissant et réparateur, qu'il a obtenu cette beauté superieure, cet étang divin, fait de joyaux, rempli d'eau (exhalant un parfum) de sandal, et ce parc abondant en fleurs et en fruits qui a la propriété de se déplacer. C'est parce qu'il a été en refuge auprès du Çramana et qu'il a accepté les bases de l'enseignement que, dans cette naissance-ci, l'état d'Arhat s'est manifesté pour lui. Ainsi, grand roi, les actes entièrement blancs.... Actes blancs et actes noirs.....

Le roi Açoka, satisfait et content du discours de l'Ayusmat Sthavira Upagupta, se leva de son siége et partit.

Je citerai maintenant la chronologie des rois de Magadha donnée par les bouddhistes singhalais; le bouddhisme singhalais prend son origine du sangha*, communauté des moines de Magadha; en critiquant cette chronologie je distinguerai tout ce qui est vrai de ce qui n'est que fantaisie: La série des rois du Magadha après le Nirvâna commence avec Ajâtaçatru, qui avait gouverné 8 ans au moment de la mort du Bouddha, qui gouverna encore 24 ans après et fut assassiné par son fils Udâyin ou Udaya-Bhadra. Celui-ci fut tué par son fils Anuruddha, après 16 ans de règne. Anuruddha fut tué par son fils Munda, lequel subit le même sort de la part de son fils Nâga-Dassaka. Le total des années de règne d'Anuruddha et Munda est 8 ans.... Nâga-Dassaka occupa le trône pendant 24 ans, ensuite il fut déposé. Suivirent Çiçunâga avec un règne de 18 ans, et son fils Kâla-Açoka avec un règne de 28 ans. A ce dernier succédèrent ses dix fils, gouvernant à la fois, qui régnèrent ensemble 22 ans et furent remplacés par les 9 Nandas, qui eux aussi restèrent au pouvoir 22 ans. Alors Chandragupta, fondateur de la dynastie des Mauryas, s'empara du trône; il gouverna 24 ans; son fils Bindusâra 28 ans. Açoka, son fils qui lui succéda, monta au trône l'an 214 après le Nirvana. J'ai cité cette partie de la chronologie donnée par les bouddhistes singhalais, jusqu'au roi Açoka, qui occupe une si grande place dans l'histoire par ses ardentes propagations des idées de Bouddha. Le commencement de cette chronologie est juste au moment de la mort de Bouddha (vers 320 avant J.-C.) c'était le perfide Ajataçatru, meurtrier de son père Bimbisâra, qui exerçait la royauté déjà depuis 8 ans. Les bouddhistes disent que Pataliputra fut fondée par Kala Açoka. ils disent aussi que Bouddha, quelques mois avant sa mort, en franchissant le Gange, vu qu'on était en train de bâtir

* La langue des anciennes écritures bouddhique s'appelle Mâgadhi, d'après le nom du royaume de Magadha.

la nouvelle capitale du royaume de Magadha. et en ce temps-là le roi de Magadha était Ajataçatru.

Ajataçatru et Kala Açoka représente une seule et même personne, et tous ces rois, qui se suivent après Ajataçatru et qui, chacun à son tour, tuent leurs pères sont un produit de la fantaisie.

Après Kala Açoka dit la chronologie singhalaise, dix fils lui succédèrent qui régnèrent ensemble pendant 22 ans et qui furent remplacés par 9 Nandas qui régnèrent aussi 22 ans. Un auteur d'une autre chronologie bouddhiste, citant la même chronologie, ne mentionne pas les Nandas, et un auteur d'une chronologie plus moderne déclare que les Nandas sont identiques aux 10 frères. A mon avis Ajataçatru après la mort de Bouddha régna peu de temps de même que ses fils qui lui succédèrent puisque déjà vers 300 ans avant J.-C. Chandragupta, fondateur de la dynastie des Mauryas, s'empara du trône.

La chronologie singhalaise dit que Chandragupta gouverna 24 ans, son fils Bindusâra 28 ans. Cela n'est pas juste: le règne de Chandragupta et de Bindusâra furent de plus courte durée; car Açoka vers la 14ième année de son règne, vers 250 ans av. J.-C., envoya des missionaires bouddhistes en Egypte auprès de Ptolémée Philadelphe, qui régna, comme on le sait de 285 à 247 av. J.-C., en sorte que Açoka monta sur le trône vers l'an 264. Il était alors agé de 21 ans. — Ses premières inscriptions, telle de Bairat aussi connue sous le nom de Bhabra, et celle où il explique ce qu'il fallait comprendre sous le nom de la religion, que le lecteur trouvera dans la page 130 de ce livre, datent environ de l'an 255 avant J.-C.

« L'inscription de Bairat, plusieurs fois traduite et commentée, dit mr Minaeff dans son livre « Recherches sur le Bouddhisme », reste, malgré ces travaux, un monument jusqu'à un certain point énigmatique. Jusqu'ici, on n'a pas encore éclairci la question très essentielle

du but principal de cet édit d'Açoka le grand; le lecteur ne voit pas bien les motifs pour lesquels le roi, s'adressant à la communauté des moines du Magadha énumère une série de textes bouddhiques, dont il trouve l'enseignement édifiant et salutaire à l'âme aussi bien pour les laïques que pour les religieux. »

Le principal but d'Açoka et ses sentiments en général n'étaient pas bien compris.

On disait qu'il considérait le bouddhisme, comme toute autre religion, puisqu'il recommandait la plus grande tolérance pour toutes les sectes religieuses.

Etant entièrement pénétré des idées de Çakya-Mouni il ne pouvait pas agir autrement qu'avec beaucoup de tolérance, car il ne faisait aucune attention aux formes et aux cérémonies religieuses, c'était la bonté, la douceur, disait-il, qu'il fallait comprendre sous le nom de la religion; il était entièrement préoccupé de répandre les idées de Bouddha, afin que les gens, s'en pénétrant suivent la voie de la bonté et de l'intelligence.

Je me rappelle que mr Kern, qui a fait la traduction des inscriptions d'Açoka et qui les a commentées, dans un passage de son livre « Der Buddhismus und seine Geschichte in Indien » appelle le roi hypocrite, parce qué, après avoir fait beaucoup de massacre, le voilà qui fait la propagande de la religion. Mais le tableau du passé se présente à mes yeux sous une autre lumière. Açoka avait été élevé comme, malheureusement la jeunesse l'est aussi de nos jours, il considérait les conquêtes comme une gloire, un héroïsme. Comme homme doué d'un esprit observateur, après avoir fait la conquête de Kâlinga*, (aujourd'hui la côte de Koromandel), vu toutes les souffrances que provoquait la guerre, et ayant connu les idées de Bouddha, qui lui furent transmises par ceux** qui connurent personnelle-

* Voir page 130.

** Au moment de la mort de Bouddha ils avaient de 20 à 25 ans, ils continuèrent à s'enseigner dans la doctrine de Bouddha sous la direction d'Ananda et d'Anuruddha.

ment Çakya-Mouni, il fut bien impressionné, et changea complètement de sentiment. Il devint un ardent propagandiste de sa doctrine, et il conserva tout son enthousiasme envers Bouddha jusqu'au dernier moment de sa vie.

« Quand Açoka eut atteint l'âge de 114 ans, dit un récit : il promit de donner 1,000 millions en or pour la foi ; parvenu à l'âge de 150 ans, il avait en effet donné cette somme, moins 40 millions. Il réunit le clergé et était sur le point de partager tous ses trésors, mais son petit fils Sampadin, qui était trésorier, l'en empêchant, il ne put donner que du myrobolan pilé. Après avoir délibéré avec son ministre Râdhagupta, il donna tout le royaume au clergé. Après avoir honoré pendant 117 ans les Stûpas du Maître, il mourut, et renaquit dans le Ciel. »

Il faut prendre en considération que chaque semestre était compté pour une année entière. Voici un autre récit sur le même sujet, mais plus détaillé.

« J'avais formé le projet dit le roi Açoka de donner 1,000 millions pour le bien de la religion, et je ne l'ai pas encore fait. Après avoir parlé ainsi, il se dit à lui-même : Je vais réunir les 40 millions, qui manquent encore, afin de compléter le don, et immédiatement il se mit à envoyer de l'or et de l'argent au couvent du Jardin du Coq (Kukkutârâma.)

A ce moment, Sampadin, le fils de Kunâla, prenait déjà part au gouvernement. Sur les remontrances pressantes du ministre, soutenant qu'il était temps de mettre fin aux prodigalités du vieux roi, le co-régent défendit au trésorier de donner à l'avenir de l'argent monnayé à son grand-père.

Faute d'argent, le roi Açoka envoya au couvent les plats en or dans lesquels il mangeait. On ordonna de ne lui donner à l'avenir que des plats en argent : ceux-là aussi furent portés par son ordre au Jardin du Coq. On lui donna des plats en fer, mais il les envoya aussi

aux moines. A la fin on résolut de lui apporter sa nourriture dans de la vaisselle en terre. Le vieux souverain en conçut un chagrin profond, et comme on lui avait encore laissé une ombre de pouvoir, il convoqua ses ministres et répresentants de la bourgeoisie, et dit d'un ton affligé: « Qui est donc roi ici, à l'heure qu'il est? » Avec tous les signes extérieurs de respect, les ministres s'empressèrent de répondre: « Vous, Seigneur. » Mais le roi, ne se laissa pas tromper: « Pourquoi dites-vous une chose contraire à la vérité pour être polis à mon égard? » s'écria-t-il; « je suis déchu du pouvoir; » et, montrant la moitié d'un myrobolan qu'il tenait à la main, il poursuivit: « Je ne possède plus rien dont je puisse disposer en maitre, sauf cette moitié d'un fruit! Ainsi, après avoir exercé jadis un pouvoir illimité dans tout l'empire, après avoir consolé les pauvres et les malheureux, le roi Açoka vit maintenant sans gloire et dans la misère! »

Après avoir dit ces paroles, il appela quelqu'un placé près de lui, et lui dit: « Mon ami, bien que je sois déchu du pouvoir, ayez la bonté, en égard à mes mérites antérieurs, d'accomplir ce dernier ordre que je vous donne. Prenez cette moitié de myrobolan, allez au Jardin du Coq, et offrez-la à la Congrégation. Apportez en même temps mon salut respectueux aux vénérables frères, et dites-leur: « Voyez en quoi consiste maintenant toute la richesse de l'Empereur de l'Inde! c'est ma dernière aumône, partagez ce fruit entre vous, de manière que chacun en mange un morceau! »

Le serviteur chargé de cette mission s'en acquitta en effet, il apporta la moitié de fruit au couvent et la donna à l'abbé, qui ne put se retenir d'exprimer ses sentiments de compassion « Qui donc, » dit-il, ne se sentirait pas ému dans une circonstance comme celle qui se présente aujourd'hui? Açoka, héros des Mauryas, ce modèle d'un prince libéral, lui qui fut jadis l'Empereur de l'Inde entière, n'a plus rien qu'il puisse considérer comme lui

appartenant en propre qu'une moitié de myrobolan! Privé de tout pouvoir par ses propres sujets, il ne peut donner que cette moitié d'un fruit, pour rendre témoignage de sa conviction intime, en face d'un entourage aveuglé et orgueilleux. »

Après cette plainte, on pila la moitié du myrobolan, et chaque frère, à son tour, vint en goûter. Pendant que ceci se passait dans le couvent, le roi avait répété sa question à Râdhagupta: « Dis-moi, cher Râdhagupta, qui est le maître dans le pays? « Le ministre répondit, avec des signes de profond respect. Seigneur, vous êtes le maître. » — « Eh bien! » s'écria le souverain, en se redressant avec peine, et en jetant des regards autour de lui, « ce jour je lègue à la Congrégation des suivants du Seigneur toute l'étendue du pays, d'océan à océan, sauf mon trésor! » L'acte de donation fut dressé et scellé, et à peine était-ce fait, que le roi rendit l'âme. Par l'intercession le Râdhagupta, le pays fut racheté du clergé contre payement des 40 millions en or que le défunt aurait donnés, s'il n'en avait été empêché. »

Le roi Açoka donnait beaucoup d'argent à la communauté des moines pour leurs voyages, dans différents pays pour une large propagande, et pour venir en aide aux nécessiteux.

Les moines bouddhistes commencèrent à pénétrer déjà du temps de Chandragupta et de Bindusara, père d'Açoka dans des pays qui étaient bien éloignés du royaume de Magadha, ils allèrent avec des caravanes de marchands à l'empire de Séleucus à l'Antioche et en Égypte auprès du Ptolémée I Soter, (Sauveur). Les propagandistes bouddhistes transmettaient alors à l'assemblée des auditeurs la doctrine de Çakya-Mouni dans sa pleine pureté, sans aucun fanatisme religieux, suivant les enseignements du grand docteur inspiré, ils propageaient l'effort vers la science, l'illumination, le bonheur du savoir en même temps que la morale la plus élevée et la plus pure, leurs discours étaient pleins de force et laissaient une

profonde impression. Ils exercèrent une influence sur Séleucus et les deux premiers Antiochus, qui se distinguèrent par un souci véritable de donner la liberté au peuple, le bien-être et de servir à son instruction. Antioche devint le point de rencontre des marchands et des philosophes de tous les pays; toutes sortes de nationalités et idées diverses s'y rencontraient et s'y mêlaient.

C'est aussi grâce à l'influence salutaire de la doctrine de Bouddha que les Ptolémées gouvernèrent leur peuple avec tant de douceur, tout en protégeant énergiquement tout ce qui servait au progrès de la civilisation. Alexandrie de même qu'Antioche devint le centre de la philosophie et de toutes les sciences; toutes sortes de doctrines s'y rencontraient. Ptolémée I Soter avait fondé un musée où il rassembla 700,000 manuscrits; ce musée servait de bibliothèque et d'établissement pour l'enseignement: les savants, les philosophes, les artistes y donnaient des conférences que suivirent 14,000 étudiants, et en général ils y jouissaient de la plus large hospitalité. Les Ptolémées se souciaient en même temps de l'adoucissement des mœurs, et du bien-être de leur peuple.

Le roi Açoka nous témoigne qu'il envoyait officiellement des missionnaires dans l'empire des Séleucides, auprès de l'Antiochus, en Égypte auprès de Ptolémée II Philadelphe et dans d'autres pays et qu'on agissait en se conformant avec zèle à la doctrine de Bouddha. Ptolémée III Evergète (bienfaiteur) suivit la même voie.

Cette idée de graver les inscriptions pour témoigner et transmettre les pensées de Bouddha n'appartient pas exclusivement à Açoka; les livres bouddhistes nous disent que lorsque Bouddha prêchait devant les rois, ceux-ci fort impressionnés faisaient graver ses enseignements sur les saillies des rochers. Le roi Açoka a certainement vu ces inscriptions, en outre comme j'ai déjà dit il était le contemporain des disciples de Bouddha, qui avaient connu personnellement Çakya-Mouni et

étaient encore sous la plus vive impression de ses paroles. Donc Açoka a parfaitement connu les idées de Bouddha; il nous les a voulu transmettre dans ses édits.

Je citerai aussitôt quelques morceaux, les plus importants. Je commencerai par l'Edit de Bairat, inscription gravée sur un petit bloc de granit détaché, transporté à Calcutta.

«Le roi Piyadasi salue le clergé mâgadhien, et lui souhaite prospérité et bonne santé. Vous savez, Seigneurs, jusqu'où vont à l'égard de Bouddha, de la Loi et du clergé mon respect et mes bonnes dispositions. Tout ce qui a été dit par le bienheureux Bouddha, tout cela est bien dit, et ce que je puis, Seigneurs, ordonner de ma propre volonté, je souhaite que cette loi religieuse soit de longue durée. Voici, par exemple, des morceaux religieux». Il cite des morceaux religieux.... le sermon à Râhula, prononcé par le Bouddha. «Ces morceaux religieux, je désire que de nombreuses confréries les entendent fréquemment et les méditent; de même les dévots laïques des deux sexes. C'est pour cela, Seigneurs, que je fais graver ceci, afin que l'on connaisse ma volonté.»

«Voici ce que dit le roi Piyadasi, La religion est excellente. Mais, dira-t-on, qu'est-ce que cette religion? Elle consiste à ne pas commettre le «mal», faire beaucoup de «bien», à pratiquer la piété, la charité, la véracité et aussi la pureté de vie. Aussi ai-je fait des aumônes de tout genre... aux hommes et aux animaux. C'est pour cela que j'ai fait graver cet édit, afin que, s'y conformant, on marche de même dans la bonne voie, et qu'il subsiste longtemps. Celui qui agira de la sorte, celui-là fera le bien».

Je citerai maintenant le XIII[e] édit de Girnar, pour montrer par quel changement a passé Açoka après qu'il a connu les idées de Bouddha; avant d'être bouddhiste il avait fait la conquête de Kalimga.

«Immense est le Kalimga conquis par le roi Piyadasi.

Des centaines de milliers de créatures y ont été enlevées, cent mille y ont été frappées bien des fois, le même nombre y sont mortes. En l'apprenant, le roi s'est préoccupé de la religion, il a conçu le zèle de la religion, il s'est appliqué à la diffusion de la religion, si grand est le regret qu'a ressenti le roi de ce qui s'est passé dans la conquête de Kalimga. En effet, en conquérant le territoire qui ne m'était pas soumis, les meurtres, les morts, les enlèvements d'hommes, qui s'y sont produits, tout cela a été vivement et douloureusement ressenti par moi. Mais voici ce qui a été ressenti plus douloureusement. Partout résident des Brahmanes ou des Çramanas ou d'autres sectes (ascètes) ou maîtres de maison, et parmi ces hommes quand on veille à leurs besoins, règne l'obéissance aux autorités, l'obéissance aux pères et mères, la docilité envers les amis, les camarades, les parents, les égards pour les esclaves et les serviteurs, la fidélité dans les affections. Ces hommes y sont exposés aux violences (c'est-à-dire dans la conquête), à la mort, à la séparation d'avec les êtres qui leur sont chers. Quant à ceux même qui, grâce à une protection (spéciale) n'éprouvent aucun dommage personnel, leurs amis, connaissances, camarades ou parents trouvent la ruine. C'est ainsi que, aux-mêmes ont un coup à subir. Toutes les violences de ce genre sont douloureusement ressenties par moi, le roi. C'est pourquoi, autant de gens ont, naguère, été frappés, sont morts, ont été enlevés dans le Kalimga, le roi le ressent aujourd'hui cent et mille fois plus douloureusement ».

Après ces paroles, sur le rocher où est gravé cet édit, quelques lignes sont presque complètement détruites. Un fragment a disparu du rocher : on pense qu'il y était représenté un éléphant — symbole de Bouddha — car à Khâlsi on a trouvé un autre édit, pendant de celui de Girnar, seulement à l'édit de Khâlsi beaucoup de passages disparurent, mais en tête de la face du rocher

est représenté un éléphant entre les jambes duquel sont gravés ces caractères:

𑀕𑀚𑀢𑀫𑁂 (Gajatame-Gautame)

Ainsi, j'ai dit qu'à l'édit de Girnar il y a quelques lignes presque détruites, mais par le reste des paroles on a compris qu'Açoka nommait le grand bienfaiteur du monde entier, — Gajatame, éléphant blanc, — Bouddha, car il le nomme ainsi à l'édit de Khâlsi.

Après les paroles, le roi Açoka a ressenti douloureusement les tristes résultats de la grande conquête de Kalimga, etc., il s'est préoccupé de la religion, il a connu la loi du grand bienfaiteur du monde entier et a voulu la propager, voici la continuation de l'édit sur le rocher:

« En effet, le roi souhaite de voir régner la sécurité pour toutes les créatures, le respect de la vie, la paix et la douceur. Or c'est là ce que le roi considère comme les conquêtes de la religion. C'est dans ces conquêtes de la religion, que le roi trouve son plaisir, et dans son empire et sur toutes ses frontières, dans une étendue de bien des centaines de yojanas. Parmi ces voisins... — Là où ont été dirigés des envoyés du roi, là aussi, après avoir entendu de la part du roi, les devoirs de la religion, on se conforme maintenant avec zèle et on se conformera aux instructions religieuses. C'est ainsi que la conquête s'est étendue en tous lieux. J'y ai trouvé une grande joie; tel est le contentement que procurent les conquêtes de la religion. Mais à vrai dire, le contentement est chose secondaire; et le roi n'attache une grande valeur qu'aux fruits que l'on s'assure pour l'autre vie.

C'est pour cela que cette inscription religieuse a été gravée, afin que nos fils et nos petits-fils ne croient pas qu'ils doivent faire quelque autre conquête nouvelle.

Qu'ils ne pensent pas que la conquête par l'épée mérite le nom de conquête; qu'ils n'en voient que l'ébranlement, la violence. Qu'ils ne considèrent comme une vraie conquête que les conquêtes de la religion. Elles valent pour ce monde et pour l'autre; qu'ils fassent tout leur agrément des plaisirs de la religion, car ceux-là ont « leur prix et dans ce monde et dans l'autre ».

Je voudrais bien que les lumineuses pensées de Çakya-Mouni, gravées dans les édits du roi Açoka, impressionnent encore maintenant les peuples, et qu'ils soient dirigés par un sentiment patriotique, non seulement envers le pays où ils sont nés, mais aussi envers le monde entier qu'ils regarderaient alors comme leur patrie, et, aimant ainsi tout l'univers, ils mettraient fin aux guerres sanglantes. Les idées sociales, dont les masses populaires, de notre temps, se sont pénétrées, donnent l'espérance que dans peu de temps, par le sentiment de fraternité, le monde sera uni.

Le style aryen de l'époque de Çakya-Mouni.

J'ajouterai à ce travail une étude sur le style de l'époque de Çakya-Mouni. Je citerai d'abord une description d'une des cités de la période brahmanique, c'est dans la Ramayana.

« Il est une vaste contrée, grasse, souriante, abondante en richesses de toutes sortes, en grains comme en troupeaux, assise au bord de la Sarayow et nommée Koçala. Là était une ville, célèbre dans tout l'univers et fondée jadis par Manou, le chef du genre humain. Elle avait nom Adjodhya.

« Heureuse et belle cité, elle était percée de grandes rues largement développées entre lesquelles brillait aux yeux la rue Royale, où des arrosements d'eau abattaient le vol de la poussière. De nombreux marchands fréquentaient ses bazars, et de nombreux joyaux paraient ses boutiques. Imprenable, de grandes maisons en couvraient le sol, embelli par des bocages et des jardins publics: ses arsenaux étaient pleins d'armes variées; et des arcades ornementées couronnaient ses portes, où veillaient continuellement des archers. Abritée sous les drapeaux flottant sur les arcades sculptées de ses portes, douée de tous les avantages, que lui procurait une multitude variée d'arts et de métiers, toute remplie de chars, de chevaux et d'éléphants, bien approvisionnée en toute espèce d'armes, de massues, de maschines pour la guerre,

elle était bruissante; décorée avec de brillantes fontaines, des jardins publics, des salles pour les assemblées et de grands édifices parfaitement distribués, il semblait encore, à ses nombreux autels pour tous les dieux, qu'elle était comme la remise où stationnaient ici-bas leurs chars animés. »

J'ai cité un passage de la Ramayana, description d'une ville de cette époque, d'où on voit que les Aryens possédaient en ce temps l'architecture, de beaux palais, avec des salles d'assemblée, des arcades sculptées et ornementées.

On voit aussi ces mêmes arcades dans les anciens bas-reliefs de Bharhut, ainsi que dans les monastères et les temples bouddhistes, creusés dans le roc vers 200 ans avant notre ère, à Ajunta, Karli, Bhaja (près Karli).

Les Aryens introduisirent donc dans leur architecture l'arc de différentes formes. A mon avis, cette idée de l'arc a dû leur venir ainsi: ils avaient vu les grottes dont les entrées ont ordinairement la forme semi-circulaire; les lignes n'en sont pas unies, mais sinueuses, et d'une forme certainement irrégulière. Le sentiment de symétrie qui est, pour ainsi dire, inné en nous, à cause de la régularité de notre propre corps, a achevé la construction symétrique de l'arc. L'arc se courbait, orné de saillies, mais les deux côtés étaient égaux. Au XII^e^ siècle les Arabes d'Espagne imitaient aussi la nature, en introduisant aux plafonds, aux arcades, aux chapiteaux et aux colonnes le stalactite, car en Espagne il y a beaucoup de grottes à stalactites.

Les arcs que j'ai représentés dans mon tableau sont ressemblants à ceux de Cordoue et de Séville — arcs mauresques, car les Arabes prirent ce caractère architectural des Aryens; comme je l'ai déjà dit, dans l'Inde on peut voir encore maintenant ces arcs dans les temples et les monastères creusés dans des rochers, 200 ans avant notre ère, à Ajunta, Karli, Bhaja (près Karli),

des arcs qui sont les prototypes de ceux de Séville et de Cordoue.

Les Arabes, longtemps avant notre ère, étaient en relations commerciales régulières avec l'Inde. L'Europe faisait avec l'Inde le commerce, par l'intermédiaire des Arabes, qui passaient les marchandises par l'Egypte ou par la Perse, ou la Tartarie. Lorsque le vieux monde fut conquis par les Arabes — successeurs de Mahomet — ils introduisirent dans son architecture, mosquées et palais, les arcs aryens, comme ils prirent des Aryens l'arithmétique.

Les écrivains arabes nous disent qu'à Bagdat les califes avaient des savants indous; dans leur littérature les Arabes étaient aussi influencés par les Aryens. Le livre des « Mille et une Nuits » renferme plusieurs contes d'origine hindoue.

Dans la colonne, ils imitaient le tronc de l'arbre qui va s'amincissant vers le sommet; ils la plaçaient sur le piédestal, et enveloppaient la base d'une fleur de lotus. Inévitablement, la colonne était terminée par un chapiteau qui servait à l'arc de point d'appui et était en forme de fleur demi-ouverte. — Examinez les manuscrits du musée Guimet dans la salle de la période brahmanique, vous verrez ces colonnes et ces arcs indiens aux formes caractéristiques. Ces manuscrits sont les copies d'autres manuscrits. Le peuple hindou aimait à conserver ces livres religieux, qui étaient transmis de père en fils, ainsi que les monuments, représentants les divinités et les objets symboliques. Ces derniers avaient été faits d'abord en bois et en pierre, puis en fer et en bronze, etc. Nous voyons les arcs et les colonnes indiennes représentées sur un marbre noir sculpté en forme d'éléphant adorant Linga, symbole du dieu Siva. Les livres bouddhistes nous disent que le palais de Bouddha était orné d'arcs et de colonnades, et que les murs étaient incrustés de nacre et décorés de mosaïques de pierres précieuses, comme lapis-lazuli, onyx, agate.

C'est ainsi que dans mon tableau, j'ai représenté le palais de Çakya-Mouni. Je comprends pourquoi les Aryens ornaient ainsi les murs des palais de leurs rois. Ils trouvaient en abondance les coquilles nacrées dans leurs mers. En grattant la nacre, ils lui donnaient une forme plate et décoraient ainsi les murs. (On peut gratter la nacre, elle garde toujours ses mêmes nuances changeantes.) Usage primitif, simple, et pourtant luxueux. Leurs regards étaient attirés par la vue des pierres précieuses, comme l'onyx et le lapis-lazuli, qui brillent de nuances variées et charmantes. Ils leurs donnaient une forme plate et en décoraient les palais. Quant aux costumes, je les ai faits d'après les monuments représentant les divinités hindoues; les bas-reliefs de Udayagiri représentant la chasse royale, — d'après les costumes des fresques, qui apparurent plus tard, des manuscrits, des peintures, dont tous les costumes sont du même caractère. Nous voyons des turbans en forme de pyramide cette forme du turban est la même que celle des temples anciens, laquelle exprimait la tendance vers la hauteur et vers l'infini; le cou et la poitrine sont ornés de colliers, et il y a de nombreux bracelets aux bras et aux mains. Le costume du roi était de plus orné d'un col enrichi de pierreries. Les pantalons étaient assez collants et surmontés du langouti de différentes formes. Enfin, par dessus ces vêtements, ils portaient de longs tabliers. Les femmes portaient des voiles, fixés à la tête et tombant en arrière. Les Aryens s'accroupissaient ordinairement sur les tapis et les coussins, il existait aussi une sorte de canapé très bas comme je l'ai représenté dans mon tableau; voyez au Musée Guimet ces canapés sur les monuments et dans les manuscrits. J'ai représenté aussi des coupes en onyx, qui reposent sur des cygnes dorés, elles sont semi-transparentes et laissent passer la lumière. L'alcôve aussi est faite suivant le goût aryen, belle décoration des angles et du côté du chevet, le dossier monte, s'incline, donnant un bel ombrage.

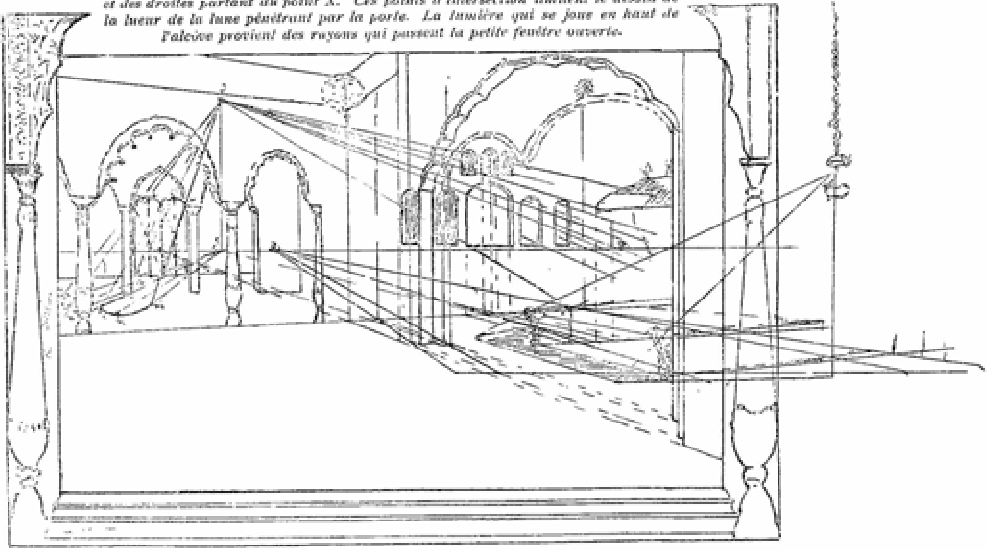
Nouvelle étude sur la perspective.

Pour ce tableau j'ai dû faire des constructions de perspective des lumières formées par les rayons de la lune pénétrant par la porte et les fenêtres du palais, c'est une étude nouvelle dans l'art. Je fis des observations dans une petite villa de Grenade, placée au pied de la colline sur laquelle s'élève l'Alhambra. Pendant une nuit de pleine lune, calme et solennelle, je voyais le palais arabe tout éclairé au haut de la colline, je suivais les changements progressifs de l'éclairage de ses tours, selon que la lune s'élevait lentement. Mon regard s'arrêtait tour à tour sur les noyers touffus, qui couvraient la colline, et plus bas sur les jardins de cyprès, de grenadiers, de magnolias et autres essences.

Je suivais les ombres s'allongeant au pied des arbres et sur la surface du Rio Dauro. A mes pieds brillait et se jouait la lumière formée par les rayons de la lune pénétrant par ma fenêtre. La lune à droite, à gauche une fenêtre fermée.

En regardant la lune avec l'œil demi-ouvert je voyais que les rayons partaient directement d'un même centre de radiation de l'astre, dans toutes les directions comme de la flamme d'une bougie ou d'une lampe, et mon œil même rencontrait un de ces rayons. Selon mon idée, s'ils pénétraient par cette autre fenêtre, à ma gauche, ils donneraient une clarté plus longue et plus oblique

En marquant la lune par le point O, et, menant de ce point une perpendiculaire à la ligne d'horizon, je détermine le point A, qui servira de base. Du point O je mène les droites qui passent par les points limitant en haut les côtés de la porte. Menant du point A des droites sur la surface de la base, par les points qui limitent la porte en bas, nous auront les points a_1 b_1 c_1 d_1 e_1 qui résultent de l'intersection des droites partant du point O et des droites partant du point A. Ces points d'intersection limitent le dessin de la lueur de la lune pénétrant par la porte. La lumière qui se joue en haut de l'alcôve provient des rayons qui passent la petite fenêtre ouverte.



sur le plancher. Me servant d'un lampadaire, j'y déterminai le dessin de cette lueur, puis, ouvrant ensuite la fenêtre, je remarquai que la clarté lunaire coïncidait avec mon dessin. J'ai alors commencé à fixer la perspective du palais, puis celle des lueurs lunaires, celles des ombres des lampadaires. Durant les nuits lunaires, j'allumai dans les chambres de la villa les lampadaires et j'étudiai les effets des deux lumières rose et bleuâtre et leurs harmonieuses combinaisons. — Je voyais aussi par mes fenêtres tout le long du Rio Dauro de petites maisons blanches «cármenes» et une église éclairées par la lumière bleuâtre; là, plus loin, la ville de Grenade endormie et au fond l'œil distinguait les silhouettes des montagnes. De cette clarté bleuâtre mon regard passait vers la clarté rose des lampadaires et j'admirais aussi les effets de ces deux lumières sur une ample pièce d'étoffe blanche soyeuse légère et souple qui m'enveloppait.

On me demande souvent comment a pu me venir cette idée d'écrire sur Bouddha. Et comment elle aurait pu être conçue de toute autre que d'une artiste russe, toujours en présence d'une injustice criante, avec autour de soi la souffrance du peuple, paysans dans la misère, souvent mourant de faim, ouvriers harassés de fatigue; et à l'excès, pour ne pas ajouter aussi les lamentables conditions toutes spéciales où les fait tomber l'alcoolisme invétéré, sans aucune de ces consolations intellectuelles que le gouvernement systématiquement leur dénie. Quant à la classe plus élevée de ceux qui se dédient à la pensée, surtout la jeunesse étudiante pleine d'énergie, c'est elle qui a la noble intention de faire sortir de ses conceptions une amélioration à cette misère d'abord, puis de faire disparaître toute injustice; c'est elle qui désirerait voir à la tête du pays les élus du peuple, plus capables de penser à l'amélioration de toutes les conditions de l'existence sans aucune arrière-pensée égoïste. C'est en propageant ses idées qu'elle périt en masse. Etant enfant déjà, j'ai connu la pleine injustice, car dans notre propre famille, nous avons eu une victime, un jeune étudiant qui, après des mois de prison, en put sortir enfin, mais la santé détruite, les cheveux prématurément blanchis. L'art m'a sauvé de cette destinée commune. J'ai dû faire des voyages, m'éloigner de mon pays pour mes études artistiques. L'histoire m'intéressait beaucoup et je m'y livrai avec enthousiasme. Ce n'était pas pour moi un livre ennuyeux bourré de faits sans signification. Tout, événements, personnages, la vie des

peuples surtout se déroulait à mes yeux comme une réalitée présente, c'était vraiment devant mon imagination une résurrection du passé. En m'intéressant aussi à la philosophie des religions, je lus le livre bouddhique Lalita Vistara, et comme souvent le sentiment devine la pure réalité mieux encore que la pensée ne la conçoit, *je sentis* que Bouddha avait été altéré et qu'on le représentait sous un faux aspect. La lecture des autres livres bouddhiques et l'analyse des documents historiques m'ont confirmée dans cette idée. Et que maintenant l'on ne s'étonne plus si je me suis occupée de Bouddha avec tant d'ardeur: le personnage indou n'était pas loin de ma pensée, je pouvais comprendre son âme, puisque aussi bien que l'Inde, le peuple russe avait besoin d'un libérateur. Je voulais bien pour mon pays un libérateur comme le fut Bouddha, quelqu'un qui, comme lui, arriverait à y faire proclamer la paix, à y détruire tout fanatisme religieux, car partout où l'on croit à des divinités, et où l'on s'attache à leur rendre un culte de cérémonies rituelles, il n'y a pas de véritable religion, celle de la justice, de la bonté et des tendances élevées. Voulant servir à l'humanité et d'accord avec tous ceux qui allaient vers les privations, les souffrances, le martyre, aimant le peuple, j'ai mené une vie assez isolée afin de me mieux concentrer dans mes idées. Je travaillai beaucoup chaque jour avec seulement comme intervalle des promenades dans les montagnes, ou au bord de la mer ou des lacs selon les pays où j'étais.

Quand mes forces s'affaiblissaient j'en puisais de nouvelles à la pensée des efforts de l'ouvrier pour gagner son pain et mon énergie se développait de nouveau et mon travail continuait. C'est justement aux artistes, aux littérateurs et aux savants, qui connaissent bien la vie sous son réel aspect de servir à éloigner la souffrance en propageant les bonnes idées. En considération de cela, que le monde ne peut pas vivre seulement de nourriture, mais qu'il a aussi besoin d'entretenir ses

facultés spirituelles par des apports nouveaux, car si son cerveau n'est pas occupé de bonnes idées ce sont les intrigues, les petits calculs qui en prennent possession, l'artiste sert à l'humanité en la dirigeant par ses conceptions et ses œuvres sur la bonne voie de la santé, de l'intelligence et du bonheur, et à la jeunesse surtout qui, mal entourée bien souvent, perd toutes ses qualités naissantes.

Je voudrais bien que tous ceux qui ont du talent, profitant de l'influence qu'ils peuvent avoir, expriment pour la Russie au nom de l'humanité, cette idée que, tous s'améliorant, la liste des victimes déjà si longue s'arrête enfin de par la coopération de toutes les nations à la proclamation de la liberté, et à la suppression de tout l'arbitraire qui y règne.

SOPHIE EGOROFF.

Appendice

Le premier document qui nous témoigne que l'époque de Bouddha est proche de l'époque du roi Açoka et que Bouddha a vécu non dans le 6e ou 5e siècle avant notre ère, mais dans le 4e, c'est le code de Manou, sur la date de la composition duquel je parle dans le premier chapitre de mon livre. (Voir page 5 et 12.)

Ce code nous reflète la période brahmanique telle que la connut Mégasthène qui fut à l'Inde 300 ans avant notre ère. Ce code coupéra à la puissance des Brahmanes et rendit en même temps la vie des autres classes bien pénible. Des millions d'êtres furent courbés sous le joug des castes, et sous la croyance de la migration de l'âme l'esprit se tourmentait en attendant des souffrances nouvelles et éternelles. Toutes ces tristes conditions nécessitèrent la venue d'un réformateur. — Ce réformateur fut Bouddha. (Voir la page 15.)

Le deuxième document est la chronologie bouddhique qui dit que sous le règne d'Açoka fut convoqué un concile auquel assistèrent des moines contemporains de Bouddha. (Voir page 21, de mon livre.) Ces moines vénérables étaient âgés de 150 à 160 ans, selon la chronologie, mais cela ne doit pas nous paraître exagéré car l'historien chinois Târanâtha nous dit que selon la coutume qui existait on comptait souvent un semestre pour une année entière. La chronologie d'un Avadana (voir page 117) place le règne d'Açoka au second siècle après le Nirvana. Sur ce point rappelons-nous l'indication de Târanâtha. D'autres chronologies bouddhiques nous disent que le règne d'Açoka fut dans le premier siècle après le Nirvana, d'autres disent que plus d'un siècle s'est écoulé.

La troisième preuve que l'époque de Bouddha est toute

proche de l'époque d'Açoka, c'est que Açoka connut la doctrine de Cakya-Mouni dans toute sa pûreté.

Peu de temps s'était écoulé depuis la mort de Bouddha, on n'avait pas encore altéré sa doctrine on la transmettait avec enthousiasme et on l'adoptait avec le même sentiment.

Les premiers disciples de Bouddha, comme nous dit le cathéchisme bouddhique, observaient avec zèle tous les enseignements de la doctrine, voilà pourquoi ils furent très estimés et exercèrent une grande influence. Mais avec le temps, ils furent moins sobres, s'adonnèrent au luxe, dépassèrent les bornes marquées par la discipline (Pâtimokkha), n'eurent plus d'enthousiasme sincère pour la doctrine de Bouddha, qu'ils transmettaient avec un autre esprit, et finirent par n'être plus respectés.

Outre le témoignage du catéchisme bouddhique, du grand zèle des premiers adhérents et propagateurs de la doctrine, de la négligence des bouddhistes de l'époque postérieure et de leur éloignement de la véritable doctrine de Bouddha, nous avons aussi le témoignage des conciles qui furent convoqués avec le but d'écarter l'apparition de l'hérésie. Si Açoka avait vécu, comme on le comptait, deux cents ans après la mort de Cakya-Mouni, il aurait connu la doctrine de Bouddha déjà fort altérée et sans doute le résultat n'aurait pu être le même. Mais Açoka qui vécut dans le premier siècle après la mort de Bouddha, reçut avec ardeur la doctrine de Cakya-Mouni qui lui fut transmise, comme je l'ai déjà dit, dans toute sa pureté, par les disciples contemporains de Bouddha, ainsi que par les manuscrits de leur maître inspiré et de ses premiers disciples.

Bouddha dit à ses disciples peu de temps avant sa mort; « J'ai publié ma doctrine », Il la transmit réellement par sa parole et par ses écrits. C'était durant la longue saison des pluies qu'ils se réunissaient lui et ses disciples, qu'ils composaient leurs prédications, relisaient ensemble leurs manuscrits, apprenaient par cœur les stances et les chantaient. Bouddha donnait à ses enseignements la forme harmonieuse que possède le langage mesuré de la poésie. Il exposait ses

idées sous cette belle forme, non seulement par amour pour l'art, pour le beau, mais principalement avec le vif désir de les voir transmises sans altération à la postérité; parce que, seulement sous la forme de la poésie, on pouvait apprendre par cœur ses enseignements et les faire connaître aux autres sans changement.

Bouddha exposait aussi ses prédications en prose « Sutras ».

Bouddha et ses disciples écrivaient sur des feuilles de palmier préparées spécialement pour qu'on pût y écrire avec des pointes d'acier qui y gravaient l'écriture. Cette écriture pouvait ainsi se conserver pendant de nombreuses années. Comme elle nécessitait beaucoup de soin et d'attention et prenait beaucoup de temps, il est très probable que Bouddha écrivait rarement lui-même; c'était d'après sa parole que ses disciples gravaient ses idées, tout en relisant immédiatement à leur maître ce qu'ils avaient écrit.

Le premier et le principal ouvrage composé par Bouddha est le Pâtimokkha dans lequel est exposée la doctrine des devoirs religieux, les règles pour la morale et la discipline.

C'est ce Pâtimokkha ou, comme le nomme le roi Açoka « Vinayasamukasa » (dans l'inscription de Bairat, voir la page 130) que le roi Açoka premièrement recommande d'étudier aux religieux et aux laïques.

Dans cette inscription de Bairat que j'ai citée, je n'ai pas donné les noms des morceaux religieux qu'énumère le roi Açoka, c'est maintenant que je vais les nommer en même temps que je citerai les noms des textes du canon bouddhique actuel qui correspondent aux indications du roi Açoka.

J'ai cité cette inscription de Bairat selon la traduction de Sénart qui, au commencement et à la fin, ne diffère pas des traductions des autres savants, c'est-à-dire que le sens principal est le même, quoique rendu avec quelques petites différences de style. Quant aux commentaires des morceaux religieux, ils diffèrent beaucoup.

Le premier texte que mentionne Açoka c'est le Vinayasa-

mukasa, que plusieurs savants ont reconnu avec beaucoup de clairvoyance comme le Pâtimokkha (*).

Le Vinayasamukasa signifie sans doute l'ordre ou les prescriptions du Vinaya ou, pour être plus clair, le texte du Vinaya, qui renferme le sujet capital pour la morale et la discipline des religieux; ce texte du Vinaya est justement le Pâtimokkha.

Toutes les défenses que renferme le Pâtimôkkha sont aussi exposées dans le Sâmanna phala sutta que je cite dans l'appendice.

Ce suta est excessivement intéressant : c'est la rencontre de Bouddha, déjà bien âgé, avec le roi Adjâtasattu (meurtrier de son père Bimbâsara).

Ajâtasattu écoute la prédication de Bouddha, avoue son crime, se repent, etc...

La seconde indication d'Açoka porte le nom : Facultés ou pouvoirs surnaturels des Aryens. Il ne faut pas comprendre ici des miracles, mais le pouvoir de dominer le péché par la force de la volonté, et d'atteindre ainsi le Nirvana (Voir paragraphe 23 du chapitre II du Dhammapada, que je cite sur la page 148.

La troisième indication du roi Açokâ : Anâgatabhayâni se traduit : calamités futures ou les dangers à venir. Oldenberg identifie les anâgatabhayâni avec l'âraññakânâgatabhaya-sutta. Ce sûtra, d'après ses indications, décrit comment le bhikshu qui mène dans les forêts une vie solitaire doit toujours avoir présents les dangers qui pourraient mettre subitement un terme à son existence, serpents, animaux sauvages, etc. et comment de pareilles pensées sont de nature à le faire travailler de toute son énergie à atteindre le but de ses efforts religieux. Je pense que le roi Açoka sous ce titre : calamités futures, indiquait en général les morceaux religieux au sujet des calamités qui peuvent survenir,

(*) Quant à Senart, il traduit le Vinayasamukasa l'enseignement de la discipline et dit ensuite : « En tous cas, nous sommes jusqu'à présent hors d'état d'identifier ce titre avec aucun de ceux qui nous sont connus par la littérature » :

mettre terme subit à l'existence, et qui rappellent ainsi aux hommes qu'ils doivent suivre la voie de la vérité, se dominer, se perfectionner et de s'éloigner des désirs trompeurs.

Il existe quatre calamités, disent les bouddhistes qu'on ne peut fuir ni détourner par la force; ces calamités sont la vieillesse, la maladie, la mort, les malheurs, elles nous montrent qu'il est inutile de se renfermer dans son égoïsme, de lutter pour acquérir des richesses ou le pouvoir puisque on ne sait jamais ce qui nous peut arriver même demain et mettre fin à tous les calculs.

Ces mêmes pensées sur les calamités amenèrent Bouddha à la résolution d'abandonner son royaume, etc.(voir page 56), il est naturel que le roi Açokâ recommandait aux religieux et aux laïques de s'arrêter sur ces pensées des calamités futures pour avoir la force nécessaire de se dominer et de se perfectionner.

Quatrième indication du roi Açoka « Munigâthâs » signifie les stances relatives au Muni, au religieux solitaire (dont je donne quelques passages sur la page 150).

5° Ensuite le roi indique le sutra sur la perfection, le discours de Bouddha au sujet de la perfection; ce discours se trouve dans plusieurs sutras. (Voir dans l'Appendice le Sâmmana phala sutta.)

6° Indication — l'Upatisapasina — les questions d'Upatisa — Sariputtra. (Voir page 151.)

Le septième titre « laglulovâda » ou râhulovâda — prononcé par le bienheureux Bouddha, — ou il adjure Rahula de s'éloigner de tout ce qui est trompeur et de suivre la voie de la vérité. (Voir page 153.)

Appamâdavaggo. — Les stances relatives au zèle

(Chapitre II du Dhammapada.)

21. Le zèle est le chemin de l'immortalité, l'étourderie est le chemin de la mort. Ceux qui sont zélés ne meurent pas, ceux qui ne pensent pas sont comme s'ils étaient déjà morts.

22. Ceux qui sont très zélés, parce qu'ils ont compris ceci clairement, sont heureux dans leur zèle et se réjouissent dans la connaissance des Aryas.

23. Ces gens sages, réfléchis, posés, toujours pleins de grands pouvoirs, atteignent au Nirvâna, le comble du bonheur.

24. Si une personne zélée s'élève, si elle n'est pas oublieuse, si ses actions sont pures, si elle agit avec considération, si elle s'observe, si elle vit conformément à la loi, alors sa gloire augmentera.

25. En s'élevant soi-même par son zèle, en s'observant, en se contrôlant, l'homme sage peut se faire pour lui-même une île que nul torrent ne peut engloutir.

26. Les gens poussés par la vanité sont des fous, des hommes de mauvaise science. L'homme sage garde son zèle comme son plus beau joyau.

27. Ne vous laissez pas guider par la vanité, ni par le plaisir de l'amour et du luxe. Celui qui est zélé et réfléchi obtient une grande joie.

28. Quand l'homme instruit chasse la vanité par le zèle, lui, le sage, monte aux plus hauts sommets de la sagesse, regarde en bas les fous ; serein il regarde la foule qui peine comme un homme debout sur une montagne regarde en bas ceux qui sont debout dans la plaine.

29. Zélé parmi les étourdis, éveillé parmi les endormis, l'homme sage avance comme un cheval de race laissant derrière le cheval de louage.

30. Par le zèle Maghavan (Indra) a atteint le rang des dieux. Gons louez le zèle, l'étourderie est toujours blâmée.

31. Un Bhikshu qui fait ses délices du zèle, qui regarde avec crainte l'étourderie, va comme le feu, brûlant toutes ses entraves, petites ou grandes.

32. Un Bhikshu (mendiant) qui aime à penser, qui regarde avec crainte l'étourderie, ne peut pas choir (de son état parfait) il est tout près de Nirvâna. »

Ces stances fort remarquables furent transmises au roi Açokâ lors de sa conversion par le moine Nigrodha (suivant le témoignage de Mahâvamsa — chronique singhalaise de la fin du V[e] siècle ap. J.-C.) elles forment le chapitre II du Dhammapada (un des plus anciens livres bouddhiques) dont le premier nous dit :

« Celui qui parle ou agit avec un esprit impur, celui-là la douleur le suit comme la roue suit le pied de la bête attelée. — Celui qui parle ou agit avec un esprit pur, celui-là la joie le suit, comme son ombre, qui jamais ne le quitte, [Dhammapada, 1. 2.]

Munigâthâs

—

Définition d'un Muni.

1. Des relations naît la peur, du séjour de la maison naît la souillure du vice; n'avoir pas de maison, être sans liaison, voilà en vérité l'espace qui s'offre à la vue d'un Muni;

2. Celui qui après avoir arraché le péché qui croissait ne le laisse pas prendre encore racine et ne lui cède pas pendant qu'il se dresse devant lui, — lui le solitaire qui erre on l'appelle un Muni; un tel grand Isi (Muni) a vu l'état de paix.

3. Ayant considéré les causes (du péché) et en ayant tué la graine, celui qui ne cède pas au désir de pécher, est un Muni, celui qui voit la fin des naissances, et la destruction, ayant raisonné n'entre pas dans le nombre des créatures vivantes.

4. Celui qui a pénétré tous les secrets de la pensée et n'en désire aucun, tel est un Muni en vérité, libre de convoitise, d'égoïsme, et qui n'amasse pas parce qu'il a atteint un autre rivage,

5. L'homme qui a vaincu toute chose, qui connaît tout, qui possède une bonne intelligence, qui est supérieur en toutes choses, qui abandonne tout, qui est libre parce qu'il a détruit le désir, celui-là est un vrai Muni.

6. L'homme qui a la force de raisonner, de comprendre, possède la vertu et fait de bonnes œuvres, qui est calme, fait ses délices de la méditation, est libre d'entraves, libre de dureté, libre de passion, celui-là est un vrai Muni.

7. Le Muni qui erre solitaire, le zélé qui n'est pas ébranlé par le blâme et les louanges, comme un lion qui ne tremble pas au bruit, comme le vent qui ne se prend pas dans un filet, comme le lotus qui n'est pas sali par l'eau, celui qui conduit les autres et qui n'est pas conduit par eux, celui-là est un vrai Muni. »

Upatisapasina. — Les questions de Sâripoutta

Deux jeunes gens, Sâripoutta et Mâggallâna, Brahmanes de naissance, étaient unis par une étroite amitié ; ils séjournaient à Râjagaha. Tous les deux se vouèrent à la recherche des biens spirituels ; ils s'étaient fait, l'un à l'autre, cette promesse :

« Celui qui aura obtenu le premier la Délivrance de la mort en avertira l'autre. » Un jour, Sâripoutta aperçut l'un des disciples de Bouddha, Assaji, qui parcourait les rues de Râjagaha pour recueillir des aumônes : il était calme, avec un maintien plein de noblesse et les yeux baissés.

Quand il le vit, il pensa : « En vérité c'est là un des moines qui sont saints dès ce monde ou qui sont entrés dans la voie de la sainteté. Je vais aller à ce moine et lui demander : Ami, au nom de qui as-tu renoncé au monde ? Et qui donc est ton maître ? » Mais à ce moment, Sâripoutta, le moine mendiant, pensa : « Ce n'est pas le moment d'interroger ce moine, il va entre les maisons et recueille des aumônes. Je vais suivre ce moine, comme on suit quelqu'un de qui l'on sollicite une faveur. » Mais lorsque le vénérable Assaji eut recueilli des aumônes à Râjagaha, il prit les dons qu'il avait reçus et s'en retourna. A ce moment, Sâripoutta, le moine mendiant, alla au *vénérable* Assaji ; parvenu près de lui, il échangea des salutations avec le vénérable Assaji. Après qu'il eut échangé des salutations amicales, il se plaça près de lui. Debout près de lui, Sâripoutta, le moine mendiant, parla ainsi au vénérable Assaji : « Ami, ta physionomie est sereine, ton teint est pur et clair. Au nom de qui, ami, as-tu renoncé au monde ? Et qui est ton maître ? Et la doctrine de qui professes-tu ? » — « Ami, c'est le grand Samana, le fils des Sakyas, qui sort de la maison des Sakyas et qui a

renoncé au monde. C'est en son nom à lui, le Bienheureux, que j'ai renoncé au monde; c'est lui, le Bienheureux, qui est mon maître, et c'est sa doctrine à lui, le Bienheureux, que je professe. » — « Et que dit ton maître, ami, et qu'enseigne-t-il ? » — « Ami, je ne suis qu'un novice, il n'y a pas longtemps que j'ai quitté le monde, c'est tout récemment que j'ai embrassé cette doctrine et cette discipline. Je ne puis te prêcher la doctrine dans toute son étendue, mais je puis t'en indiquer brièvement l'esprit. » Alors Sâripoutta, le moine mendiant, dit au vénérable Assaji : « Qu'il en soit ainsi, ami. Dis-m'en peu ou beaucoup, mais parle-moi de l'esprit, c'est après l'esprit seul que mon cœur soupire; pourquoi tant se préoccuper de la lettre ? »

Alors le vénérable Assaji dit à Sâripoutta, le moine mendiant, cette parole de la doctrine :

« Les objets, qui résultent d'une cause dont le Parfait enseigne la cause et comment ils prennent fin : telle est la doctrine du grand Samana (*). »

Mais lorsque Sâripoutta, le moine mendiant, entendit cette parole de la doctrine, la vision pure et sans tache de la vérité se leva pour lui et il discerna ceci : » Tout ce qui est sujet à la naissance, tout cela aussi est sujet à la disparition (**). » Et il dit à Assaji : « Quand bien même la doctrine ne serait que cela, tu n'en as pas moins atteint l'état où il n'y a plus de douleur, état qui n'a pas été vu depuis bien des myriade d'âge du monde ». A ces mots Sâripoutta va vers Môggallâna, son ami.

« Ami, dit Môggallâna, ta physionomie est sereine, ton

(*) Cette stance est considérée comme doctrine de Bouddha en abrégé on la trouve inscrite sur de nombreux monuments.

(**) C'est-à-dire il comprit que Bouddha niait la transmigration des âmes (voir page 83-84). Bouddha disait à ses disciples et se furent même ses dernières paroles : « Mendiants comprenez bien maintenant, que les parties et les pouvoirs de l'homme se dissolvent, mais que la vérité persiste à jamais. » Sâripoutta comprit aussi que les objets qui dépendent les uns des autres résultent de l'Ignorance, — et comment ils prennent fin, c'est-à-dire comment la douleur du monde peut être abolie.

teint est pure et clair. As-tu trouvé la Délivrance de la mort? » — « Oui, ami, j'ai trouvé la Délivrance de la mort. » Et il lui parle de sa rencontre avec Assaji et pour Möggallâna aussi se lève la vision pure et sans tâche de la vérité. »

Râhulasutta

Bouddha recommande la vie de reclus à Râhula, il l'avertit de tourner sa pensée loin du monde et d'être modéré.

1. Bhagavat dit « N'as tu pas méprisé l'homme sage, vivant avec lui constamment? Celui qui tient haut le flambeau de l'humanité, a-t-il été honoré par toi ?

2. Râhula : « Je n'ai pas méprisé l'homme sage vivant avec lui constamment ; celui qui tient haut le flambeau de l'humanité a toujours été estimé par moi. »

3. Bhagavat : « Ayant abandonné les objets de cinq sens la beauté, le charme et allant loin de la maison avec la foi as-tu mis la fin à la peine ?»

4. Cultive les vertus amies dans une demeure éloignée solitaire et tranquille ; soit modéré dans ta nourriture.

5. Habits, aumônes (dans le bol) aies tout ce qui t'est nécessaire (en cas de maladie) dans ta demeure pour ne pas avoir soif de ces choses, parce que tu ne dois pas aller la seconde fois les chercher.

6. Sois vainqueur, d'accord avec les préceptes et comme au regard de cinq sens, sois attentif au regard du corps, sois plein de dégout (n'aies pas de désir).

7. Evite les signes de ce qui est agréable et accompagné de la passion : tourne ta pensée non troublée et bien composée vers ce qui n'a pas d'attraction (n'est pas trompeur).

8. Chéris ce qui n'a pas de signes d'attraction (ce qui n'est pas trompeur) laisses les inclinations pour l'orgueil, en détruisant l'orgueil tu pourras errer partout en calme.

Ainsi Bhagavat à plusieurs reprises avertit le vénérable Râhula avec ces stances.

Râhula sutta est fini.

Bouddha faisait quelquefois la propagande de ses idées par l'envoi de son portrait au-dessous duquel, d'après sa dictée, on écrivait les préceptes de son enseignement.

Voici un fragment d'un Avadâna sur ce sujet.

Rudrâyana, roi de Rôruka, venait d'envoyer à Bimbisâra, roi de Râdjagriha, une armure douée de vertus merveilleuses et toute couverte de joyaux.

« A la vue de ce présent le roi Bimbisâra, fut frappé de surprise ; il fit appeler des hommes experts à juger des pierres précieuses et leur dit : Fixez le prix de cette armure. O roi, répondirent les joailliers, chacune de ces pierres est hors de prix ; c'est une règle que quand on ne peut pas déterminer le prix d'une chose, on en fixe la valeur à dix millions (de pièces). Le roi Bimbisâra dit alors avec chagrin : Quel présent pourrai-je envoyer en retour au roi de Rôruka? Puis il fit cette réflexion : Le bienheureux Bouddha (est maintenant dans le royaume) ; il connaît par sa science sans égale ce que c'est qu'un roi généreux ; il possède des moyens surnaturels ; j'irai (auprès de lui), j'irai trouver le bienheureux Bouddha. Ayant donc pris l'armure, il se rendit au lieu où se trouvait Bhagavat ; et quand il y fut arrivé, ayant salué, en les touchant de la tête, les pieds, de Bhagavat, le roi Bimbisâra lui parla ainsi : Dans la ville de Rôruka, seigneur, habite un roi nommé Rudrâyana ; c'est mon ami, quoique je ne l'aie jamais vu, il m'a envoyé en présent une armure formée de cinq parties. Quel présent lui ferai-je en retour ? — Fais tracer sur une pièce d'étoffe, lui répondit Bhagavat, la représentation du Tathâgata, et envoie-la lui en présent.

« Bimbisâra fit appeler des peintres et leur dit : Peignez sur une pièce d'étoffe l'image du Tathâgata. Les Bouddhas bienheureux ne sont pas faciles à aborder ; c'est pourquoi les peintres ne purent saisir l'occasion de peindre Bhagavat. Ils dirent donc à Bimbisâra : Si le roi donnait un repas à Bhagavat dans l'intérieur de son palais, il nous serait possible de saisir l'occasion de peindre le Bienheureux. Le roi Bimbisâra ayant donc invité Bhagavat à venir dans l'inté-

rieur de son palais, lui donna un repas. Les bienheureux Bouddhas sont des êtres qu'on ne se lasse pas de regarder. Quel que fût celui des membres de Bhagavat que regardaient les peintres, ils ne pouvaient se lasser de le contempler. C'est pourquoi ils ne purent saisir le moment de le peindre. Bhagavat dit alors au roi : Les peintres auront de la peine, ô grand roi ; il leur est impossible de saisir le moment de peindre le Tathâgata, mais apporte la toile. Le roi l'ayant apportée, Bhagavat y projeta son ombre et dit aux peintres: Remplissez de couleurs ce contour ; puis il faudra écrire au-dessous les formules de refuge ainsi que les préceptes de l'enseignement ; il faudra y tracer, tant dans l'ordre direct que dans l'ordre inverse, la production des causes qui se compose de douze termes ; et on y écrira ces deux stances :

Commencez, sortez (de la maison) ; appliquez-vous à la loi du Bouddha ; anéantissez l'armée de la mort comme un éléphant renverse une hutte de roseaux.

« Celui qui marchera sans distraction sous la discipline de cette loi, échappant à la naissance et à la révolution du monde, mettra un terme à la douleur.

« Si quelqu'un demande ce que sont ces sentences, il faudra répondre : La première est l'introduction, la seconde l'enseignement, la troisième la révolution du monde, la quatrième l'effort.

« Les peintres écrivirent tout ce que Bhagavat leur avait dicté ; puis Bhagavat dit au roi Bimbisâra : Grand roi, adresse à Rudrâyana une lettre ainsi conçue : Cher ami, je t'envoie en présent ce qu'il y a de plus précieux dans les trois mondes. Il faut que (pour recevoir ce cadeau), tu fasses orner la route dans une étendue de deux Yôdjanas et demie ; il faut que tu sortes toi-même avec un corps d'armée composé de quatre espèces de troupes ; il faut que tu places ce présent dans un lieu large et ouvert, et que tu ne le découvres qu'après l'avoir adoré et lui avoir rendu de grands honneurs. L'observation de ce que je te recommande t'assurera la possession d'un grand nombre de mérites.

« Le roi Bimbisâra ayant écrit la lettre telle quelle lui était dictée, l'envoya au roi Rudrâyana, auquel elle fut présentée. Rudrâgana l'ayant lue, en éprouva quelque impatience ; et ayant appelé ses conseillers, il leur dit : Quel peut donc être, seigneurs, le présent que m'envoie Bimbisâra, pour qu'il faille que je lui rende de tels honneurs ? Equipez un corps d'armée composé de quatre espèces de troupes, et allons ravager son royaume Les conseillers répondirent: Grand roi, Bimbisâra passe pour être un prince magnanime ; il ne peut t'avoir envoyé en retour de tes dons un présent ordinaire. Exécute de point en point ce qu'il te recommande ; s'il arrive que le roi ne soit point satisfait, nous saurons bien trouver l'occasion (de le venger). Qu'il soit ainsi, reprit Rudrâyana. En conséquence, on fit orner la route sur une étendue de deux Yôdjanas et demie ; le roi sortit lui-même avec un corps d'armée composé de quatre espèces de troupes; le présent, introduit dans la ville, fut placé dans un lieu et ouvert, et on ne le découvrit qu'après l'avoir adoré et lui avoir rendu, de grands honneurs.

« Il y avait en ce moment (dans la ville) des négociants venus avec des marchandises qu'ils avaient apportées du Madhyadêca. Dès qu'ils virent la représentation du Bouddha, ils s'écrièrent tous d'une voix unamime : Adoration au Bouddha ! Le roi entendant ce nom de Bouddha, dont il n'avait pas ouï parler jusqu'alors, sentit ses poils se hérisser sur tout son corps, et dit aux marchands : Quel est celui que vous nommez Bouddha? Les marchands repondirent : Grand roi, c'est le prince de la race des Çakyas, né sur le flanc de l'Himavat, au bord de la rivière Bhâgîrathî, non loin de l'ermitage du Richi Kapila. A sa naissance, les Brâhmanes, qui connaissent l'avenir, firent cette prédiction : S'il reste dans sa maison, comme chef de famille, ce sera un roi Tchakravartin, qui sera vainqueur à la tête de quatre espèces de troupes, qui sera juste et roi de la Loi ; qui possédera les sept joyaux, les sept choses précieuses, qui sont : le joyau des chars, le joyau des éléphants, le joyau des chevaux, le joyau des femmes, le joyau des chefs de maison,

le joyau des généraux, lequel forme la septième des choses précieuses. Il aura cent fils, braves, plein de beauté, destructeurs des armées de leurs ennemis. Ayant conquis la totalité de la grande terre, jusqu'aux limites de l'Océan, il en fera disparaître toutes les causes de tyrannie et de misère; il y régnera sans punir, sans user du glaive, d'une manière juste et paisible. Si au contraire, rasant sa chevelure et sa barbe, et se couvrant de vêtements de couleur jaune, il sort de la maison pour entrer avec une foi parfaite dans la vie religieuse, ce sera un Tathâgatha vénérable, parfaitement et complétement Bouddha. C'est là celui qu'on appelle le Bouddha, et dont le nom retentit dans le monde; et ce tableau représente son image. — Et qu'est-ce que ceci ? — C'est l'introduction. — Et ceci ? — Les préceptes de l'enseignement. — Et ceci ? — La révolution du monde. — Et ceci ? — L'effort. Le roi comprit bien la production des causes qui était exposée tant dans l'ordre direct que dans l'ordre inverse.

« Ensuite Rudrâyana entouré de ses ministres, repoussant toutes les affaires et tout autre objet, s'assit le matin les jambes croisées, le corps droit ; et replaçant sa mémoire devant son esprit, il se mit à réfléchir sur la production des causes, qui se compose de douze termes, en l'envisageant tant dans l'ordre direct que, dans l'ordre inverse, de cette manière : « Cela étant, ceci est ; de la production de cela « ceci est produit, » et en commençant par les conceptes ont pour cause « l'ignorance » jusqu'à ce qu'il arrivât à l'anéantissement de ce qui n'est qu'une grande masse de maux. Pendant qu'il réfléchissait ainsi sur la production des causes, qui se compose de douze termes, en l'envisageant dans l'ordre direct ; fendant avec la foudre de la science la montagne d'où l'on croit voir que c'est le corps qui existe, montagne qui s'élève avec vingt sommets, il vit face à face la récompense de l'état de Çrota âpatti ; et quant il eut reconnu les vérités, il récita cette stance :

« La vue de la science a été purifiée (en moi) par le Bouddha, qui est le joyau du monde, adoration à ce bon médecin dont cette guérison est certainement l'ouvrage. »

Samanna phala Sutta

« Voici ce qui a été entendu par moi un jour. Bhagavat se trouvait à Râdjagriha, dans le bois des manguiers de Djivaka Kômarabhanda, avec une grande assemblée de Religieux, avec treize cent cinquante Religieux. En ce temps-là le roi de Magadha, Adjâtasattu (*), fils de Vêdêhi, à l'époque de l'Upôsatha, qui a lieu le quinzième jour (de la lune) pendant la nuit de la pleine lune du mois de Kômudi, qui est le quatrième de (l'année), le roi dis-je étant monté sur sa belle terrasse, était assis environné de ses ministres. Alors ce roi prononça avec enthousiasme ces paroles d'admiration : Certes elle est agréable cette nuit qui nous enveloppe de ses ombres ; elle est belle, elle est ravissante, elle est douce, elle est pleine de charme ! Pourquoi donc ne témoignerions-nous pas notre respect à un Çramana ou à un Brâhmane, pour qu'en retour de ce respect il vienne porter le calme dans notre âme ? Cela dit, un certain ministre du roi parla ainsi au roi du Magadha, Adjâtasattu : Il y a, ô roi, Purana Kassapa qui a une Assemblée, qui est à la tête d'une troupe, qui est le maître d'une troupe de disciples, qui est connu, illustre, qui est un précepteur religieux, estimé des gens de bien, sachant commander à la foule du peuple, entré depuis longtemps dans la vie d'ascète, parti pour son voyage, arrivé à un âge avancé. Que le roi témoigne son respect à Purana Kassapa ; le calme descendra dans son âme. Cela dit, le roi du Magadha Adjâtasattu garda le silence. Un autre ministre du roi parla ainsi au roi du Magadha, Adjâtasattu, fils de Vêdêhi, il y a, ô roi, Makkhali Gosâla, qui a une assemblée, (etc. en répétant les mêmes titres.) Un autre dit, il y a Adjita Késakambala qui a une assemblée, (etc. en répétant les

(*) Adjâtasattu, fils de Bimbisâra et de Vedêhi ; Adjâtasattu est désigné ici par le nom de sa mère.

Bimbisâra ayant eu plus d'une femme, les fils issus de ces divers mariages ne pouvaient être mieux distingués que par le nom de leur mère.

mêmes titres.) Un autre dit : il y a Pakudha Katchtchâyana qui a une assemblée, etc. Un autre dit : il y a Sândjaija, fils de Bélatthi, etc. Un autre dit il y a Nigantha, fils de Nâta. Et chacun ajoutait· Que le roi témoigne son respect à ce sage; en effet, si le roi agit ainsi avec ce sage, le calme descendra dans son âme. Cela dit, le roi du Magadha Adjâtasattu, garda le silence.

« Or, en ce moment-là, se trouvait assis non loin du roi, Djivaka Kômârabhanda qui gardait le silence. Alors Adjâtasattu lui parla en ces termes : Et toi, ami Djivaka, pourquoi gardes-tu le silence? — Roi vénérable, reprit Djivaka, le respectable Bhagavat parfaitement et complétement Bouddha, réside dans notre bois de manguiers, avec une grande troupe de Religieux, avec treize cent cinquante Religieux. Ce bienheureux Gôtama, a rencontré au-devant de lui la voix fortunée de son renom, qui proclamait : Le voici, ce bienheureux respectable, parfaitement et complétement Bouddha, doué de science et de conduite, bien venu, connaissant le monde, sans supérieur, domptant l'homme comme un jeune taureau, précepteur des Dévas et des hommes, Bouddha bienheureux. Que le roi témoigne son respect à Bhagavat ; en effet, si le roi agit ainsi avec Bhagavat, le calme descendra dans son âme. — Eh bien donc, ami Djivaka, fais préparer les éléphants et les litières. — Oui, répondit Djivaka Komarabhanda, et ayant fait équiper cinq cents litières portées par des éléphants, et pour le roi, le grand éléphant qui lui servait de monture, il revint vers le roi en disant :
Les éléphants et les litières sont prêts, ô roi ; le roi; le roi peut indiquer le moment de ce qu'il veut faire. Alors le roi Adjâtasattu, ayant fait monter les eunuques et les femmes dans ces cinq cents litières, portées par des éléphants, et étant monté lui-même sur le grand éléphant qui lui servait de monture, sortit de Râdjagaha, à la lueur des torches qu'on portait devant lui, et il se dirigea avec son grand cortège royal vers le bois des manguiers de Djivaka Kômârabhanda.

« Il n'était plus très éloigné du bois, quand il se sentit

atteint d'une terreur divine, frappé de stupeur, et que ses poils se hérissèrent sur tout son corps. Alors Adjâtasattu, troublé, frissonnant, s'adressa ainsi à Djîvaka Kômârabhanda : Est-ce que tu m'aurais trompé, ami Djîvaka ? Est-que tu m'aurais abusé ? Est-ce que tu me livrerais à mes ennemis ? Comment se fait-il qu'une aussi grande assemblée de Religieux, de treize cent cinquante Religieux ne fasse pas entendre une seule voix, ne prononce pas une seule parole, pas un seul mot ? — Ne crains rien, grand roi ! je ne te trompe pas, je ne t'abuse pas, je ne te livre pas à tes ennemis, avance, grand roi, avance.

Où vont les lumières qui sont dans l'espace qu'embrasse cette enceinte ? Alors le roi Adjâtasattu, s'étant avancé sur sa monture tant que le terrain fut praticable pour un char et pour son éléphant, en descendit pour continuer à pied sa marche, et se dirigea vers la porte de l'enceinte ; et quand il y fut arrivé, il s'adressa ainsi à Djîvaka Kômârabhanda : Ami Djîvaka, où est donc Bhagavat ? — Voilà, grand roi, Bhagavat, appuyé sur la colonne du milieu, il est assis, la face tourné vers l'Orient, et honoré par l'Assemblée des Religieux. Alors le roi Adjâtasattu, se dirigea vers l'endroit où se trouvait Bhagavat, et quand il y fut arrivé, il se tint debout de côté, puis de l'endroit où il s'était arrêté ayant promené ses regards sur l'Assemblée des Religieux, qui gardant un profond silence ressemblaient à un lac parfaitement calme, il prononça avec enthousiasme ces paroles d'admiration : Puisse mon fils Udâyi bhadda le prince royal être doué du calme dont est douée maintenant l'Assemblée des Religieux ! Es-tu venu, grand roi, dit Bhagavat, attiré par un sentiment d'affection ? — Oui, seigneur, Udâyi bhaddha, le prince royal m'est cher, oui, puisse-t-il être doué du calme dont est douée maintenant l'Assemblée des Religieux ! Ensuite le roi Adjâtasattu, ayant salué Bhagavat, ayant dirigé ses mains réunies en signe de respect du côté de l'Assemblée des Religieux, s'assit de côté, et une fois assis, il s'adressa en ces termes à Bhagavat : Pourrais-je, seigneur interroger Bhagavat sur quelques points, si Bha-

gavat veut bien m'accorder le temps nécessaire pour répondre à mes questions ? — Adresse, grand roi toutes les questions que tu voudras.

« Comme on voit, seigneur, les divers états où s'exercent des industries distinctes, comme par exemple l'art de monter les éléphants, celui de monter à cheval, celui de conduire un char, l'état d'archer, celui de jardinier, celui des gens qui recueillent les fruits de l'Amalaka, le métier de bûcheron, celui de chasseur, l'état de Râdjaputta, celui de soldat d'escalade, de Mahânâga (de géant), de bravo, de soldat couvert d'une cuirasse, celui de fils d'esclave, celui de portier, de barbier, de baigneur, de cuisinier, celui de faiseur de guirlandes, de blanchisseur, de domestique, de faiseur de paniers, de potier celui de calculateur, de devin ; comme on voit, dis-je, ces divers états et tant d'autres encore analogues à ceux-là donner dès ce monde-ci à ceux qui les exercent un résultat, prévu, qui est de les nourrir, de les rendre heureux et de les satisfaire eux-mêmes, de rendre également heureux et de satisfaire leurs pères et mères, leurs enfants et leurs femmes, leurs amis et leurs conseillers, de leur donner le moyen de présenter aux Samanas et aux Brâhmanes une offrande dont l'objet est au-dessus (de ce monde), qui a pour objet le ciel, dont le résultat doit être le bonheur, dont le ciel est le but, ainsi, seigneur, est-il donc possible qu'on leur annonce, dès ce monde-ci, un tel résultat comme prévu et comme le fruit général de leur conduite ?

— Nous avoues-tu, grand roi (demanda Bhagavat), que tu as adressé cette question à d'autres Somanas ou a d'autres Brâhmanes ? — J'avoue, seigneur, que j'ai adressé cette question à d'autres Samanas et à d'autres Brâhmanes. — Parle donc, grand roi, conformément à la réponse qu'ils t'ont donnée, si cela n'est pas pénible, pour toi. — Il n'y a à, seigneur, rien de pénible pour moi ; Bhagavat est assis, Bhagavat, ou celui qui se montre sous sa figure.

— Eh bien donc, grand roi, parle.

« Il arriva un jour, seigueur, que je me rendis à l'endroit

où se trouvait, Pûrana Kassapa, et que quand j'y fus arrivé, après avoir échangé avec lui les compliments de la bienveillance et de la civilité, je m'assis de côté, et une fois assis, je m'adressai ainsi à Kassapa : comme on voit, seigneur Kassapa, les divers états où s'exercent des industries distinctes, comme par exemple l'art de monter les éléphants, (etc. comme ci-dessus, jusqu'à) comme on voit, dis-je, ces divers états et tant d'autres encore analogues à ceux-là donner dès ce monde-ci à ceux qui les exercent un résultat prévu, qui est de les nourrir, de les rendre heureux et de les satisfaire eux-mêmes, de rendre également heureux et de satisfaire leurs pères et mères, leurs enfants, et leurs femmes, leurs amis et leurs conseillers, de leur donner les moyens de présenter aux Samanas et aux Brâhmanes une offrande dont l'objet est au-dessus (de ce monde), qui a pour objet le ciel, dont le résultat doit être le bonheur, dont le ciel est le but, ainsi, seigneur Kassapa, est-il donc possible qu'on leur annonce dès ce monde-ci un tel résultat comme prévu et comme le fruit général de leur conduite ? Cela dit, seigneur, Kassapa me parla ainsi : Pour celui qui agit, grand roi, comme pour celui qui fait agir, qui brise ou qui fait briser, qui cuit ou qui fait cuire, qui fait pleurer, qui tourmente, qui répand ou qui fait répandre, qui tue ou qui fait tuer, qui commet un vol, qui coupe par la moitié ou qui enlève un morceau, qui s'impose dans la maison (d'un autre), qui barre le chemin à quelqu'un, qui a commerce avec la femme d'un autre, qui dit des mensonges, pour l'agent de ces diverses actions il n'y a pas de péché qui soit fait par lui.

L'homme qui se servant du Tchakra dont le cercle est une lame tranchante, ne ferait qu'un tas, qu'un rebut de chair de tous les êtres vivants qui sont sur cette terre, n'exécuterait pas une chose dont le péché serait la conséquence, une chose de laquelle lui accroîtrait le péché. Quand même il parcourrait la rive droite de la Gangâ tuant ou faisant tuer, coupant ou faisant couper, cuisant ou faisant cuire, ce ne serait pas une chose dont le péché serait la conséquence, une

chose de laquelle accroîtrait le péché. Maintenant, quand même il parcourrait la rive septentrionale de la Gangâ, donnant des aumônes ou en faisant donner, célébrant des sacrifices, ce ne serait pas là une chose dont la vertu serait la conséquence, une chose de laquelle lui accroîtrait la vertu. Dans l'aumône, dans l'empire qu'on exerce sur soi-même, dans la retenue, dans la véracité, il n'y a pas de vertu, il n'y a pas accroissement de vertu. Voilà dequelle manière, seigneur, Kassapa interrogé par moi sur le résultat général et prévu (des actions humaines), m'a donné une réponse vaine. De même que celui auquel on demanderait ce que c'est qu'une mangue, et qui répondrait, c'est le fruit de la citrouille, ou que celui auquel on demanderait ce que c'est que le fruit de la citrouille, et qui répondrait, c'est une mangue ainsi, seigneur, Kassapa interrogé par moi sur le résultat général et prévu (des actions humaines), m'a donné une réponse vaine. Alors, seigneur, cette réflexion me vint à l'esprit : Comment se pourrait-il qu'un prince comme moi songeât à dégrader un Samana ou un Brâhmane habitant mes états. Je n'approuvai seigneur, pas plus que je ne censurai le discours de Pûrana Kassapa. Ne l'approuvant ni ne le censurant, mais non satisfait, ne prononçant aucune parole de mécontentement, réprimant même toute parole, ainsi que toute expression de colère, je me levai de mon siège et je partis.

Dans ce « Sutra » le roi Adjataçatu raconte ensuite qu'il adressa cette question sur le résultat général et prévu des actions humaines aux autres Samanes ; mais n'étant pas satisfait de leurs réponses il adresse la même question à Bouddha.

Voici ce que lui répond Bouddha :

« Que penses-tu, grand roi ? Supposons que tu aies ici un homme, ton esclave, ton serviteur, qui se tienne debout devant toi, qui se prosterne derrière toi, qui réponde toujours : que faut-il faire, qui agisse pour t'être agréable, qui ait un doux parler, dont les regards soient toujours fixes sur ton visage, et que cette réflexion lui vienne à l'esprit : C'est

certainement une chose surprenante, c'est une chose merveilleuse que la voie des vertus, que la récompense des vertus. Voilà le roi du Magadha, Adjâtasattu, qui est un homme, et moi qui suis un homme aussi. Ce roi du Magadha, Adjâtasattu, est entouré, est en possession des cinq objets des désirs ; le Dêva (Indra), je crois, veille à sa défense ; et moi je suis son esclave, son serviteur, qui me tiens debout devant lui, qui me prosterne derrière lui, qui réponds toujours. Que faut-il faire, qui agis pour lui être agréable, qui ai un doux parler, dont les regards sont toujours fixés sur son visage.

Ah ! puissé-je accomplir les actes de vertu qu'il a faits ! Pourquoi ayant rasé ma chevelure et ma barbe, ayant revêtu des habits de couleur jaune, ne sortirais-je pas de la maison pour entrer dans la vie religieuse ? Que cet homme, dans un autre temps, après avoir rasé sa chevelure et sa barbe, et revêtu des habits de couleur jaune, sorte de la maison pour entrer dans la vie religieuse. Qu'une fois devenu mendiant, il vive retenu en son corps, retenu en son langage, retenu en ses pensées, se conformant pour sa nourriture et ses vêtements à la volonté des autres, se plaisant dans la solitude. Que les gens alors t'annoncent ceci : Apprends, ô Dêva (ô roi), que cet homme qui était ton esclave, ton serviteur, qui se tenait debout devant toi, qui se prosternait derrière toi, qui répondait toujours. Que faut-il faire, qui agissait pour t'être agréable, qui avait un doux parler, dont les regards étaient toujours fixés sur ton visage, que cet homme après avoir rasé sa chevelure et sa barbe, après avoir revêtu des habits de couleur jaune, est sorti de la maison pour entrer dans la vie religieuse, et qu'une fois devenu mendiant, il vit retenu en son corps, retenu en son langage, retenu en ses pensées, se conformant pour sa nourriture et ses vêtements à la volonté des autres, se plaisant dans la solitude. Est-ce que tu dirais alors : Qu'il vienne cet homme qui est à moi ; qu'il redevienne de nouveau mon esclave, mon serviteur, se tenant debout devant moi, se prosternant derrière moi, répondant toujours. Que faut-il faire, agissant

pour m'être agréable, ayant un doux parler, tenant ses regards toujours fixés sur mon visage ? — Non certainement, seigneur bien au contraire, je le saluerais moi-même, je me lèverais à son approche, je l'inviterais à prendre un siège, je l'engagerais à recevoir des vêtements, une portion de nourriture, un lit et un siège, des médicaments pour les maladies et d'autres ustensiles nécessaires ; j'établirais pour lui une garde, une défense et une protection conforme à la loi. — Comment comprends-tu cela, grand roi ? Si les choses sont ainsi, existe-t-il un résultat, général et prévu (des actions humaines), ou bien n'en existe-t-il pas ?

— Certainement, seigneur, puisque les choses sont ainsi, il existe un résultat général et prévu. — Voilà donc, grand roi, la première chose que je t'ai apprise, savoir qu'il existait dès ce monde même un résultat général et prévu. — Mais est-il donc possible, seigneur, de montrer qu'il existe dès ce monde, même encore un autre résultat général et prévu ?

— Cela est possible, grand roi.

« Ici, grand roi, le Tathâgata naît dans le monde, le Thatâgata vénérable, parfaitement et complètement Bouddha, doué de science et de conduite, bien venu, connaissant le monde, sans supérieur, domptant l'homme comme un jeune taureau, précepteur des Dévas et des hommes, Bouddha bienheureux. Ayant reconnu par lui-même, ayant vu face à face ce monde avec les Dévas, les Mâras, les Brahmâs, ainsi que les créatures, y compris les Samanas et les Brâhmanes, les Dévas et les hommes, il le pénètre complètement ; il enseigne la loi qui est fortunée au commencement, au milieu et à la fin ; il l'enseigne entière, complète, achevée, avec son sens et ses caractères ; il expose les règles de la conduite religieuse. Cette loi est entendue par la maison, ou par le fils du maître de maison, ou par un homme inférieur né dans une famille quelconque. L'un de ces hommes ayant entendu cette loi, éprouve des sentiments de foi pour le Tathâgata. Doué de ces sentiments de foi, il se répète plusieurs fois à lui-même : C'est un chemin plein d'obstacles que le séjour de la maison ;

au contraire, c'est la route royale, c'est l'espace même que l'état de Religieux. Ce n'est pas chose facile pour celui qui habite dans une maison que de pratiquer les devoirs de la vie religieuse d'une manière absolument parfaite, absolument accomplie, entièrement pure. Pourquoi donc après avoir rasé mes cheveux et ma barbe, et revêtu des habits de couleur jaune, ne sortirais-je pas de la maison pour entrer dans la vie religieuse ? Puis, dans un autre temps, cet homme ayant abandonné soit une petite, soit une grande masse de jouissances, ayant abandonné soit un petit, soit un grand entourage de parents, ayant rasé ses cheveux et sa barbe et revêtu des habits de couleur jaune, sort de la maison pour entrer dans la vie religieuse. Une fois devenu Religieux il passe sa vie, retenu par les défenses que renferme le Pâtimokkha. En possession du domaine des bonnes pratiques, voyant du danger dans la moindre des choses qu'on doit éviter, il s'instruit après les avoir reçus, dans les préceptes de la morale, soutenant sa vie par des moyens parfaitement purs, plein de moralité, tenant fermée la porte de ses sens, doué de souvenir et de conscience, satisfait de tout ce qui se présente, tel est le Religieux doué de moralité.

« Et comment, grand roi, le Religieux est-il doué de moralité ? Là-bas, grand roi, le Religieux ayant renoncé à ôter la vie à rien de ce qui a vie, a de l'aversion pour toute idée de meurtre. Il dépose le bâton, le glaive, il est plein de modestie et de pitié ; il est compatissant et bon pour toute vie et toute créature. Quand le Religieux ayant renoncé à ôter la vie à rien de ce qui a vie, a de l'aversion pour toute idée de meurtre, qu'il ne se sert ni du bâton ni du glaive, qu'il est doué de modestie et de pitié, qu'il est compatissant et bon pour toute vie et toute créature, cela même lui est compté comme vertu.

« Ayant renoncé à prendre ce qu'on ne lui donne pas, il a de l'aversion pour toute idée de vol ; recevant à titre de don tout ce qu'on lui donne, désirant ce qu'on lui donne, il vit avec un cœur ainsi purifié. Quand le Religieux a ce mérite (le texte répète mot pour mot la phrase précédente,) cela même lui est compté comme vertu.

« Ayant renoncé à l'incontinence, il est chaste ; il a de l'aversion pour la loi grossière de l'union des sexes ; cela même lui est compté comme vertu.

« Ayant renoncé au mensonge, il a de l'aversion pour toute parole menteuse ; il dit la vérité, il est tout à la vérité, il est sûr, digne de confiance, ennemi de la fausseté dans ses rapports avec les hommes ; cela même lui est compté comme vertu.

« Ayant renoncé à tout langage médisant, il a de l'aversion pour la médisance. Il ne va pas répéter ce qu'il a entendu ici pour brouiller ceux-là, ou ce qu'il a entendu là-bas pour brouiller ceux-ci ; il réconcilie ceux qui sont divisés, il ne sépare pas ceux qui sont unis ; il se plaît la conciliation, il l'aime, il est passionné pour elle, il tient un langage capable de la produire ; cela même lui est compté comme vertu.

« Ayant renoncé à tout langage grossier, il a de l'aversion pour un tel langage. Tout langage doux, agréable aux oreilles, affectueux, allant au cœur, poli, aimé de beaucoup de gens, gracieux pour beaucoup de gens, c'est ce langage qu'il emploie ; cela même lui est compté comme vertu

« Ayant renoncé aux discours frivoles, il éprouve de l'aversion pour tout langage de ce genre. Parlant à propos, d'après ce qui est, d'une manière sensée, selon la loi, selon la discipline, il tient un langage plein de choses, un langage qui, selon l'occasion, se cache sous des figures, qui a une mesure convenable et qui a un objet. Cela même lui est compté comme vertu.

« Il a de l'aversion pour détruire quoi que ce soit de la collection des graines ou de celle des créatures ; il ne prend qu'un repas ; il s'abstient (de manger) la nuit ; il n'aime pas à manger hors de saison ; il n'aime pas à voir les danses, les chants, les concerts, les représentations dramatiques.

« Il a de l'aversion pour les actes qui consistent à se couvrir, à se parer et à s'orner de guirlandes, de parfums, de substances onctueuses. Il n'aime pas un lit élevé ni un

grand lit. Il a de l'aversion pour recevoir de l'or ou de l'argent, du grain qui n'est pas encore mûr, de la viande crue, une femme ou une jeune fille, un esclave de l'un ou de l'autre sexe, un bouc, un bélier, un coq, un porc, un éléphant, un bœuf, un cheval, une jument. Il a de l'aversion pour recevoir un champs cultivé ou une propriété. Il n'aime pas à remplir les commissions inférieures dont on charge un messager. Il a de l'aversion pour le négoce. Il a de l'aversion pour frauder sur les poids et sur les mesures de capacité et de longueur. Il éprouve de l'aversion à pratiquer les voies tortueuses, la fraude, la ruse et les actions blâmables. Il n'aime pas à trancher, à frapper, à serrer dans les liens, à gratter, à couper, à faire des actes de violence.

« Quand le Religieux, jeune Brâhmane, n'aime pas à trancher, à frapper, à serrer dans des liens, à gratter, à couper, à faire des actes de violence, cela même lui est compté comme vertu.

« Comme on voit de respectables Samanas ou Brâhmanes, qui après avoir pris des aliments dignes de confiance, s'occupent à détruire quelque chose de ce qui appartient à la collection des germes ou à celle des êtres, par exemple un germe de graine de racine, un germe de tige, un germe de rejeton, un germe de tête, un germe de graine, ce qui forme la cinquième espèce de germe; lui au contraire il a de l'aversion pour détruire ainsi quelque chose de ce qui appartient à la collection des germes ou à celle des êtres; cela même lui est compté comme vertu.

« Comme on voit de respectables Samanas ou Brâhmanes, qui après avoir pris des aliments dignes de confiance, s'appliquent à jouir de la présence des choses qui suivent, par exemple de la présence d'aliments, de celle de boissons, de vêtements, de chars, de lits, de parfums, de viandes; lui au contraire il a de l'aversion pour jouir de la présence de pareilles choses. Cela même lui est compté comme vertu.

« Comme on voit de respectables Samanas ou Brâhmanes, qui après avoir pris des aliments dignes de confiance, s'appliquent à aller voir de tels spectacles, par exemple des danses, des chants, des concerts, des représentations dramatiques, des récits, de la musique jouée avec les mains, des barbes, des poteaux et des

jarres, des Tchandâlas qui font des tours d'adresse, des joueurs de bâton, des combats d'éléphants, de chevaux, de buffles, de taureaux, de boucs, de béliers, de perdrix, des combats au bâton ou à coups de poings, une armée qui sort de ses retranchements, une armée qui s'avance pour combattre, une réunion de troupes, une armée rangée en bataille, des bataillons réunis ; lui au contraire il a de l'aversion pour aller voir de tels spectacles. Cela même lui est compté comme vertu.

« Comme on voit de respectables Samanas ou Brâhmanes, qui après avoir pris des aliments dignes de confiance, se livrent à la pratique d'un acte aussi fait pour troubler l'esprit que le jeu, comme par exemple l'atthapade* (le jeu des huits partiers), le dasapada (le jeu des dix parties), l'âkâsa, le parihârapatha, le santika, le bolika, le ghatika (le jeu du pot), le salâkahattha (le jeu des baguettes dans la main), l'akkha (le jeu de dés), le paggatchira, le vagkaka (le jeu crochu), le mókkha (le jeu de la délivrance), le tchika, le tchiggalaka, le pattâlhaka (le boisseau de feuilles), le rathaka (le jeu du char), le dhanuka (le jeu de l'arc), l'akkharika (le jeu des lettres), le manôsika (le jeu de penser), le yathâvadjidja (le jeu selon ce qu'on exclut) ; lui au contraire il a de l'aversion pour se livrer à la pratique d'un acte aussi fait pour troubler l'esprit que le jeu. Cela même lui est compté comme vertu.

« Comme on voit de respectables Samanas au Samanas ou Brâhmanes, qui après avoir pris des aliments dignes de confiance, recherchent un lit élevé, un grand lit, par exemple une chaise longue, un bois de lit, une couverture de laine, une couverture de couleurs bariolées, une couverture de laine blanche, une couverture de laine à fleurs, une couverture de coton, un tapis de laine avec figures d'animaux, une couverture à poils des deux côtés une couverture à poils d'un seul côté, une couverture de soie, un tapis de soie, un tapis de laine assez large pour seize danseuses, une housse d'éléphant, une housse de cheval, un tapis pour un char, une housse faite d'une peau d'antilope, une couverture et un tapis faits de la peau de la gazelle kâdali, enfin un lit muni de tentures extérieures et d'un oreiller rouge des deux côtés ; lui au contraire il a de l'aversion pour un lit élevé, pour un grand lit. Cela même lui est compté comme vertu.

« Comme on voit de respectables Samanas ou Brâhmanas, qui après avoir pris des aliments dignes de confiance, aiment à se livrer au soin de se parer et de s'orner de la manière suivante,

par exemple en se parfumant, en se frottant de substances onctueuses, en se baignant, en se faisant masser, en se servant du miroir, de collyres, de collyres pour chaque membre, de guirlandes, d'onguents, de poudres odoriférantes pour la bouche, de liniments pour la bouche, de bandages pour les mains, en se liant les cheveux en forme de crête, en portant un bâton, un nymphéa, un poignard, un parasol, des chaussures bariolées, un turban, une pierre précieuse, un chasse-mouche, des vêtements blancs et ornés de longues franges; lui au contraire il a de l'aversion pour se livrer au soin de se parer et de s'orner de cette manière. Cela même lui est compté comme vertu.

« Comme on voit de respectables Samanas ou Brâhmanes, qui après avoir pris des aliments dignes de confiance, se livrent à des entretiens grossiers, comme des conversations sur le roi, les voleurs, les grands ministres, l'armée, les dangers, les combats, les aliments, les boissons, les vêtements, les lits, les guirlandes, les odeurs, la parenté, les chars, les villages, les bourgs, les villes, les provinces, les femmes, les héros, les outils de labour, l'endroit où sont les jarres, les anciens trépassés, des sujets divers, les désastres arrivés dans le monde, les accidents de mer, les choses qui sont et celles qui ne sont pas; lui au contraire il a de l'aversion pour se livrer à des entretiens grossiers de ce genre. Cela même lui est compté comme vertu.

« Comme on voit de respectables Samanas ou Brâhmanes, qui après avoir pris des aliments dignes de confiance, aiment à se livrer à des conversations malveillantes, qui disent par exemple : Toi, tu ne connais pas la discipline de la loi ; moi je la connais; comment pourras-tu connaître la Discipline de la loi ? tu suis de fausses pratiques; moi je suis les véritables pratiques : j'ai souffert, moi ; toi, tu n'as pas souffert ; tu as dit après ce qu'il fallait dire avant, et dit avant ce qu'il fallait dire après; tu n'as pas surmonté l'obstacle ; tu as reculé en arrière ; tu as produit un schisme ; tu es exclu ; ou bien, pour t'affranchir des opinions flottantes, débrouille-toi si tu peux ; lui au contraire il a de l'aversion pour des conversations malveillantes de ce genre. Cela même lui est compté comme vertu.

« Comme on voit de respectables Samanas ou Brâhmanes, qui après avoir pris des aliments dignes de confiance, aiment à remplir les commissions inférieures dont on charge un messager, par exemple, les commissions que donnent des rois, des grands conseillers royaux, des Kchattriyas, des Brâhmanes, des maîtres de

maison, des jeunes gens qui disent : Viens ici, va là-bas ; prends ceci ; porte ceci là-bas ; lui au contraire il n'aime pas à remplir les commissions inférieures dont on charge un messager. Cela même lui est compté comme vertu.

« Comme on voit de respectables Samanas ou Brâhmanes, qui après avoir pris des aliments dignes de confiance, font le métier de jongleurs, de devins, d'astrologues, d'enchanteurs, et qui n'ont d'émulation que pour le gain ; lui au contraire il a de l'aversion pour ce langage de tromperie. Cela même lui est compté comme vertu.

« Comme on voit de respectables Samanas ou Brâhmanes, qui après avoir pris des aliments dignes de confiance, se font des moyens d'existence à l'aide d'une science grossière et par une vie de mensonge, par exemple par les signes des membres, par la naissance, les songes, les marques de ce qui est rongé par les rats, et aussi par le Hôma du feu, le Hôma de la cuillère, le Hôma de la paille, le Hôma du grain, le Hôma du riz vanné, le Hôma du beurre clarifié, le Hôma de l'huile de sésame, le Hôma de la bouche, le Hôma du sang, la connaissance des Aggas, celle de l'architecture, celle des champs, celle du bonheur, celle des êtres, celle des serpents, des poisons, des scorpions, des rats, des faucons, des corbeaux, comme aussi par la considération des ailes, l'art de garantir des flèches, la connaissance des cercles des gazelles ; lui au contraire il a de l'aversion pour se faire de tels moyens d'existence à l'aide d'une science grossière et par une vie de mensonge. Cela même lui est compté comme vertu.

« Comme on voit de respectables Samanas ou Brâhmanes, qui après avoir pris des aliments dignes de confiance, se font des moyens d'existence à l'aide d'une science grossière et par une vie de mensonge, par exemple par la connaissance des signes des joyaux, des signes des bâtons, des signes des étoffes, des signes des glaives, des signes des flèches (usu), des signes des arcs, des signes des armes, des signes des femmes, des hommes, des jeunes gens, des jeunes filles, des esclaves, des femmes esclaves, des signes des éléphants, des chevaux, des buffles, des taureaux, des vaches, des chèvres, des boucs, des coqs, des perdrix, des ichneumons, des Karnikâs, des tortues, des gazelles ; lui au contraire il a de l'aversion pour se faire des moyens de vivre à l'aide d'une science grossière et par une vie de mensonge. Cela même lui est compté comme vertu.

« Comme on voit de respectables Samanas ou Brâhmanes, qui

après avoir pris des aliments dignes de confiance, se font des moyens d'existence à l'aide d'une science grossière et par une vie de mensonge, par exemple en disant : Il y aura une sortie de Râdjas ; il y aura une invasion de Râdjas ; il y aura attaque des Râdjas de l'intérieur ; il y aura fuite des Râdjas de l'extérieur ; il y aura attaque des Râdjas de l'extérieur ; il y aura fuite des Râdjas de l'intérieur ; il y aura victoire des Râdjas de l'intérieur ; il y aura défaite des Râdjas de l'extérieur ; il y aura victoire de celui-ci, défaite de celui-là ; lui au contraire il a de l'aversion pour se faire des moyens d'existence à l'aide d'une science grossière de ce genre et par une vie de mensonge. Cela même lui est compté comme vertu. »

Voici maintenant la cessation des souillures du vice.

« Le Religieux tourne son esprit vers la science de la destruction des souillures du vice ; il connait telle qu'elle est la douleur, et il se dit : Voici la douleur ; ceci est la production de la douleur ; ceci est la cessation de la douleur ceci est le degré qui conduit à la destruction de la douleur ; il connait, telles qu'elles sont, les souillures du vice, et il se dit : Voici les souillures du vice ; ceci est la production des souillures du vice, voici la voie qui conduit à la cessation des souillures du vice. Quand il voit ainsi, quand il connait ainsi, son esprit est délivré des souillures du désir, de celles de l'existence, de celles de l'ignorance. Une fois que son esprit est délivré, sa science est celle-ci : l'existence est épuisée ; les devoirs de la vie religieuse sont accomplis ; ce qui était à faire est fait ; il n'y a plus lieu à revenir ici-bas. De même, grand roi, que s'il se trouvait dans une gorge de montagne un lac plein d'une eau transparente, pure et limpide, et qu'un homme doué de vue et debout sur ses bords y vit les vers et les coquilles, le sable et le gravier, les bandes de poissons qui s'y meuvent, ou qui y sont arrêtées, et qu'il fit cette réflexion : Voici un lac plein d'une eau transparente, pure et limpide ; voici les vers et les coquilles, le sable et le gravier, et les bandes de poissons qui s'y meuvent, ou qui y sont arrêtées ; de la même manière, grand roi, le Religieux voyant son esprit ainsi recueilli, se dit il n'y a

plus lieu à revenir ici-bas. Lorsque le Religieux voyant son esprit ainsi recueilli, se dit il n'y a plus lieu à revenir ici-bas, cela même lui est compté comme sagesse.

C'est là, grand roi, un résultat général et prévu qui est et plus éminent et plus précieux que les autres résultats généraux et prévus dont il a été parlé précédemment. Il n'y a pas, grand roi, un autre résultat général et prévu qui soit et plus élevé et plus précieux que le résultat que tu viens d'entendre.

« Cela dit, le roi du Magadha, Adjâtasattu, parla ainsi à Bhagavat : Éminent, seigneur, éminent en effet ! De même, seigneur, que si l'on redressait un objet renversé sens dessus dessous, si l'on découvrait une chose cachée, si l'on indiquait le chemin à un homme égaré, si l'on portait au milieu de l'obscurité une lampe à huile, et que les hommes qui ont des yeux vissent les formes, de même la loi m'a été expliquée par Bhâgavat de plusieurs manières différentes. Aussi me réfugié-je auprès de Bhagavat, auprès de la Loi, auprès de l'Assemblée. Consens, ô Bhagavat, à me recevoir comme fidèle, aujourd'hui que je suis arrivé devant toi, que je suis venu chercher un asile auprès de toi. Un crime m'a fait transgresser la loi, seigneur, comme à un ignorant, comme à un insensé, comme à un criminel. J'ai pu, pour obtenir le pouvoir suprême, priver de la vie mon père, cet homme juste, ce roi juste. Que Bhagavat daigne recevoir de ma bouche l'aveu que je fais de ce crime, afin de m'imposer pour l'avenir le frein de la règle. — Il est donc vrai, grand roi ! un crime t'a fait transgresser la loi, comme à un ignorant, comme à un insensé, comme à un criminel, toi qui a pu, pour obtenir le pouvoir suprême, priver de la vie ton père, cet homme juste, ce roi juste.

Et, parce qu'ayant déclaré, grand roi, ta faute à cause de cette faute même, tu en fais l'expiation conformément à la loi, nous acceptons cet aveu de ta part ; car c'est là un progrès, grand roi, dans la discipline d'un Ariya ; l'Ariya ayant déclaré sa faute à cause de cette faute même, en fait l'expia-

tion conformément à la loi; il s'impose pour l'avenir le frein de la règle.

« Cela dit, le roi du Magadha, Adjâtasattu, parla ainsi à Bhagavat : Eh bien ! maintenant, seigneur, nous nous retirons : nous avons beaucoup d'affaires, beaucoup de devoirs à remplir. — Va donc, grand roi, aux affaires dont tu penses que le temps est venu pour toi. Alors le roi du Magadha ayant accueilli avec plaisir, avec satisfaction ce que Bhagavat avait dit, se leva de son siège, et après avoir salué Bhagavat et avoir tourné autour de lui en signe de respect, il se retira. Ensuite Bhagavat, quelques instants après que le roi du Madadha, Adjâtasattu se fut retiré, s'adressa ainsi aux Religieux : il est blessé, ô Religieux, ce roi, il est atteint. Quelle rencontre, ô Religieux, que ce roi ait privé de la vie son père, cet homme juste, ce roi juste, et qu'il soit venu dans cet endroit même obtenir la vue claire et pure de la loi ! Voilà ce que dit Bhagavat ; les Religieux, satisfaits, accueillirent avec joie ce que Bhagavat avait dit. »

(*) Ce sutra fut traduit par Burnouf.

Table des matières

Introduction

Appendice

Paris. — Imprimerie de Ch. Noblet, 13, rue Cujas.